BIBLIOTHÈQUE ROSE

LE MYSTÈRE DE LA MONTAGNE JAUNE

ENID BLYTON

O-AFXH

SÉRIE MYSTÈRE ENID BLYTON

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DE LA MONTAGNE JAUNE

par Enid BLYTON

*

LES parents des jeunes Arnaud ont mystérieusement disparu au cours d'un voyage aérien. On a retrouvé leur appareil au pied d'une montagne, dans une région inexplorée du cœur de l'Afrique. Guy, Nicole, Linette et Jean Arnaud n'hésitent pas : ils partent pour l'Afrique !

Bien vite, ils comprennent qu'en mettant le pied sur la Montagne Jaune, ils seront impitoyablement traqués par les hommes étranges qui en ont fait leur domaine. Qu'importé ?

Face à des ennemis qui défendent farouchement leur secret, les enfants jouent leurs atouts : courage, astuce, décision.

Et si cela ne suffit pas, pour délivrer leurs parents séquestrés, ils auront recours au plus surprenant des stratagèmes !...



DU MÊME AUTEUR

dans la Bibliothèque Rose :

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux sports d'hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril
Les Cinq sont les plus forts
Les Cinq au bal des espions
Le Marquis appelle les Cinq
Les Cinq au Cap des Tempêtes
Les Cinq à la télévision
Les Cinq et les pirates du ciel

Série « Clan des Sept »

Un exploit du Clan des Sept
Le carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'homme de paille
Le télescope du Clan des Sept
Le violon du Clan des Sept
L'avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!
Le Clan des Sept et les bonshommes de neige
La médaille du Clan des Sept
Le feu de joie du Clan des Sept

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux manoir
Le Mystère des gants verts
Le Mystère du carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'île aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du nid d'aigle
Le Mystère des voleurs volés
Le Mystère de l'éléphant bleu
Le Mystère du chien savant
Le Mystère du chapeau pointu
Le Mystère des singes verts
Le Mystère du message secret
Le Mystère des voisins terribles
Le Mystère du flambeau d'argent
Le Mystère de la péniche
Le Mystère de la grotte aux Sirènes
Le Mystère de l'île Verte
Le Mystère des sept coffres
Le Mystère de la tour du guet
Le Mystère de la montagne jaune

Série « Malory School »

Les Filles de Malory School
Sauvetage à Malory School
Un cheval à Malory School
Réveillon à Malory School

dans l'Idéal-Bibliothèque :

Série « Six Cousins »

Les Six Cousins
Les Six Cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en pension
Deux Jumelles et trois camarades
Deux Jumelles et une écuyère
Hourra pour les Jumelles
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux somnambules

Série « Betty »

Betty la mauvaise tête
Hourra pour Betty!

Série « Mystère »

Le Mystère du golfe bleu
Le Mystère de la cascade
Le Mystère du vaisseau perdu
Le Mystère de l'hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du pavillon rose
Le Mystère de la rivière noire
Le Mystère du camp de vacances
Le Mystère du chat siamois
Le Mystère de la maison vide
Le Mystère du sac magique
Le Mystère du voleur invisible
Le Mystère de la maison des bois
Le Mystère du Chat Botté
Le Mystère du camion fantôme
Le Mystère du collier de perles
Le Mystère de la fête foraine
Le Mystère du caniche blanc
Le Mystère des enveloppes mauves
Le Mystère de la chaloupe verte
Le Mystère de l'ennemi sans nom

LIBRAIRIE HACHETTE, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VIe

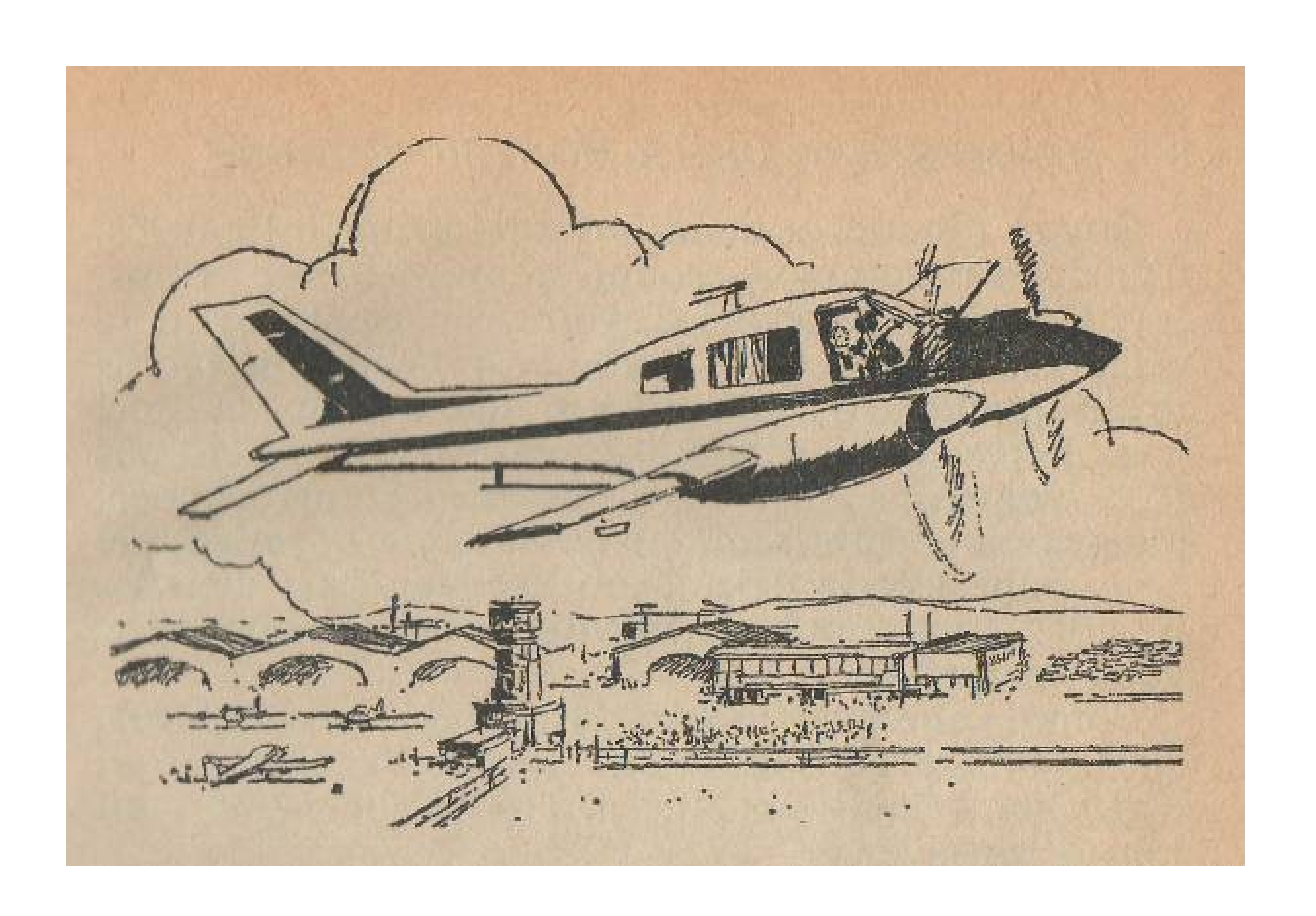
LE MYSTÈRE
DE LA
MONTAGNE
JAUNE

ILLUSTRATIONS DE FRANCOIS BATET



HACHETTE

TABLE DES MATIERES



CHAPITRE PREMIER

L'énigme de la « Flèche Blanche »

LA MATINÉE était radieuse. Le soleil brillait dans un ciel sans nuage. On sentait partout le printemps dans l'air. Pourtant, les quatre enfants qui se tenaient debout sur le vaste aérodrome où étincelait un appareil prêt à partir ne semblaient guère à l'unisson de la nature en fête.

C'est que Guy, Nicole et Linette Arnaud, accompagnés de leur frère adoptif Jean, se trouvaient là pour dire adieu à leurs parents. M. et Mme Arnaud étaient aviateurs et se disposaient à s'envoler pour l'Afrique. Ils avaient décidé de tenter un nouveau record de distance sans escale sur un avion de tourisme.

Guy et Linette — deux jumeaux bruns et bouclés, d'environ onze ans — soupirèrent en même temps.

« C'est bien agréable d'avoir un père et une mère célèbres, déclara Guy, mais c'est beaucoup moins drôle quand leur métier les oblige à nous quitter!

— Cette fois-ci, répondit Linette, ils ne restent pas très longtemps absents. C'est encore une chance! Mais comme cette semaine va nous paraître longue!

— Bah! s'écria Nicole en secouant ses boucles blondes. Une semaine sera vite passée, au contraire, vous verrez! »

Comme elle avait un an de plus que les jumeaux, elle estimait de son devoir de les réconforter et d'afficher devant eux une gaieté qu'elle-même était loin d'éprouver.

Jean qui, avec ses treize ans, était l'aîné de tous, se mit à rire. C'était un garçon doté d'un excellent caractère et toujours prêt à regarder les choses du bon côté. Il avait aidé Nicole, Guy et Linette à se dégager d'une situation difficile lors d'une précédente absence de leurs parents, et M. et Mme Arnaud, reconnaissants, le considéraient désormais comme leur fils.

« Allons! dit-il d'un ton joyeux. Il ne faut pas être triste! Dans huit jours nous serons de nouveau ici pour accueillir nos parents triomphants. Des journalistes nous intervieweront, des photographes prendront des clichés. Ce sera la gloire pour toute la famille! »

Cependant, M. et Mme Arnaud, en tenue de vol, s'avançaient vers eux pour leur dire au revoir et les embrasser.

Les enfants firent de leur mieux pour paraître confiants et sans inquiétude. On se sépara sur un dernier baiser. Les hardis voyageurs prirent place

dans la carlingue. Presque aussitôt le signal de départ fut donné. Le moteur se mit à ronfler, puis l'avion roula, décolla, prit de la hauteur et enfin piqua droit vers l'horizon. Alors, les officiels qui étaient venus assister au départ se dispersèrent. Jean, Guy, Nicole et Linette se retrouvèrent seuls. « Bonne chance, *Flèche Blanche !* murmura Guy en regardant disparaître l'avion de ses parents. J'espère bien que tu sauras battre ce record!

— Maintenant, conseilla Jean, allons prendre un café au lait avec des croissants. Cela nous fera patienter en attendant l'heure de notre train.

— C'est vrai! soupira Linette. Il faut retourner en classe. Enfin, nous avons eu tout de même deux jours de congé pour assister au départ de nos parents. C'est toujours ça!

— Je ne sais pas pourquoi, dit Guy d'un air sombre, mais j'ai le pressentiment que nous ne les reverrons pas avant longtemps.

— Oh, toi et tes pressentiments! » railla Nicole. Jean se hâta de faire diversion et se mit à parler

du petit prince Paul qui était pensionnaire dans le même lycée que le sien et suivait des cours avec Guy.

Paul était le fils du roi de Varanie. Les enfants avaient fait sa connaissance l'année précédente et l'avaient délivré alors qu'il était prisonnier des ennemis de son père. A sa grande joie, le petit prince avait obtenu de faire ses études en France et de rester ainsi en contact avec Jean et Guy.

« Paul a été furieux, expliqua Guy à ses sœurs, quand le proviseur lui a refusé la permission de venir assister avec nous au départ de la *Flèche Blanche.*

— dites donc, vous autres, s'écria soudain Jean.

Il est temps de partir. L'heure de notre train approche. Filons vite à la gare... »

Ce jour-là, quand Jean et Guy arrivèrent au lycée, Paul, qui les attendait avec impatience, courut à leur rencontre. Il se fit raconter en détail le départ de l'avion à bord duquel M. et Mme Arnaud tentaient leur record de distance.

« Vous avez de la chance d'avoir pour père et mère des aviateurs célèbres, déclara Paul à ses amis. Moi, j'aimerais mieux que mon père soit aviateur que roi, vous savez! » ajouta-t-il avec sincérité.

Le lendemain matin, les journaux consacraient de longs articles au vol de la *Flèche Blanche.* Ceux du soir n'en disaient plus rien. Et, le jour suivant, une chose terrible se produisit. Guy, en ouvrant une feuille du soir, tomba sur un gros titre qui le fit pâlir :

NOUS SOMMES SANS NOUVELLES DE M. ET Mme ARNAUD. Leur radio reste silencieuse. Qu'est-il arrivé à la « Flèche Blanche »?

Guy, sans un mot, tendit le journal à Jean.

« Mon Dieu! murmura Jean après avoir lu à son tour. Qu'est-ce qui s'est passé?... Nicole et Linette doivent être bouleversées.

— Je vous avais bien dit que j'avais un pressentiment! rappela Guy. Je *savais* que quelque chose allait arriver! »

Comme Jean l'avait prévu, les fillettes, de leur côté, avaient été consternées en apprenant les alarmantes nouvelles. Linette avait éclaté en sanglots et c'est en vain que Nicole s'était efforcée de la réconforter.

« L'avion a dû tomber en plein cœur de l'Afrique,

s'écriait la petite fille entre deux sanglots. Papa et maman sont en danger, j'en suis sûre. Ils risquent d'être dévorés par des fauves, ou faits prisonniers par des tribus sauvages, ou encore...

— Je t'en prie, Linette, sois raisonnable. Nos parents ont emporté des vivres et des armes. Si la *Flèche Blanche* a eu un accident, eh bien, sois certaine que l'on remuera ciel et terre pour la retrouver. Papa et maman sont sains et saufs, je le parierais.

- J'aimerais bien que Guy et Jean soient ici, déclara Linette en faisant un effort héroïque pour retenir ses larmes. Je voudrais savoir ce qu'ils pensent de tout ça.

— Les vacances de Pâques commencent dans dix jours, répondit Nicole; bientôt nous serons tous réunis. »

Le lendemain et le jour suivant, les journaux annoncèrent que l'on était toujours sans nouvelles des aviateurs. Puis, le temps passa et l'on parla de moins en moins de la *Flèche Blanche* et des recherches entreprises pour la retrouver. Une actualité plus brûlante avait remplacé ce qui, pour le vaste public, ne constituait qu'un fait divers parmi beaucoup d'autres. Mais les enfants, eux, n'oubliaient pas, et ils s'attristaient chaque jour davantage.

Enfin les vacances de Pâques arrivèrent et tous quatre regagnèrent le domicile paternel où une vieille amie, Mlle Janille, devait prendre soin d'eux en l'absence de leurs parents.

Paul, de son côté, devait rejoindre ses amis, après avoir rendu visite à l'un de ses cousins établi en France, et qui résidait à peu de distance de la ville où habitait la famille Arnaud.



Lorsque Jean, Guy, Nicole et Linette se trouvèrent en présence de Mlle Janille — qu'ils appelaient Gentille dans l'intimité — ils se précipitèrent dans ses bras.

« Oh! Gentille! Gentille! Que faut-il faire pour papa et maman? demanda Guy d'une voix suppliante.

— Mes petits, répondit la vieille demoiselle sur un ton apaisant, il ne faut pas vous désoler sans savoir. Quant à entreprendre quelque chose vous-mêmes, inutile d'y penser. Dites-vous que, quoique les journaux n'en parlent pas, tout est mis en œuvre pour retrouver les aviateurs disparus. Le gouvernement a envoyé des avions pour survoler la région d'Afrique où, selon plusieurs hypothèses, l'appareil de vos parents serait tombé. On finira bien par le retrouver. »

Un peu plus tard dans la soirée, Paul arriva, tout agité.

« J'ai quelque chose à vous apprendre! s'écria-l-il tout de suite. Mon père vient de m'envoyer le plus merveilleux, le plus stupéfiant cadeau d'anniversaire qui soit! Devinez un peu ce que c'est?

— Un éléphant rosé! plaisanta Guy.

— Un merle blanc! dit Linette.

— Une machine à tricoter! émit Nicole.

— Un orgue de Barbarie! suggéra Jean.

— Ne dites donc pas de sottises, répondit en souriant Paul qui était habitué au caractère taquin de ses amis. Et ne vous donnez pas la peine de chercher. Ce que mon père m'a offert, c'est... un avion personnel! »

Nos quatre amis regardèrent Paul avec des yeux ronds. Certes, ils savaient que le roi de Varanie t-lait riche, mais tout de même, offrir un avion à un enfant aussi jeune que Paul leur semblait extravagant!

« Un avion! répéta Guy. Eh bien, on peut dire que tu as de la chance, mon vieux! Mais comme tu es encore loin d'avoir l'âge de piloter, ton appareil ne te servira guère.

- Mais si! protesta Paul. Mon père m'a envoyé aussi son meilleur pilote. Comme ça, je pourrai survoler la France et apprendre à mieux connaître voire beau pays. »

Pendant un long moment, ils parlèrent du cadeau de Paul, qui faisait déjà mille projets de vacances.

Le temps était si doux qu'ils avaient laissé grande ouverte la fenêtre de la pièce où ils se tenaient. Soudain, une voix leur parvint de la rue d'où montaient mille bruits.

C'était un vendeur de journaux qui criait les dernières nouvelles de la soirée.

« Demandez... demandez le journal du soir!

L'avion disparu retrouvé!,.. On a retrouvé la *Flèche Blanche!...* »

Le mot « retrouvé » parut pétrifier les enfants sur place, l'espace d'une seconde. Puis, poussant une clameur de joie, ils se ruèrent dans l'escalier dont ils dégringolèrent les marches à toute vitesse, au risque de se rompre les os.

Jean courut après le marchand de journaux, lui en acheta un exemplaire et revint tenant la feuille à la main.

Hélas, quelle déception pour tous! Il était exact que l'on avait découvert la *Flèche Blanche* en plein cœur de l'Afrique, dans un coin pratiquement inexploré encore. Mais de' M. et Mme Arnaud, aucune trace! Ils semblaient avoir complètement disparu!

Les enfants remontèrent chez eux en silence et se mirent à lire l'article concernant leurs parents, puis à le relire, encore et encore, comme pour y trouver de nouvelles raisons d'espérer.

Malheureusement, les faits restaient les mêmes : la *Flèche Blanche* avait été repérée par un des appareils partis à sa recherche. Ce dernier avait atterri pour examiner de près l'avion de tourisme. D'après le rapport du pilote, la *Flèche Blanche* aurait eu une avarie, mais M. et Mme Arnaud auraient réussi à se poser sans dommage. Il semblait même qu'ils eussent commencé à réparer... Ce qui restait inexplicable, c'était leur disparition complète! Un événement imprévisible avait dû se produire... mais lequel?

« Si seulement nous pouvions partir pour l'Afrique et chercher nous-mêmes nos parents! » soupira Guy qui ne semblait pas savoir combien vaste est l'Afrique.

Soudain, Paul posa sa main sur son bras et

déclara d'une *voix* vibrante, tandis que ses yeux brillaient :

« Nous irons là-bas, mes amis. Rappelez-vous que je possède un avion. Pilesco, mon pilote, nous conduira. H adore les aventures! »

Jean, Guy, Nicole et Janette dévisagèrent Paul d'un air stupéfait. Parlait-il sérieusement? Son idée semblait si extravagante!

« Mais... ce n'est pas possible! hasarda Guy qui se demandait encore s'il avait bien entendu.

— Et pourquoi pas? ^rétorqua Paul. Est-ce que tu aurais peur? Parce que, dans ce cas, je partirai tout seul, tu sais!

— Partir seul! Jamais de la vie! se récria Jean, plein d'enthousiasme. Paul, tu viens d'avoir là une idée de génie. Voyons, Guy, qu'en dis-tu? Nous avons déjà eu pas mal d'aventures ensemble. Une autre s'offre à nous à présent. Partons! Partons! »



CHAPITRE II

Au milieu de la nuit

AUCUN des cinq enfants n'imaginait les risques qu'il pouvait courir en se lançant dans cette aventure. Ils ne voyaient que le résultat à atteindre. « Peut-être faudrait-il mettre Gentille au courant? suggéra Linette avec timidité.

- Jamais de la vie! protesta Jean. Tu sais bien comment sont les grandes personnes! Elle téléphonerait tout de suite au pilote de Paul pour lui interdire de nous prendre avec lui.

— Nous ne pouvons quand même pas partir sans rien lui dire, insista Linette. Elle se tracasserait trop.

— Nous lui laisserons un mot qu'elle trouvera

après notre départ, dit Guy. Pour l'instant, nous devons songer à faire nos préparatifs et, avant tout, à nous procurer des armes. En Afrique, il y a des bêtes féroces.

— Mais comment faire pour acheter des fusils? demanda Jean.

— Oh, ce n'est pas difficile, répondit Paul. Pilesco, mon pilote, s'en chargera. Il nous donnera tout ce que nous lui demanderons.

— Nous aurons besoin d'autres choses encore, déclara Nicole qui était pleine de bon sens. Quand on va dans une région inconnue, il est bon de se munir de provisions de toute sorte.

— Là encore, Pilesco nous sera utile, déclara le petit prince. Il saura ce qu'il faut emporter. Avertissons-le sans perdre une minute. Guy, aide-moi à chercher dans l'annuaire le numéro de téléphone de son hôtel. Je vais lui expliquer nos projets. »

Lorsque Paul eut le pilote au bout du fil, il n'osa lui parler qu'à mots couverts. Pilesco, intrigué, ne comprenait qu'à demi. Pour finir, il fut décidé qu'il allait venir à l'appartement des Arnaud pour converser en tête à tête avec son jeune maître.

Quand Paul eut raccroché, Jean hocha la tête d'un air pensif.

« Dis-moi, Paul... Si Pilesco refuse de nous emmener, que ferons-nous? Je suis sûr qu'aucun homme raisonnable ne voudrait prendre la responsabilité d'une pareille aventure. Tu vas voir : quand il saura de quoi il s'agit, il nous rira au nez et nous conseillera de retourner à nos jeux ou à nos études. »

Le petit prince leva son menton et prit soudain un air vraiment royal.

« Pilesco est à mon service, déclara-t-il. Il a fait serment de m'obéir sa vie durant. Il ne se parjurera pas.

— Mais suppose qu'il prévienne ton père?

— Alors je donnerai à un autre le poste de confiance qu'il occupe! Ce sera pour lui une sévère humiliation, car il me connaît depuis ma naissance, il m'aime et il me respecte. Je suis son prince et, plus tard, je serai son roi.

— Tu parles comme un livre d'histoire, dit Nicole en souriant. C'est égal, j'espère que Pilesco t'obéira. Il ne va pas tarder à arriver, je pense. »

Quelques minutes plus tard, Pilesco était là. C'était un garçon d'environ vingt-huit ans, de haute taille et apparemment très fort en dépit de sa silhouette élancée. Il avait une barbe et des cheveux roux, des yeux noirs pleins d'intelligence...

Il salua les enfants et s'adressa à Paul avec un profond respect qui transparaissait sous une certaine familiarité de langage.

« Petit prince, dit-il, je pense avoir mal compris ce dont vous m'avez parlé au téléphone. Ce projet est insensé. Il ne peut en être question. »

II s'exprimait en français, en choisissant ses mots. Paul se mit tout de suite en colère. Il frappa le plancher du pied, son visage s'empourpra et ses yeux sombres parurent lancer des éclairs.

« Pilesco! J'espérais au contraire que vous m'aviez compris et que vous étiez prêt à m'obéir. Mon père m'avait prévenu que vous étiez à mon entière disposition. Puisque vous refusez de faire ce que je vous demande, vous n'êtes plus à mon service. Vous allez retourner en Varanie et je demanderai au roi de m'envoyer quelqu'un de plus docile.

— Prince! répondit Pilesco d'une voix pleine de reproche. Comment pouvez-vous me parler ainsi! Je vous ai tenu dans mes bras quand vous étiez tout enfant et que j'étais moi-même officier de camp de votre père. Vous savez bien que je vous suis tout dévoué. Je resterai auprès de vous puisque Sa Majesté elle-même m'a envoyé ici. Je ferai tout ce qu'il vous plaira. Mais ne me demandez pas de préparer une expédition qui peut être dangereuse pour vous.

— Pilesco! Comment, moi, fils de roi, reculerais-je devant le danger alors que mes amis que voici ont besoin de moi! Ils sont dans l'embarras et je leur ai promis mon aide. Vous n'avez sans doute pas oublié que ce sont eux qui m'ont délivré l'année dernière, alors que j'étais prisonnier des ennemis de mon père! Vous ne voudriez pas que je garde des dettes envers eux? Vous ferez donc ce que je vous ordonne. »

Jean, Nicole, Guy et Linette écoutaient avec stupéfaction. C'était la première fois qu'ils voyaient leur ami agir et parler en prince. Au bout de dix minutes, Pilesco, persuadé que son jeune maître avait raison, s'inclinait devant lui, après avoir capitulé sur toute la ligne. Il faut dire que Paul avait su le prendre par les sentiments et l'avait convaincu que partir à la recherche d'héroïques aviateurs disparus était en quelque sorte un devoir pour lui. Bref, quand Pilesco prit congé, la partie était gagnée.

« Bravo, Paul! s'écria Guy après le départ du pilote varanien. Nous n'avons plus qu'à attendre que Pilesco nous fasse signe quand il sera prêt à partir.

- C'est une chance que Gentille ait été occupée dans la cuisine! fit observer Nicole qui, tout le temps de l'entretien, avait craint de voir arriver la

vieille demoiselle. Je me demande ce que nous lui aurions dit! »

En fin de soirée, Pilesco téléphona au prince Paul. Rayonnant, celui-ci vint prévenir ses amis.

« Tout est prêt! leur annonça-t-il. Pilesco s'est procuré ce dont nous pourrions avoir besoin.

— Nous partons bientôt? s'effara Linette.

— Cette nuit même! répondit Paul, triomphant. Nous devons quitter l'appartement à minuit. Une voiture nous attendra au coin de la rue. Elle nous conduira tout droit à l'aérodrome.

— Seigneur! Quelle aventure palpitante! » s'écria Guy qui avait peine à contenir son excitation.

Nicole et Linette ne cachaient pas leur joie à la pensée de partir à la recherche de leurs parents. Seul, Jean ne participait pas à l'allégresse générale. En tant qu'aîné de la bande, il se demandait s'il n'avait pas tort de laisser ses sœurs s'embarquer dans une pareille aventure. Mais les autres ne lui permirent même pas d'exprimer ses scrupules tar-tifs. A présent que tout était décidé, on ne pouvait plus reculer!

Quand les enfants eurent préparé leur léger bagage, Guy écrivit un mot à l'intention de Mlle Janille :

Chère Gentille,

Ne vous tracassez pas pour nous. Nous allons à la recherche de papa et maman. Nous espérons être bientôt de retour. Avec nos meilleurs baisers

Jean, Nicole, Guy, Linette.

Il plaça ce billet en évidence dans la chambre des fillettes, sachant que Mlle Janille n'y entrerait pas avant le lendemain matin.

Les enfants avaient décidé de se coucher tout habillés ce soir-là et ils ne se firent pas prier pour monter de bonne heure dans leur chambre. C'est qu'il s'agissait d'être frais et dispos au moment du départ. Ils s'étendirent donc sur leur lit et, au bout d'un moment qui leur sembla une éternité, ils entendirent la vieille demoiselle se coucher à son tour. Une heure passa encore... Linette s'était endormie, mais Nicole et les garçons veillaient dans l'ombre.

A onze heures et demie, Nicole réveilla sa sœur et toutes deux allèrent rejoindre les garçons qui sortaient déjà de leur chambre sur la pointe des pieds.

« Nous avons le temps de boire un bol de café au lait et de manger quelques tartines, dit Jean. Cela compensera un peu le sommeil perdu. Il faut nous



maintenir en forme. Paul, cesse de t'agiter comme ça. Tu finiras par renverser quelque chose et tu réveilleras Gentille. C'est comme toi, Linette. Ote donc tes souliers. Ils craquent à chaque pas. Tu fais autant de bruit qu'une douzaine de souris gambadant à travers l'appartement! »

Avec docilité, Linette retira ses chaussures qu'elle se contenta de porter à la main. Jean et Guy s'étaient chargés des bagages.

En silence, la petite procession se dirigea vers la cuisine où Linette prépara du café au lait et des tartines pour tout le monde et sortit des biscuits pour les plus gourmands.

Ce repas improvisé calma la nervosité des jeunes voyageurs. Cependant le bruit des gâteaux secs craquant sous la dent se répercutait dans le silence de la nuit et prenait des proportions anormales.

« J'espère que Gentille ne nous entend pas, dit Linette avec inquiétude. Quelle catastrophe si elle se réveillait et nous trouvait ici, tout prêts à filer avec nos valises!

— Tais-toi! ordonna Guy. Ecoutez... la pendule sonne douze coups! »

Dans sa chambre, Mlle Janille dormait paisiblement.

Les enfants ouvrirent avec mille précautions la porte de l'appartement, descendirent l'escalier et, une fois la porte de l'immeuble franchie sans difficulté, se retrouvèrent dans la rue.

Sans un mot, le cœur battant, nos futurs explorateurs se hâtèrent vers l'endroit de leur rendez-vous. Juste au coin de la rue, une voiture se trouvait arrêtée. Guy tira Jean par la manche.

« Regarde! chuchota-t-il.

Penses-tu que cette voiture soit bien celle qui doit nous prendre? Il ne faudrait pas se tromper.»

Jean se tourna vers Paul.

« A toi de voir, Paul! » dit-il simplement.

Paul tendit le cou et son visage s'éclaira.

« Oui, répondit-il. C'est bien la voiture envoyée par Pilesco. Elle est bleu ciel et argent, aux couleurs de mon pays.»

Les amis du petit prince le suivirent jusqu'à l'auto qui attendait, son moteur tournant au ralenti. A la vue du groupe, le conducteur se glissa au bas de son siège et, sans un mot, ouvrit la portière arrière.

Quand tous les enfants furent assis à l'intérieur, le chauffeur referma la portière, s'installa au volant et bientôt la voiture roula à vive allure dans la nuit.

C'était une puissante machine qui avait l'air de dévorer les kilomètres. Jean, Guy, Nicole et Linette étaient aux anges. Cette escapade nocturne les ravissait. Et puis, n'allaient-ils pas prendre l'avion pour survoler un continent qui leur était inconnu? Enfin, ils se disaient que tout ceci n'était qu'un prélude aux multiples et passionnantes aventures

Sui les attendaient sans doute, et au bout desquelles s espéraient bien retrouver leurs parents. Il était environ une heure du matin quand on arriva à l'aérodrome. La course n'avait pas été longue. Le terrain était plongé dans l'obscurité, à l'exception de la piste balisée sur laquelle brillait l'appareil tout neuf du prince. De même que la voiture qui avait emmené les enfants, Cet avion arborait les couleurs de la Varanie : bleu ciel et argent. Il était tout prêt à s'élever dans les airs.

« J'ai ordre de vous conduire droit à l'avion,

expliqua le chauffeur en s'engageant sur la piste. — Pilesco a tout prévu, expliqua Paul à ses amis. Personne ne nous verra si nous nous glissons directement de la voiture dans l'avion. Quand on s'apercevra de notre absence, on ne saura pas où nous chercher au juste... et nous serons déjà loin! »





CHAPITRE III

Un voyage palpitant

PAUL et ses compagnons trouvèrent Pilesco déjà installé dans l'avion, en compagnie d'un autre homme qui lui ressemblait beaucoup. Le petit prince le connaissait bien : c'était Ranni, le cousin de Pilesco. Le grand gaillard accueillit son jeune maître d'un air heureux. Mais, comme il n'y avait pas de temps à perdre en salutations, il mit sans plus attendre le moteur en marche. L'étiquette était un peu bousculée par la force des circonstances. L'intérieur de l'avion était des plus confortables. Jean, Guy, Nicole et Linette l'admirèrent beaucoup. Les fauteuils dans lesquels ils s'étaient installés

étaient si profonds qu'ils invitaient au sommeil. Mais, bien entendu, aucun des enfants n'avait envie de dormir.

Grâce à un système acoustique perfectionné, il était possible de communiquer avec le pilote et son cousin sans élever la voix.

« Ainsi, dit Paul à Pilesco, Ranni nous accompagne?

- Oui, prince. Nous ne serons pas trop de deux pour vous défendre en cas de danger. Vous savez que vous pouvez compter sur Ranni comme sur moi-même. Nous piloterons à tour de rôle, et je ne suis pas fâché non plus de partager avec lui la responsabilité de cette expédition. »

Les enfants, de leur côté, se réjouissaient d'avoir deux grandes personnes avec eux. Cependant, l'avion prenait de la hauteur et filait dans la nuit. Vers deux heures du matin, Nicole et Linette sentirent leurs yeux se fermer et commencèrent à bâiller. Cinq minutes plus tard, toutes deux dormaient. Les trois garçons ne tardèrent pas à en faire autant. Alors Ranni alla remplacer son cousin aux commandes et Pilesco promena un regard satisfait sur les enfants plongés dans un bienfaisant sommeil.

Quand le soleil émergea de la brume dorée qui couvrait l'horizon, une lumière éblouissante inonda la carlingue. Ranni tendit la main et éteignit l'électricité. Le monde, au-dessous d'eux, baignait à présent dans une clarté bleu et or.

« N'est-ce pas magnifique! s'exclama Pilesco dans sa langue natale.

— Quel dommage, renchérit son cousin, que les enfants soient encore endormis!

— Ne les réveille pas, Ranni! Peut-être allons-

nous au-devant de terribles aventures où ils auront besoin de toutes leurs forces. Je voudrais bien, moi, qu'ils comprennent très vite que chercher leurs parents en Afrique équivaut à chercher une goutte d'eau dans la mer. J'aimerais faire demi-tour avant de me heurter aux dangers que je prévois. »

Quand Paul et ses amis se réveillèrent, il était déjà huit heures du matin. Le soleil brillait dans *l'azur* d'un ciel très pur, mais, au-dessous de l'appareil, une multitude de nuages blancs moutonnait.

« Hé! Est-ce que c'est de la neige? murmura Paul encore à moitié endormi en se frottant les yeux. Pilesco, je vous ai demandé de nous conduire en Afrique et non au Pôle Nord!

— Ne dis pas de sottises, Paul, dit Linette en s'esclaffant. Ce sont des nuages que tu vois. Nous les survolons. Regarde, Nicole. Ils semblent assez consistants pour qu'on ait envie de marcher dessus.

— A ta place, je ne m'y risquerais pas! déclara Guy en collant son front au hublot pour mieux admirer le spectacle. Il est regrettable que Pilesco ne nous ait pas réveillés pour assister au lever du soleil.

— Moi, j'ai faim, constata Jean en s'étirant.

— Et moi aussi! dit Paul. Ranni! »

Le grand Varanien s'empressa de répondre à son appel. A l'arrière de l'avion se trouvait une minuscule cuisine où on l'entendit s'affairer. Une bonne odeur de café envahit la cabine. En attendant que le déjeuner fût prêt, les enfants continuaient à regarder au-dessous d'eux.

Soudain, la mer de nuages s'éclaircit, permettant d'entrevoir la terre. Les jeunes passagers poussèrent un cri de joie.

« On dirait que nous survolons un désert! constata Jean.

— Ah! dit Nicole à son tour. Voilà le désert qui fait place à des montagnes!

— Et maintenant, ajouta Linette quelques instants plus tard, ce sont des plaines.

— Où sommes-nous? » demanda Guy à Ranni qui arrivait, un plateau sur les bras.

Tout en distribuant des bols aux enfants et en leur versant du café au lait crémeux, Ranni répondit :

« Nous sommes au-dessus de l'Afrique. Tenez voici du beurre, de la confiture, des tranches de pain grillé et des gâteaux. Régalez-vous! »

Les enfants ne se firent pas répéter l'invitation. Il leur semblait étrange de prendre leur déjeuner matinal au-dessus de l'Afrique alors qu'à minuit ils avaient avalé des tartines à plus de mille kilomètres de là.

« Savez-vous au juste à quel endroit nos parents ont été forcés d'atterrir? demanda Guy à Pilesco.

— Ranni va vous le montrer sur la carte », répondit le pilote.

Il ajouta presque aussitôt, avec une note d'ennui dans la voix :

« Nous allons bientôt être à court d'essence. Il faudra, mes enfants, que vous restiez cachés dans l'avion tandis que nous nous poserons sur un aérodrome. Je n'ai pas envie que l'on m'arrête! C'est que je suis responsable de votre fuite, moi!

— Ne vous tourmentez pas, Pilesco! répondit Paul. Nous ne nous montrerons pas. Allons, Ranni, et cette carte? Montrez-la nous! Je regrette bien que la géographie soit mon point faible. Il me semble que je ne sais pratiquement rien de l'Afrique! »

Ranni déploya une grande carte et indiqua aux enfants l'endroit exact où se trouvait la *Flèche Blanche* ainsi que l'endroit qu'ils survolaient.

« Oh! s'écria Paul. Ces deux points paraissent tout près l'un de l'autre!

— Sur la carte, oui! répondit Ranni en riant. Mais il en est autrement en réalité! Allons, nous approchons de l'aérodrome. Commencez à vous cacher parmi les bagages, sous ce tas de couvertures! »

Les enfants obéirent. Ils n'avaient pas envie que leur soient posées des questions. Car, dans ce cas, on les renverrait chez eux, sans aucun doute...

Dès que l'avion eut atterri, Pilesco sauta à terre, laissant son cousin monter la garde à bord. Les jeunes passagers restèrent cois dans leur cachette. Le personnel de l'aérodrome, qui avait rarement vu un aussi magnifique appareil, aurait bien voulu jeter un coup d'œil à l'intérieur, mais Ranni ne le permit pas. Bientôt Pilesco reparut; il fit faire le plein d'essence et embarqua des bidons de réserve. Puis, il fit une rapide inspection de son moteur. A cet instant, une voix d'homme parvint aux enfants :

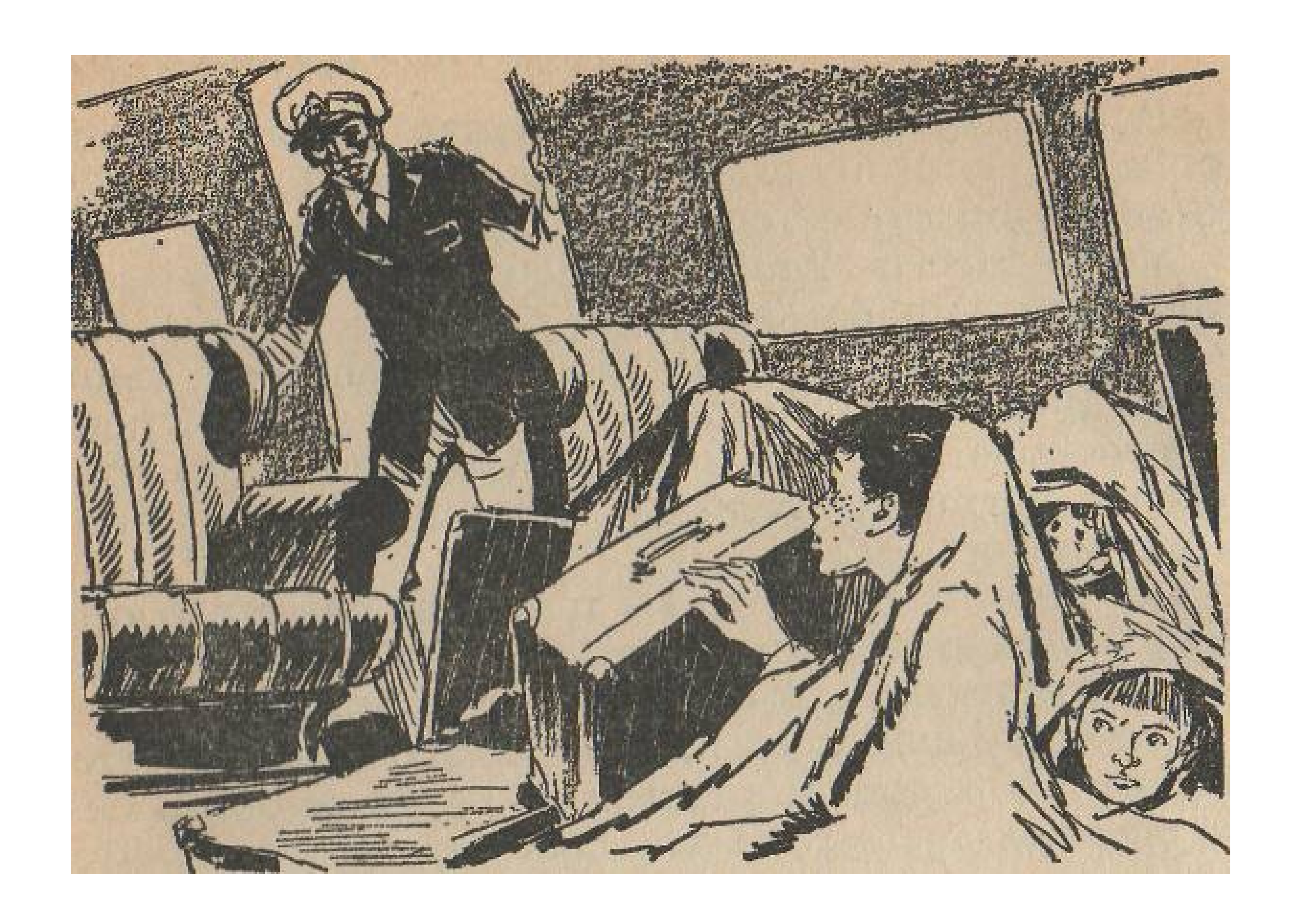
« Combien de passagers transportez-vous? demandait l'homme en français.

— Nous ne sommes que deux, vous le voyez, répondit Pilesco en désignant Ranni qui était descendu près de lui pour l'aider à vérifier le moteur.

— Pourvu que cet homme ne se doute de rien! murmura Guy.

— Pourquoi voudrais-tu qu'il se doute de quelque chose? répondit Jean. Sapristi! J'ai une crampe. Il faut que je change de position. »

Le jeune garçon se déplaça avec précaution et, ce faisant, il en profita pour jeter un coup d'œil par-dessus



dessus la pile de bagages. Il faillit pousser un cri de stupeur... Négligeant l'interdiction de monter à bord, l'homme qui avait parlé à Pilesco et à son cousin venait de grimper dans l'appareil... Il jeta un regard soupçonneux sur l'énorme tas de couvertures qui se trouvait au fond de l'avion. Par bonheur, Jean avait déjà baissé la tête, et l'homme ne l'aperçut pas. Mais qu'allait-il se produire si le nouveau venu venait fureter dans le coin où se dissimulaient les enfants?

Par chance, Ranni fut plus rapide que l'intrus. Il bondit à sa suite et, l'attrapant par l'épaule, l'obligea à redescendre.

« Personne ne vous a donné la permission de monter à bord! gronda-t-il.

— Vous ne m'empêcherez pas de visiter cet avion! se rebiffa l'homme, de plus en plus soupçonneux. Qu'est-ce que cela peut vous faire si vous

n'avez rien à cacher? Voyez-vous, nous venons de recevoir par radio un message signalant que cinq enfants avaient quitté la France et, croit-on, à bord d'un avion semblable à celui-ci. Le roi de Varanie offre une forte récompense à qui les retrouvera... »

L'homme n'eut pas le temps d'en dire davantage. Déjà Pilesco avait bondi au poste de pilotage, Ranni à ses côtés. Le moteur vrombit et l'appareil se mit à rouler. De tous côtés, sur l'aérodrome, des gens se mirent à crier. Quelques hommes, même, firent mine de courir après les fugitifs. Pilesco décolla et eut un rire joyeux.

« Ouf! Nous leur avons échappé!

— N'empêche, dit Ranni d'un air sombre, que tout le monde sait à présent que les enfants sont avec nous. »

Déjà, sortant de dessous leurs couvertures, les jeunes passagers, très excités par cette chaude alerte, avaient repris leurs places dans l'avion.

La journée s'écoula, interminable. En fin d'après-midi, Pilesco annonça que l'on approchait du but, c'est-à-dire de l'endroit où se trouvait la *Flèche Blanche.* Les enfants se mirent alors à surveiller le paysage. C'est à Guy que revint l'honneur de découvrir l'appareil de ses parents.

Pilesco fit décrire des cercles à l'avion et repéra à son tour l'épave.

« Nous allons essayer de nous poser, annonça-t-il, mais ce ne sera pas facile. Préparez-vous! »

Atterrir ainsi en plein cœur de l'Afrique était une tâche délicate. Heureusement, Pilesco était un pilote hors ligne et il y réussit... non sans quelques secousses. Mais qu'était cela en comparaison de la joie d'avoir retrouvé la *Flèche Blanche* Ranni recommanda aux enfants de ne pas bouger et sortit

le premier pour reconnaître le terrain, son fusil sous le bras. Le pays lui parut désert. A sa gauche, s'élevait une chaîne de montagnes; à sa droite s'étendait une plaine coupée de bouquets d'arbres tropicaux.

De leur côté, les jeunes voyageurs regardaient le paysage à travers les hublots, s'étonnant des oiseaux et des plantes qu'ils avaient sous les yeux : tous appartenaient à des espèces inconnues d'eux. Enfin, Ranni leur cria qu'ils pouvaient sortir. Ils sautèrent sur le sol, heureux de le sentir ferme sous leurs pas.

Il faisait très chaud. Pourtant, avant même de songer à se rafraîchir, Pilesco, Ranni et les enfants se dirigèrent vers la *Flèche Blanche* pour l'inspecter. Guy, Jean, Nicole et Linette revirent avec émotion l'avion de leurs parents. Pilesco parut surtout s'intéresser au moteur et déclara qu'il était réparable. Il s'étonnait même qu'on ait laissé l'appareil sur place.

« Quand partirons-nous à la recherche de papa et maman? demanda Linette, impatiente.

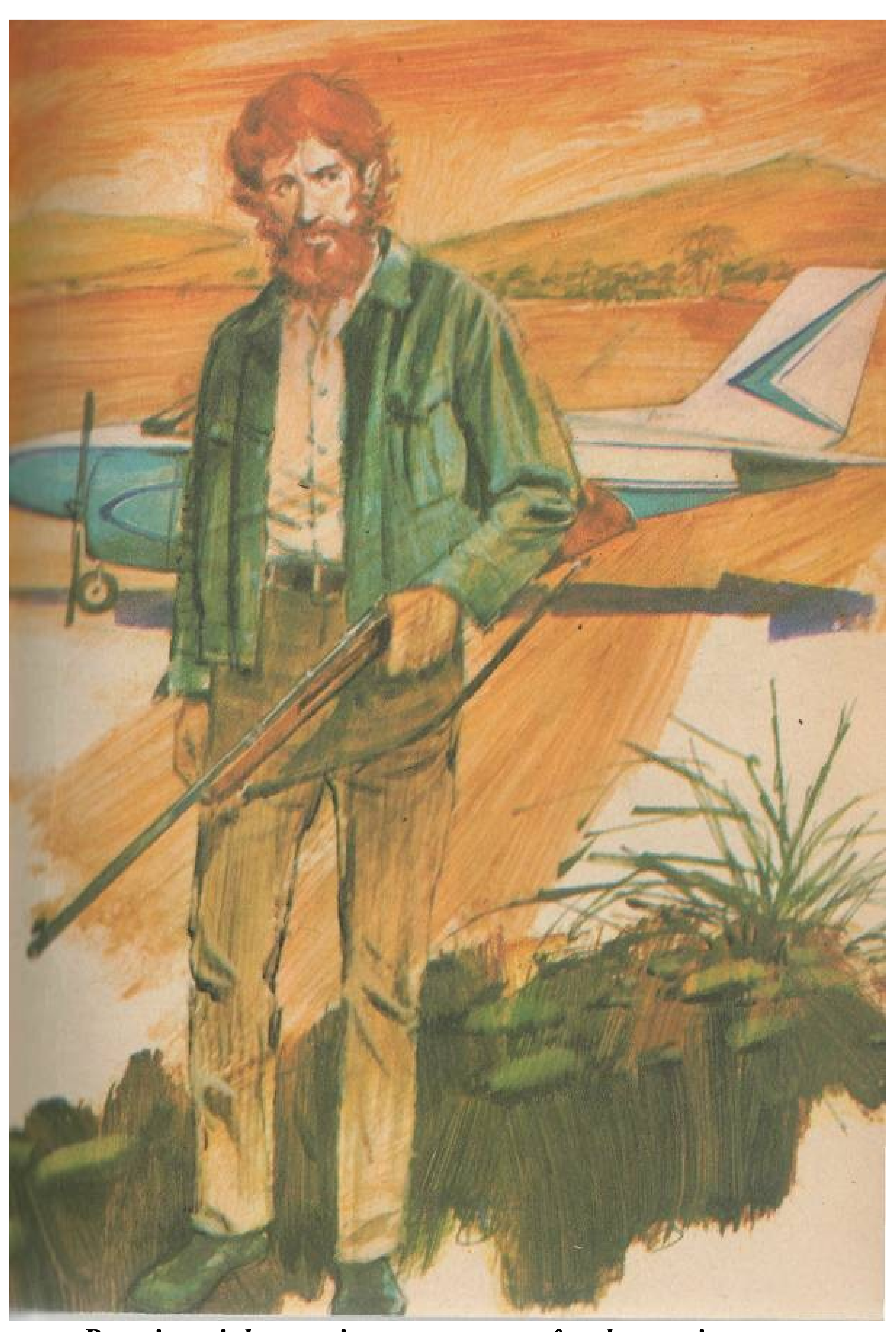
— Nous ne pouvons rien entreprendre aujourd’hui, répondit Pilesco. Dans ces régions, la nuit tombe d'un seul coup et... tenez, le soleil se couche déjà. »

La petite troupe rallia l'avion de Paul. Ranni prépara à dîner pour tout le monde puis, sitôt après le repas, le pilote conseilla à ses jeunes passagers de dormir.

« Votre dernière nuit a été écourtée, leur rappela-t-il, et demain nous nous lèverons de bonne heure pour profiter de la fraîcheur. Couchez-vous donc vite.

— Pouvons-nous dormir dehors plutôt que dans l'avion? demanda Jean. Il fait si chaud à l'intérieur!

— Oui, oui, dit Ranni. Nous dormirons tous à la



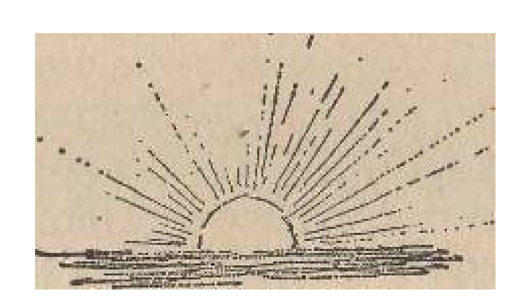
Ranni sortit le premier pour reconnaître le terrain.

belle étoile, couchés sur l'herbe et enroulés dans nos couvertures. Pilesco et moi veillerons à tour de rôle.

— Veiller? s'exclama Nicole en ouvrant de grands yeux. Et pourquoi? Que pouvons-nous redouter?

— Vos parents ont bien disparu ici même, n'est-ce pas? répondit Pilesco. Je ne veux pas me réveiller demain matin pour constater que vous avez disparu à votre tour... ou que j'ai disparu moi-même! ajouta-t-il en riant, désireux que les enfants ne pensent pas trop à leurs parents avant de s'endormir.

— Et puis, renchérit Jean en réfléchissant, il faut craindre aussi les bêtes féroces. Sait-on jamais, dans ce pays inconnu! C'est une des régions les plus mal explorées d'Afrique! Pilesco et Ranni ont raison de vouloir veiller! Il vaut mieux être trop prudent que pas assez! »





CHAPITRE IV

Ranni va aux nouvelles

PILESCO était homme prudent. Avec habileté il prépara un feu de camp à quelque distance de l'avion et l'alluma. L'aspect des flammes parut tout à fait réconfortant à Paul et à ses compagnons.

« Ce feu obligera les bêtes sauvages à se tenir éloignées de nous, expliqua le pilote. Il y a quantité de buissons secs dans les environs : ils nous serviront de combustible cette nuit, tandis que Ranni et moi veillerons. »

Les enfants s'enroulèrent dans leurs couvertures, heureux d'avoir réussi la première partie de leur programme : ils se trouvaient près de l'avion de

leurs parents et avaient bon espoir de les rejoindre.

La nuit était calme et paisible, en dépit des cris d'oiseaux nocturnes que l'on entendait de loin en loin. Les enfants restèrent un moment éveillés puis s'endormirent.

Ranni les considéra en silence tout en hochant la tête. Pilesco devina sa pensée.

« Oui, dit-il tout haut, je crois que nous avons eu tort d'obéir à notre prince. Nous ne savons pas ce qui nous attend 'dans ce pays quasi inconnu. Et comment faire pour retrouver M. et Mme Arnaud?

— Nous y penserons demain à tête reposée, répondit son cousin. Pour le moment, dormons. Je prends le premier quart...»

Bientôt les ronflements sonores du pilote s'élevèrent "dans la nuit calme. Il ronflait même si fort que Jean se réveilla en sursaut.

« Ranni! Ranni! s'écria-t-il à mi-voix. J'entends une bête féroce. Pourvu qu'elle ait peur de notre feu. Ecoutez! »

Ranni se mit à rire.

« Cette grosse bête s'appelle Pilesco, expliqua-t-il. Elle fait beaucoup de bruit mais elle ne mord pas. D'ailleurs, en l'entendant, je crois que tous les lions de la brousse prendraient la fuite. »

Jean se recoucha en riant. Ranni continua à veiller sur le sommeil de ses amis, tantôt alimentant le feu, tantôt regardant les étoiles. Il ne réveilla Pilesco qu'un peu avant - l'aube. Alors, tous deux firent lentement le tour du camp, pour se dégourdir les jambes. Puis, Ranni s'étendit à son tour et son cousin veilla jusqu'au jour.

De même que, la veille, la nuit était tombée avec une surprenante rapidité, le soleil se leva tout d'un coup. Il parut faire un bond dans le ciel, derrière

l'horizon. Ses chauds rayons eurent tôt fait de dissiper les brumes de l'aurore et son éblouissante lumière obligea les enfants à ouvrir les yeux, avant même que Pilesco les ait secoués.

« II faut vous lever de bonne heure, mes petits, expliqua le pilote, pour profiter des moments où la chaleur n'est pas trop accablante. »

Ranni s'étirait déjà de son côté. Le pauvre n'avait pas dormi longtemps cette nuit-là, mais il n'en conservait pas moins sa bonne humeur et son joyeux sourire.

« Vous avez faim, je parie! s'écria-t-il gaiement. Eh bien, attendez! Je vais vous préparer quelque chose de bon! »

Tandis qu'il s'affairait autour du feu de camp, les enfants se mirent à courir ça et là, furetant alentour, et faisant découverte sur découverte.

« Hep! Regardez! cria soudain Jean. J'ai trouvé un petit lac! Nous pourrions y faire notre toilette. Ranni! Pilesco! Est-ce que vous nous permettez de nous baigner?

— Non, à moins que vous n'ayez envie d'être mordus par des crocodiles? » répondit Ranni en accourant à toutes jambes.

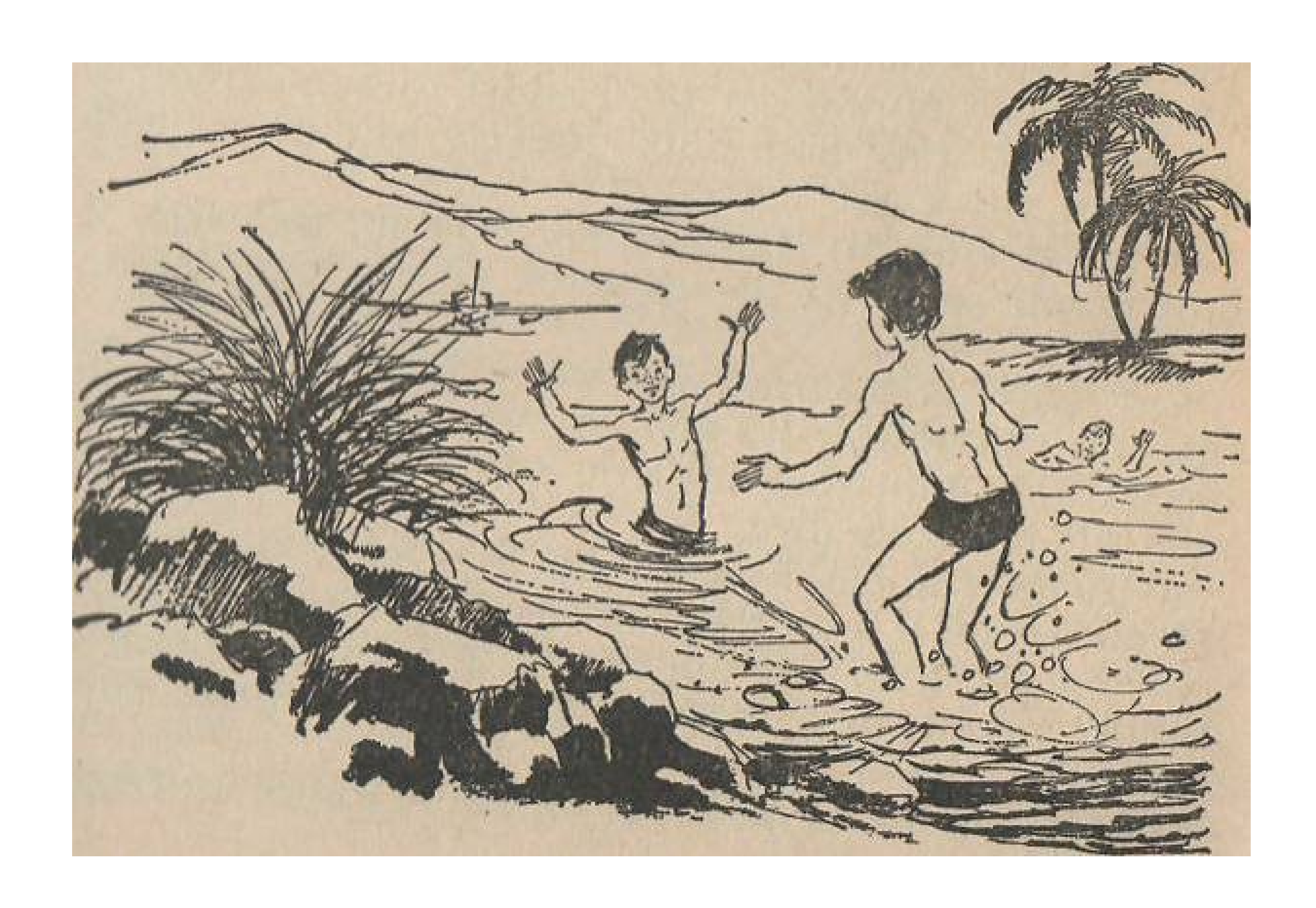
Linette poussa un cri d'effroi et fit mine de fuir en direction du camp. Ranni la retint par le poignet, sourit, et alla examiner ce lac de plus près. Pour tout dire, celui-ci n'était guère plus grand qu'une mare.

« Allons, dit Ranni, tout va bien. Je ne pense pas qu'il y ait de danger. En tout cas, vous ne courrez pas le risque de rencontrer un crocodile. Mais soyez prudents tout de même et contentez-vous de vous tremper. Il peut y avoir dans cette eau des petites bêtes qui ressemblent à des limaces et que l'on

appelle sangsues. Elles se colleraient à vos jambes et suceraient votre sang. Veillez toujours à vous montrer prudents dans ce pays que nous ne connaissons pas. Rappelez-vous qu'ici courent en liberté, non loin de vous, des bêtes que vous avez vues au zoo, bien enfermées dans leurs enclos. »

Nicole et Linette se regardèrent, peu rassurées. L'idée des sangsues les incita à abréger leur toilette : elles se contentèrent de se débarbouiller, debout sur la rive. Mais les trois garçons firent preuve de plus de hardiesse. Ils entrèrent dans l'eau et se baignèrent en s'éclaboussant avec des cris de joie. Il ne leur arriva rien de fâcheux. L'air était frais et délicieux et nos cinq amis se sentaient pleins d'entrain. Ils auraient aimé partir tout de suite en reconnaissance...

Cependant, Pilesco et Ranni les attendaient près



de l'avion... et c'était l'heure du déjeuner. La petite troupe, d'ailleurs, mourait de faim. Ce fut donc en courant que les enfants revinrent au camp. Une délicieuse odeur de café et de pain grillé les y accueillit.

« Quels sont vos projets pour la journée, Pilesco? demanda Jean après s'être installé avec ses amis autour de la « table » disposée sur l'herbe.

— Nous pourrions peut-être nous mettre en rapport avec un indigène et lui demander s'il sait quelque chose au sujet des occupants de la *Flèche Blanche?* suggéra Paul.

— Ranni va aller jusqu'au prochain village pour s'informer, répondit Pilesco en distribuant des tranches de pain grillé à la ronde.

- Mais comment peut-il savoir où se trouve le village en question? s'étonna Guy. J'ai beau regarder autour de moi, je ne vois rien qui puisse indiquer que des gens habitent près d'ici. Et, d'autre part, comme cette région est pour ainsi dire inexplorée, je ne pense pas non plus que les villages soient indiqués sur votre carte.

— C'est vrai, dit Ranni, mais à défaut de carte, il faut savoir se servir de ses yeux. Tenez, regardez de ce côté! »

Les enfants tournèrent leurs regards dans la direction indiquée. Ils aperçurent quelques collines basses et comprirent tout de suite ce que le Varanien avait voulu dire.

« De la fumée! s'écria Nicole. Oui... vous avez raison. Là où il y a de la fumée, il y a des hommes...

— Et c'est là-bas que vous allez vous rendre, Ranni? demanda Linette. Soyez très prudent, surtout!

— Mon fusil me gardera! répondit Ranni en frappant sur le canon de son arme.

Ne vous faites pas de souci pour moi. Je ne pense pas être de retour avant la tombée de la nuit. Tâchez donc de prendre patience... et soyez sages en mon absence. D'ailleurs, si l'endroit même où nous sommes m'est inconnu, je peux dire que je connais un peu les pays avoisinants. Ce n'est pas la première fois que je mets les pieds en Afrique Centrale. .T'ai participé à plusieurs chasses aux fauves pour approvisionner en animaux sauvages les jardins zoologiques de Varanie.

— Dans ce cas, s'écria Jean avec pétulance, vous connaissez les dialectes locaux! Vous pourrez parler avec les indigènes! »

Ranni sourit.

« Ce n'est pas sûr, dit-il. Presque toutes les tribus ont leur propre dialecte, mais certains mots leur sont communs. J'espère bien arriver à me débrouiller... »

Ranni se mit en route sitôt après le petit déjeuner. Il emportait avec lui des vivres. Avant de partir il enfonça sur sa tête un chapeau de brousse destiné à le protéger contre le soleil.

Les enfants Te regardèrent s'éloigner vers l'horizon vallonné.

« Je regrette bien qu'il ne nous ait pas emmenés! murmura Jean avec un soupir. J'espère en tout cas qu'il nous rapportera de bonnes nouvelles!

- Allons, gronda doucement Pilesco, cessez de rêvasser et contentez-vous d'avoir bon espoir. Voyons, il s'agit à présent d'expédier notre besogne avant qu'il ne fasse trop chaud. Vous, Nicole et Linette, vous pourriez aller laver la vaisselle avec l’eau de la mare. Emportez cette bassine. J'ai mis de l'eau de Javel au fond pour tuer les microbes. Quant à vous, les garçons, éteignez notre feu avec



soin. Inutile de le laisser brûler dans la journée. Ensuite, vous irez faire provision de bois sec pour cette nuit. »

Pilesco tint ainsi les enfants occupés jusqu'à ce que le soleil fût à une certaine hauteur dans le ciel. Mais, quand ses rayons devinrent brûlants, il leur demanda de rester à l'ombre de l'avion. Paul commença par refuser mais le pilote lui ordonna de se joindre aux autres.

« Pilesco, s'écria Paul en bombant le torse, ce n'est pas à vous de me donner des ordres!

— Petit prince, répondit l'athlétique Pilesco avec une grande douceur mais une non moins grande fermeté, vu les circonstances actuelles, c'est moi qui commande. Vous êtes toujours mon seigneur, mais je suis votre capitaine dans cette aventure. Aussi devez-vous m'obéir.

— Paul, ne sois donc pas stupide! s'écria Guy à

son tour. Fais ce que te dit Pilesco ou je te traînerai de force à l'ombre de l'avion. Si tu restes au soleil, lu risques

d'attraper une insolation! Et, si tu tombes malade, il nous faudra repartir tout de suite pour la France! »

Cette seule pensée suffit à persuader Paul. Sans plus protester, il se dépêcha de rejoindre ses amis. Tous s'allongèrent sur le sol, les uns à côté des autres.

La région même où l'on avait atterri était désertique. Il y avait bien, ça et là, quelques arbres rabougris, mais ils ne suffisaient pas à protéger des ardeurs du soleil. Par ailleurs, l'avion lui-même, étant en métal, devint peu à peu si chaud que son voisinage fut presque insupportable. Toutefois, son ombre valait mieux que rien.

Les enfants avaient tellement soif que Pilesco puisa dans la réserve de boissons fraîches contenues dans le petit réfrigérateur qui se trouvait à bord.

Un peu désaltérés par la limonade glacée, ils lin iront par s'endormir. Pilesco, de son côté, ressentait une grande fatigue, mais il se garda bien de former les yeux, ne fût-ce qu'une minute. Au contraire, il ne cessa de veiller, l'œil et l'oreille en alerte, tout en suivant par la pensée son cousin dans ['expédition qu'il avait entreprise. Il songeait que Ranni, lui aussi, souffrait certainement de la chaleur.

Vers une heure de l'après-midi, Pilesco réveilla les enfants.

« II faut manger, leur dit-il, même si cette chaleur vous ôte en partie l'appétit. Comme dessert je propose des fruits au sirop, cela vous rafraîchira. »

Nicole l'accompagna dans l'avion pour effectuer

un choix parmi les boîtes de conserve, et les garçons se chargèrent de les ouvrir. La moindre besogne était une diversion à leurs pensées.

Après le repas, la journée se traîna lamentablement. Les enfants n'avaient plus assez sommeil pour faire la sieste et ils étaient trop accablés pour parler ou s'amuser à quelque jeu assis.

Enfin, le soleil commença à décliner. Paul et ses amis savaient que Ranni ne devait pas revenir avant la nuit, mais ils ne pouvaient s'empêcher d'attendre son retour. Pour tuer le temps et calmer leur impatience, les garçons allumèrent le feu de bonne heure.

Pilesco ne se tracassait pas. La spirale de fumée entrevue indiquait que des indigènes habitaient assez loin de là, en dépit des apparences. La distance représentait une longue marche pour Ranni. De plus, Pilesco savait que son cousin n'avait pu avancer rapidement au moment de la grosse chaleur. Bref, s'il était en retard, il ne faudrait pas s'inquiéter outre mesure.

La nuit tomba d'un coup, comme la veille. Les six compagnons s'installèrent autour du feu en silence, les yeux fixés sur les étoiles.

« Je me demande, dit Linette au bout d'un moment, si Ranni aura pu recueillir beaucoup de nouvelles... Oh! comme il me tarde qu'il soit enfin là! »

Mais il se passa encore deux heures avant que l'on entendît, au loin, un appel. Tous furent debout d'un bond.

« C'est lui! C'est Ranni! s'écria Jean qui, comme les chats, y voyait la nuit. Regardez!... cette ombre, là, qui vient vers nous! »

L'ombre appela à nouveau et, cette fois, tous lui répondirent en chœur.

« Ranni! Bravo! Vous voilà revenu!

— Quelles nouvelles nous apportez-vous?

— Vite, Ranni, vite! »

Le grand Varanien entra dans le cercle de lumière du feu de camp. Il avait chaud et paraissait fatigué. Se laissant tomber sur une couverture, il essuya son front ruisselant de sueur. Pilesco lui tendit un verre de limonade qu'il avala d'un trait.

« Alors, as-tu appris quelque chose? demanda son cousin.

— Oui, répondit Ranni. Je rapporte même d'étranges nouvelles. Donne-moi à manger, Pilesco; je vais raconter mon histoire... »





CHAPITRE V

Un étrange récit

CHACUN attendait avec impatience que Ranni parlât. Il commença d'une voix lente :

« Lorsque j'arrivai au but, c'est-à-dire à l'endroit d'où s'élevait la fumée que nous avions vue, je trouvai non pas un village, mais un petit campement de chasseurs. Il n'y avait là que quatre ou cinq hommes. A ma vue, ils se levèrent d'un bond puis se prosternèrent devant moi avec tous les signes d'une grande peur.

— De quoi avaient-ils peur? demanda Linette, très surprise.

— Je ne tardai pas à le découvrir, répondit Ranni. Il s'est trouvé que je parlais un peu leur langage et, lorsque je les eus rassurés, ils m'expliquèrent qu'ils m'avaient pris pour l'un des hommes appartenant au Peuple Etrange, qui vit dans la Montagne Jaune.

— Le Peuple Etrange! répéta Guy. Quel drôle de nom! Et qu'est-ce que cette Montagne Jaune?

— Laissez parler Ranni sans l'interrompre, conseilla Pilesco qui écoutait son cousin avec attention. Continue, Ranni.

— A quelque distance d'ici, s'élève une montagne très curieuse, reprit Ranni. Les indigènes l'ont appelée la Montagne Jaune à cause de sa couleur. Un mystère plane sur elle car, depuis longtemps, une tribu étrangère est venue s'y installer et continue à y vivre. Ces gens, paraît-il, ne ressemblent pas du tout à ceux de ce pays,

— A quoi ressemblent-ils, alors? ne put s'empêcher de demander Jean.

— D'après ce que j'ai compris, leur peau n'est pas foncée mais jaune pâle, tandis que leurs cheveux et leurs barbes sont d'un roux intense. De plus, ils sont grands et minces, comme nous. Ils habitent à l'intérieur même de la montagne, dont personne n'a jamais pu découvrir l'entrée secrète. D'ailleurs, les indigènes ont l'air de beaucoup les redouter.

- Ranni! s'écria Paul. C'est bien l'histoire la plus merveilleuse que j'aie jamais entendu conter! Comme j'aimerais pénétrer au cœur de cette montagne! Mais pourquoi les indigènes ont-ils peur du Peuple Etrange?

— Ils prétendent qu'il se livre à des pratiques de sorcellerie. Aussi se tiennent-ils le plus possible à l'écart de la Montagne Jaune. En m'apercevant,

les chasseurs que j'ai rencontrés n'ont vu d'abord que mes cheveux rouges. C'est cela qui les a poussés à croire que je faisais partie du Peuple Etrange.

— Leur avez-vous demandé s'ils savaient quelque chose au sujet de nos parents? demanda Nicole d'une voix anxieuse.

— Bien entendu! Hélas! ces hommes n'étaient au courant de rien. Mais ne perdez pas espoir. Demain nous recevrons ici même la visite d'un indigène qui prétend avoir vu la *Flèche Blanche* atterrir, et qui pourra nous fournir des renseignements utiles. A mon avisâmes enfants, il n'y a aucun doute : M. et Mme Arnaud ont été capturés par le Peuple Etrange de la Montagne Jaune. J'ignore pourquoi,., mais j'en suis à peu près certain.

— Si tu as deviné juste, dit Pilesco, nous devons repartir au plus yite, alerter les autorités, et organiser une expédition de secours avec toutes les garanties possibles de réussite.

— Non, non, Pilesco! s'écrièrent les petits Arnaud, avec détresse.

— Maintenant que nous sommes arrivés si près de nos parents, expliqua Guy, nous n'aurions pas le courage de retourner en arrière. Le temps d'un aller et retour, d'ailleurs, et qui sait ce qui pourrait se passer dans l'intervalle! Non, non, c’est à nous de délivrer papa et maman puisque nous sommes sur place! »

Les autres enfants déclarèrent à leur tour qu'ils se refusaient à repartir et ne suivraient pas Pilesco s'il persistait à vouloir s'en aller.

Cette nuit-là, le camp fut longtemps avant de s'endormir. On discutait des nouvelles rapportées par Ranni. Où se trouvait la Montagne Jaune? Qu'était au juste ce Peuple Etrange aux cheveux roux ?

Pourquoi ces gens avaient-ils fait prisonniers M. et Mme Arnaud? Et comment, surtout, pouvait-on espérer découvrir rentrée secrète de la Montagne alors que les indigènes eux-mêmes ne la connaissaient pas?

Soudain, Pilesco consulta sa montre et sursauta.

« II est très tard! dit-il. Vite au lit, les enfants! Ranni, c'est moi qui veillerai ce soir. Tu dois être fatigué. »

Quelques instants plus tard, tout le monde dormait, à l'exception de Pilesco; une main sur son fusil, il surveillait des ombres qui se déplaçaient dans la nuit : c'étaient des bêtes sauvages que la lueur du feu maintenait à distance.

Pilesco veillait et réfléchissait. Au fond de lui-même, il n'était pas fâché d'aller jusqu'au bout de l'aventure. C'était un homme brave. Il était tout dévoué au roi, son maître, et au prince Paul. Il ne demandait pas mieux que de se plier aux désirs de ce dernier. La seule chose qui le tourmentait était que, s'il y avait des dangers à courir, les enfants en auraient leur part. II se rassurait un peu en songeant que Jean, Guy, Nicole et Linette étaient eux-mêmes pleins de vaillance et qu'ils ne reculeraient devant rien pour retrouver leurs parents. Ils avaient déjà vécu des aventures périlleuses et savaient se débrouiller en toutes circonstances. Et Pilesco se prenait presque à espérer...

Le lendemain matin, d'assez bonne heure, arriva l'indigène qui avait vu se poser la *Flèche Blanche.*

C'était un homme à la peau sombre, au regard sournois; son visage reflétait presque une expression de cruauté. Derrière lui s'avançait un enfant de sa race qui portait trois légers javelots sur son épaule. Le pauvre était bien maigre, mais la souriante

malice qui brillait dans ses yeux le rendit sur-le-champ fort sympathique aux enfants.

« Qui est ce garçon? » demanda Jean en désignant du doigt le jeune Noir.

Ranni répéta la question à l'indigène. Celui-ci répondit en jetant un regard de mépris à l'enfant.

« II dit que c'est son neveu, expliqua Ranni, un chenapan qui fait le désespoir de sa famille en vagabondant seul dans la brousse. Les enfants de la tribu ne sont pas autorisés à se promener ainsi à leur guise. Ils ne doivent sortir qu'avec les chasseurs qui les éduquent et leur apprennent à traquer le gibier. Ce petit diable est désobéissant, et son oncle a résolu de le mater.

- Qu'importé, il me plaît! déclara Jean. En revanche, je n'aime pas du tout son oncle... Interrogez-le vite au sujet de la *Flèche Blanche,* s'il vous plaît, Ranni! »

Ranni ne parlait pas couramment le dialecte de Mamafou (c'était le nom de l'indigène), mais il en savait assez pour comprendre et se faire comprendre. Mamafou se mit à décrire la scène à laquelle il avait assisté, en faisant tant de gestes que les enfants purent suivre son discours sans aucune difficulté.

« II dit, traduisit cependant Ranni, qu'il était en train de chasser dans les parages lorsqu'il entendit un bruit étrange qui venait du ciel. Levant les yeux,, il aperçut une sorte de grand oiseau blanc qui faisait « vrrrrrroum »!

— C'est à croire qu'il n'a jamais vu d'avion! s'étonna tout haut Nicole.

- Si fait, dit Ranni. Il en avait déjà aperçu dans les airs, mais très haut, jamais de près. Cette fois-ci, l'appareil était tout proche et le bruit du moteur lui parut assourdissant.



Donc, Mamafou a vu « le grand oiseau blanc », comme il dit, voler de plus en plus bas, puis se poser ici.

Il était si effrayé qu'il s'est caché derrière un arbre, sans bouger, pour voir quelle sorte de gens allaient sortir de son « ventre »! »

A l'idée que Mamafou s'obstinait à considérer un avion comme une sorte de gros oiseau, Paul ne put s'empêcher de rire. Ses amis sourirent. Mamafou, tout en ne comprenant pas la cause de leur gaieté, se mit à rire lui aussi. Quant au jeune Noir, il montra deux rangées de dents éblouissantes et s'esclaffa plus fort encore que son oncle. Celui-ci ne lui permit pas de rire longtemps. Se retournant brusquement, il gifla son neveu.

« Oh! protesta Jean, surpris et indigné. Pourquoi faites-vous ça? Il a bien le droit de rire, je suppose!

— Les enfants de sa tribu n'ont pas le droit de rire en présence des grandes personnes », expliqua

Ranni.

Là-dessus, Mamafou reprit son histoire. Il raconta qu'il avait vu deux Blancs, un homme et une femme, sortir de la carlingue. Mais, presque aussitôt, à sa grande frayeur, une troupe composée d'hommes du Peuple Etrange avait fait son apparition. Alors Mamafou, qui tremblait derrière son arbre, avait soudain retrouvé ses jambes pour s'enfuir aussi vite qu'elles pouvaient le porter, sans oser jeter un regard en arrière.

« Dans ce cas, intervint Ranni, désappointé, vous ne savez pas ce qui est arrivé aux deux Blancs? »

Mamafou fit signe que non. Les enfants, qui avaient compris, échangèrent des regards consternés. Qu'étaient devenus leurs parents?

Comme pour s'excuser, Mamafou mimait maintenant sa fuite, avec des gesticulations du plus haut comique. Derrière son dos, le petit garçon noir se mit à l'imiter, de façon si parfaite que Jean et ses compagnons, en dépit de leur déception, éclatèrent de rire tous ensemble. Mamafou se retourna et aperçut son neveu qui le singeait. Il se précipita sur lui et le frappa si brutalement qu'il le renversa. Le pauvre petit se releva tout étourdi, en se frottant la tête.

« Quel horrible bonhomme! grommela Pilesco. Ranni, demande-lui s'il peut nous indiquer le chemin de la Montagne Jaune! »

L'homme répondit à la question qu'on lui posait par de nouvelles gesticulations et les marques de la plus vive terreur.

« II dit qu'en effet il connaît le chemin de la Montagne Jaune, expliqua Ranni, mais qu'il ne sait pas

comment on pénètre à l'intérieur. De toute manière, il refuse de nous servir de guide.

— Il faut pourtant qu'il nous conduise jusque là-bas, insista Pilesco. Dis-lui que, s'il accepte de nous accompagner, je le récompenserai de manière à le satisfaire. »

Mamafou repoussa tout d'abord la proposition. Mais, quand Pilesco alla chercher dans l'avion un carton plein de cigarettes, il le regarda du coin de l'œil, d'un air intéressé.

« Tu vois ça, lui dit Ranni en ouvrant un paquet de cigarettes. Tu sais ce que c'est, n'est-ce pas, mais tu n'as pas dû en fumer souvent de semblables. Eh bien, tous ces paquets seront à toi si tu acceptes de nous servir de guide. Voyons, que décides-tu? »

Mamafou réfléchit. Il avait déjà fumé des herbes sauvages, mais qu'elles étaient fades en comparaison de celles que fumaient les Blancs! Et puis, les paquets se paraient de merveilleuses couleurs, ce qui rendait l'offre bien tentante...

Il finit par accepter ce qu'on lui proposait, et Pilesco décida que l'on se mettrait en route le lendemain, dès l'aube.

« D'ici là, expliqua-t-il à Ranni et aux enfants, je veux m'assurer que nous avons bien tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Je veux aussi achever la réparation commencée par vos parents sur le moteur de la *Flèche Blanche.* Enfin, je veux vérifier le moteur de notre propre appareil.

- Tu as raison, approuva son cousin. Il faut que les deux avions soient en parfait état et prêts à partir à n'importe quel moment. Si nous réussissons à retrouver M. et Mme Arnaud, peut-être nous faudra-t-il quitter le pays en toute hâte. Ne laissons donc rien au hasard. »

A présent que l'expédition était décidée, les enfants ne se tenaient plus d impatience. Ils allaient, venaient, s'agitaient sans cesse. Même au plus fort de la chaleur, il leur fut impossible de dormir. C'est tout juste s'ils consentirent à s'étendre à l'ombre de l'avion, comme la veille.

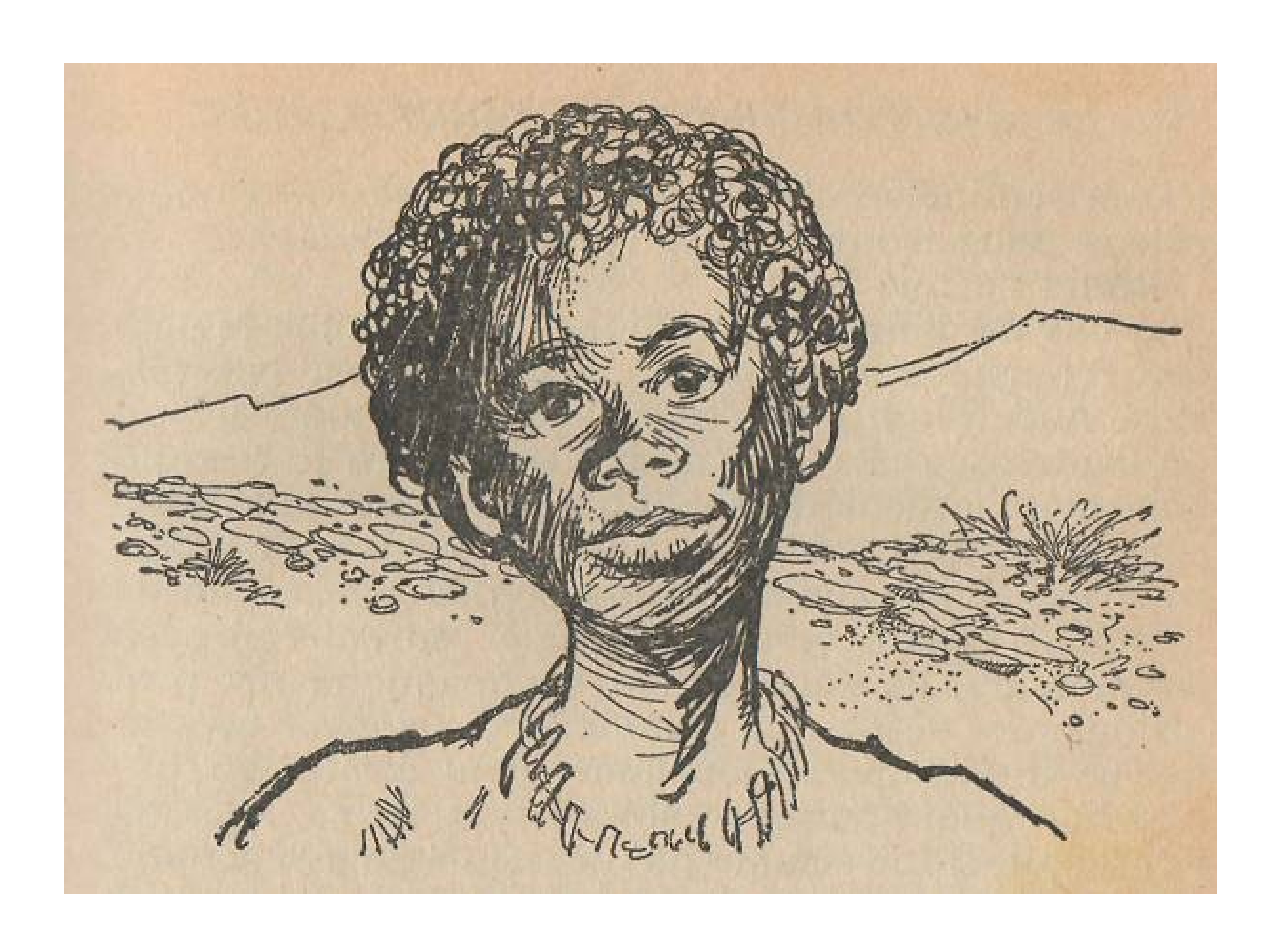
« Dire que demain matin nous nous mettrons en route vers la Montagne Jaune! soupira Jean. Quelle aventure!

— Je suis sûre que nos parents sont sains et saufs, quoique prisonniers du Peuple Etrange! » rêva tout haut Linette.

Nicole poussa un gros, soupir.

« Eh bien, moi, dit-elle, je suis bien contente que Ranni et Pilesco soient avec nous! J'adore les aventures autant que vous tous, mais je ne peux m'empêcher d'avoir le frisson en pensant à ces gens bizarres qui habitent à l'intérieur d'une montagne! »





CHAPITRE VI

Bako

PILESCO et Ranni se mirent sans tarder à vérifier le fonctionnement des moteurs. Les enfants ne les quittèrent pas de la journée, tournant autour d'eux et fouinant ça et là comme s'ils espéraient découvrir quelque chose.

Au bout d'un moment, Pilesco déclara que les deux moteurs étaient en état de marche.

« Comme ça, nous pourrons prendre l'air n'importe quand», commenta Ranni d'un ton satisfait.

Guy considéra les deux avions avec perplexité.

« Ne ferions-nous pas mieux de laisser quelqu'un

ici, en sentinelle? demanda-t-il. Supposez qu'à notre retour nous trouvions les appareils sabotés? »

Ranni se mit à rire.

« Pas de danger! s'écria-t-il. Voyez comme Mamafou répugne à s'approcher d'eux! II n'est pas rassuré. Aucun indigène n'osera seulement toucher l'un ou l'autre de ces avions du bout du doigt. Je redoute bien plus l'ardeur du soleil que les saboteurs. Mais, contre le soleil, nous ne pouvons rien. Alors, laissons nos « oiseaux », et conservons bon espoir. »

Quand Pilesco et son cousin en eurent fini avec les moteurs, ils s'occupèrent d'empaqueter des provisions, des vêtements chauds et des couvertures. A la vue des chandails de laine, Paul éclata de rire.

« Pourquoi nous encombrons-nous de ça, Pilesco ? s'écria-t-il. Il me semble qu'un simple pagne, comme celui du neveu de Mamafou, suffirait à nous vêtir. Il fait si chaud!

— Si nous allons dans la montagne, répondit Pilesco sans se troubler, il fera sans doute plus froid qu'ici. Vous serez peut-être bien content, alors, de pouvoir vous couvrir! »

La journée parut interminable aux enfants :

« C'est toujours comme ça, bougonnait Guy. Quand on est impatient d'entreprendre quelque chose, le temps n'en finit pas de passer! »

II passa cependant... La nuit vint. Les singes se mirent à crier dans les rares arbres alentour. Du côté de la mare, s'éleva le chant des grenouilles. Les enfants s'endormirent. Mamafou et son neveu campaient à quelques mètres de là.

Le lendemain matin, tout le monde se leva de bonne heure. Toujours derrière son oncle, le jeune petit noir sourit aux enfants. Jean se tourna vers Ranni.

« II est gentil, ce garçon, dit-il, et je suis content

qu'il vienne avec nous. Voulez-vous lui demander son nom, s'il vous plaît, Ranni... »

A la question de Ranni, le petit Noir sourit plus largement encore et répondit d'une voix perçante :

« Bako! Bako!

— Ça va, Bako, dit Ranni en riant. Tu n'as pas besoin de nous casser les oreilles pour nous dire ton nom. Nous l'avons très bien entendu. »

Mais Bako était déchaîné. II estimait que le géant roux lui avait fait un grand honneur en lui adressant la parole, et il ne cessait de gambader et de crier à tue-tête :

« Bako! Bako! Bako! »

Mamafou mit fin aux démonstrations de son neveu de la manière brutale qui lui était habituelle : il le frappa rudement sur la tête. Bako tomba sur le sol, adressa une grimace à son oncle et se redressa à la hâte pour mettre une certaine distance entre eux deux.

Ranni, sitôt le petit déjeuner expédié, ferma avec soin la porte de la cabine. Puis, après un dernier regard aux deux avions, le groupe se mit en marche. Tous avançaient en silence, le cœur un peu serré. Au-devant de quelle aventure allaient-ils ainsi?...

Bako fut le premier à rompre ce silence en se mettant à chanter une lente mélopée de sa voix aiguë.

« Sa chanson ressemble à un cantique! fit observer Guy. Ce n'est pas vilain du tout... Allons, bon, voilà Mamafou qui se précipite vers lui... Sapristi, j'aimerais bien donner moi-même quelques taloches à cet homme. Il est toujours en train de frapper ce pauvre Bako! »

Le petit Noir reçut sans rien dire la gifle que lui envoya Mamafou. Mais il se glissa à l'arrière-garde

et marcha tristement, ployant sous une lourde charge. Son oncle aussi, d'ailleurs, portait un gros paquet. Il l'avait placé en équilibre sur sa tête, et les enfants s'émerveillaient de ce qu'il ne le laissait pas choir. Ranni leur expliqua que les indigènes de ces régions étaient habitués à porter de lourds fardeaux et qu'ils pouvaient ainsi parcourir sans fatigue plusieurs kilomètres d'affilée.

Après une assez longue marche, on arriva en vue d'une forêt qui s'étendait jusqu'au pied des montagnes. Il faisait très sombre sous le couvert, et cela d'autant plus que l'œil, habitué à l'éclatant soleil avait peine à s'accommoder de tant d'obscurité. Les arbres poussaient très proches les uns des autres, et d'énormes lianes pendaient ça et là le long des troncs. Les enfants ne distinguaient aucune piste praticable, mais leur guide semblait savoir où il allait et les conduisait d'un pied sûr, sa charge toujours en équilibre sur sa tête. Il n'y avait qu'à le suivre.

. Les singes menaient grand tapage dans les feuillages. Les enfants apercevaient des centaines d'yeux brillants qui surveillaient leur avance avec curiosité. Nicole sourit à la vue d'une guenon qui tenait son minuscule petit dans les bras. D'autres habitants de la forêt se montrèrent, mais il n'y eut qu'une seule alerte : quand Mamafou, d'un coup de sagaie, tua un serpent qui passait devant lui.

« Oh! s'écria Linette en sursautant, j'avais oublié qu'il y avait des serpents par ici. Malgré tout, cette forêt me plaît. On dirait quelque bois enchanté. Je m'attends presque à voir surgir une fée ou un génie de derrière l'un de ces arbres. »

Pilesco se mit à rire.

« J'espère que cela n'arrivera pas, dit-il.

Autrement, nous pouvons dire adieu à notre guide. Il prendra ses jambes à son cou et s'enfuira d'une seule traite jusqu'à son village. Le pauvre Mamafou est très superstitieux; il a peur de tout. Ce n'est pas comme son neveu. Regardez-le! On le sent tout à fait à ^on aise dans cette forêt pourtant très sombre! »

Bako, en effet, prenait grand plaisir à la promenade. Il cheminait à l'arrière, loin de son oncle et tout près de Jean auquel il faisait mille démonstrations d'amitié.

Il cueillit une éclatante fleur rouge et la passa derrière l'oreille de Jean. Les autres enfants, en se retournant, se tordirent de rire à la vue de Jean ainsi décoré. Bako crut que la couleur de la fleur ne leur plaisait pas et se dépêcha de la remplacer par une bleue. Mais Jean la jeta à terre d'un air presque fâché.

« Assez, Bako! » dit-il tout haut.

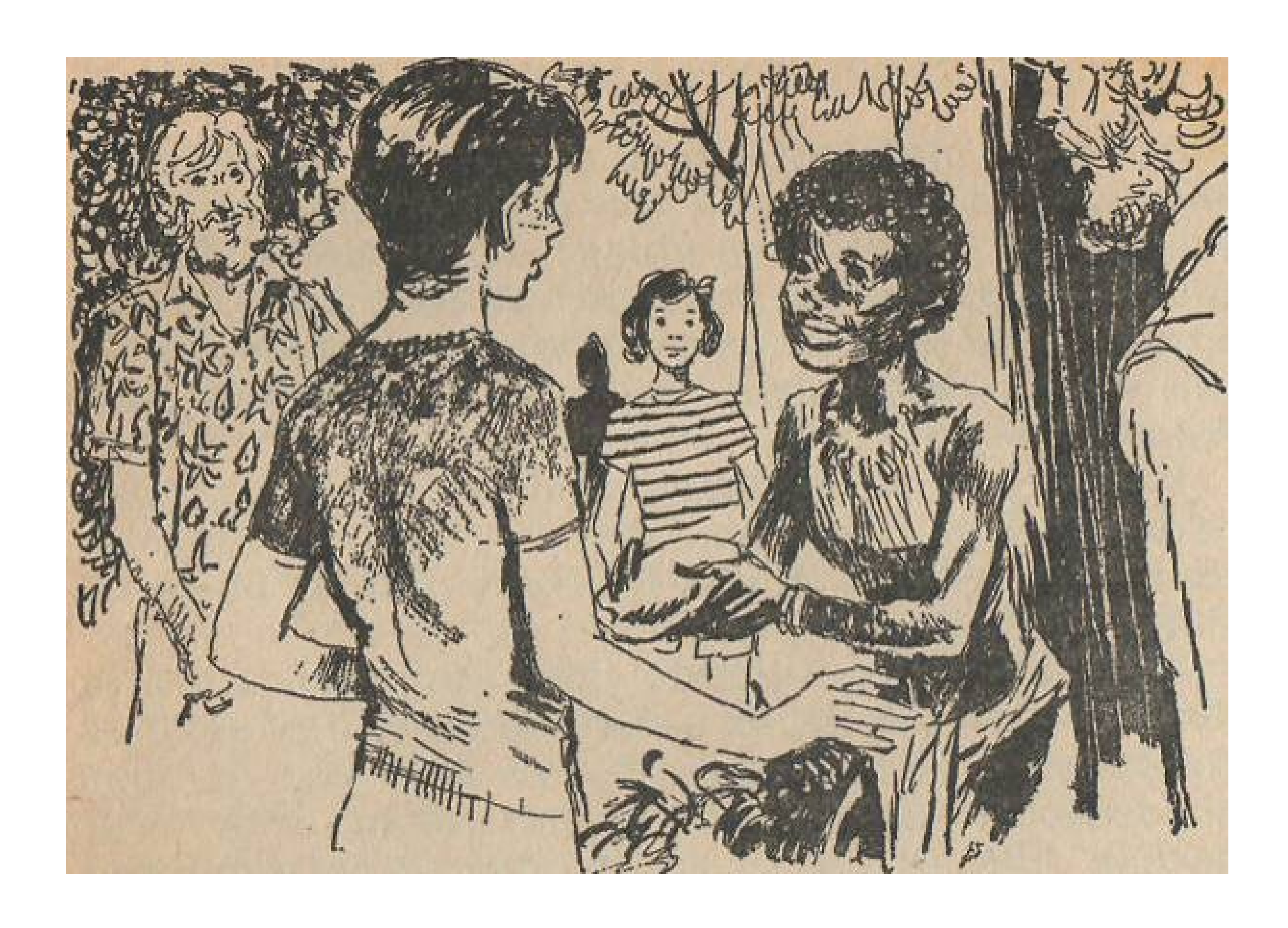
Bako ne comprit évidemment pas ce que cela voulait dire mais, comme il faisait de son mieux pour retenir tout ce que disaient les enfants, il répéta à plusieurs reprises :

« Assez, assez, assez! »

Un moment plus tard, tout fier de son nouveau savoir, il s'approcha de Ranni qui était en train de parler à Pilesco et lui cria : « Assez! Assez! Assez! »

Tout le monde éclata de rire. Bako était si gentil, si drôle, si gai, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Même quand son oncle lui allongeait une taloche, il retrouvait très vite son sourire.

Cependant, il continuait à faire des avances à Jean. Après une brève disparition, il revint, tenant un gros fruit que l'on devinait juteux. Avec un sourire qui découvrit ses dents blanches, il le mit dans



la main du jeune Français, en murmurant quelque chose qui ressemblait à « Ammakipa-lotilo ».

Jean porta le fruit à ses narines. Il sentait bon.

« Puis-je le manger, Ranni? demanda-t-il.

- Oui, répondit le Varanien après un bref coup d'œil. Je connais ce fruit. Il est assez rare. On ne le trouve guère que dans les forêts de ces régions. C'est Bako qui est allé vous le chercher?

— Oui, dit Jean. Il ne cesse de me faire des cadeaux. Ça m'ennuie même un peu, ajouta-t-il en mordant dans son fruit qu'il parut trouver délicieux.

— J'en voudrais un, moi aussi! s'écria Linette.

— Et moi aussi! » s'écrièrent en chœur Guy, Nicole et Paul.

Bako parut comprendre ce qu'ils désiraient et, après avoir crié un « Assez! » qui fit rire tout le monde, il disparut dans la

forêt. Cette fois-ci, cependant, il resta si longtemps absent qu'à la fin les enfants s'inquiétèrent.

« Ranni! appela Jean qui se trouvait à la queue de la colonne. Vous ne croyez pas que Bako s'est perdu? Il y a déjà un bon moment qu'il est parti! »

Ranni murmura quelques mots à Mamafou qui cheminait juste devant lui. Le guide haussa les épaules et fit une réponse brève.

« II dit, traduisit Ranni, que Bako connaît la forêt aussi bien qu'une abeille connaît sa ruche. Il a même ajouté que, si Bako se faisait manger par un crocodile ou attraper par un léopard, cela n'aurait guère d'importance. Il ne paraît pas beaucoup aimer son neveu. »

II faisait frais dans la forêt si bien que les voyageurs pouvaient marcher sans trop souffrir de la chaleur. Puis, les arbres s'espacèrent, et le soleil reparut, dessinant des cercles dorés parmi l'ombre des feuillages.

« Cette forêt n'est pas très étendue, fit remarquer Guy. Il ne nous a pas fallu longtemps pour la traverser.

— Vous vous trompez, dit Pilesco. Elle est grande au contraire, mais nous l'avons prise par un coin. Si nous avions dû cheminer en plein milieu nous aurions été obligés de nous frayer un chemin avec nos couteaux. »

Bako n'avait toujours pas reparu et les enfants s'inquiétaient.

« Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! répéta Nicole pour la dixième fois peut-être.

— J'espère bien que non! » répondit Jean, cherchant à la rassurer.

A cet instant précis, Bako surgit d'entre les arbres, ployant cette fois sous un double fardeau :

sa charge primitive et une provision de gros fruits jaunes semblables à celui qu'il avait offert à Jean. Pour pouvoir en rapporter autant, l'astucieux enfant avait eu l'idée de les attacher par les queues à l'aide de fines et souples lianes. Son retour fut accueilli par des cris de joie.

« Enfin, tu es de retour, Bako! Sain et sauf! s'écria Guy, soulagé. Tu nous rapportes de quoi nous rafraîchir! Nous en avions bien besoin. Je meurs de soif!... Oh!... Ces fruits fondent sous la dent. Merci, Bako!

— Merciassez! Merciassez! Merciassez! » se mit à répéter Bako, enchanté d'enrichir son vocabulaire.

Les enfants continuèrent à lui faire fête un moment. Puis, Pilesco ordonna une halte.

« Nous allons nous reposer ici, expliqua-t-il. Le soleil est presque au zénith et nous ne pouvons continuer notre route à cette heure de la journée. A peine serions-nous sortis de la forêt qu'il faudrait nous arrêter : la chaleur nous empêcherait d'avancer. Nous reprendrons notre marche dès que la température baissera. »

Depuis que les arbres s'étaient éclaircis, les enfants n'arrêtaient pas d'essuyer leur front moite. Ils furent bien contents de s'arrêter un peu. Par exemple, personne n'avait grand-faim. On grignota du bout des dents. Bako, se rendant compte de la situation, disparut une fois de plus sous le couvert et revint, peu après, porteur de nouveaux fruits, peut-être pas aussi savoureux que les précédents, mais fort bons tout de même. Tout le monde s'en régala.

Après quoi les enfants s'allongèrent à l'ombre pour une sieste réparatrice. Seul Bako ne dormit

pas. Accroupi près de Jean que, décidément, il avait pris en amitié, il veilla avec zèle sur son sommeil.

Ranni regarda les jeunes dormeurs et eut un bon sourire.

« Les enfants se sont bien comportés, confia-t-il à Pilesco. Ils ont marché longtemps sans murmurer. Qu'ils se reposent! Ce soir aussi ils auront besoin d'une bonne nuit car, demain, nous commencerons à grimper au flanc de ces montagnes. »





CHAPITRE VII

En pays inconnu

PENDANT deux jours la petite troupe continua d'avancer en dépit de la chaleur, de la fatigue, et des difficultés sans nombre du terrain.

Jean, Guy, Nicole et Linette étaient tous bon marcheurs. Par malheur, il n'en était pas de même de Paul qui, il faut le dire, était le plus jeune et possédait moins d'endurance. Sans doute aurait-il retardé les autres si Ranni, chaque fois qu'il voyait son jeune maître fatigué, ne l'avait alors pris sur ses épaules pour le ménager. Ranni, quoique mince,

était une sorte d'hercule et sentait à peine le poids du petit prince.

Depuis qu'ils étaient sortis de la forêt, ils n'avaient cessé de monter. Aux premiers contreforts de la montagne avait succédé une pente plus abrupte. Mamafou marchait toujours en tête de la colonne, la conduisant d'un pied sûr. Au début, les enfants trouvèrent pénible de toujours grimper ainsi. Pourtant, au bout de quelque temps, ils s'y habituèrent.

Bako, lui, ne paraissait jamais las. Il cheminait sans se soucier de rien, franchissant les pas les plus difficiles avec une légèreté de gazelle. On prenait plaisir à le voir progresser d'une allure régulière, sans jamais être essoufflé ni mécontent.

Il écoutait avec une grande attention tout ce que disaient les enfants, essayant de comprendre un mot par-ci, un mot par-là, et en faisant immédiatement son profit. Jean essaya, chemin faisant, d'enrichir son vocabulaire. Le petit Noir, très intelligent, arriva vite à retenir les mots essentiels. Il les comprenait à merveille et, à l'occasion, savait s'en servir. Cependant, il avait surtout retenu les premiers et, sans se soucier de leur sens, en avait composé une espèce de chanson qu'il se fredonnait à lui-même :

« Assez!... Bonjour!... Merci!... »

Et même « sapristi! » que Jean avait prononcé et qu'il répétait d'une manière si cocasse qu'il obtenait chaque fois un beau succès de rire.

Ce jour-là, Bako marchait avec son assurance coutumière, portant son chargement et chantonnant à son habitude. Le refrain qu'il venait de composer correspondait assez bien à la situation présente :

« Allons, dépêchons!... Dépêchons, sapristi! »

Jean se mit à rire.

« Vous ne trouvez pas que Bako est délicieux? demanda-t-il aux autres. Sans lui, il me semble que je m'ennuierais. »

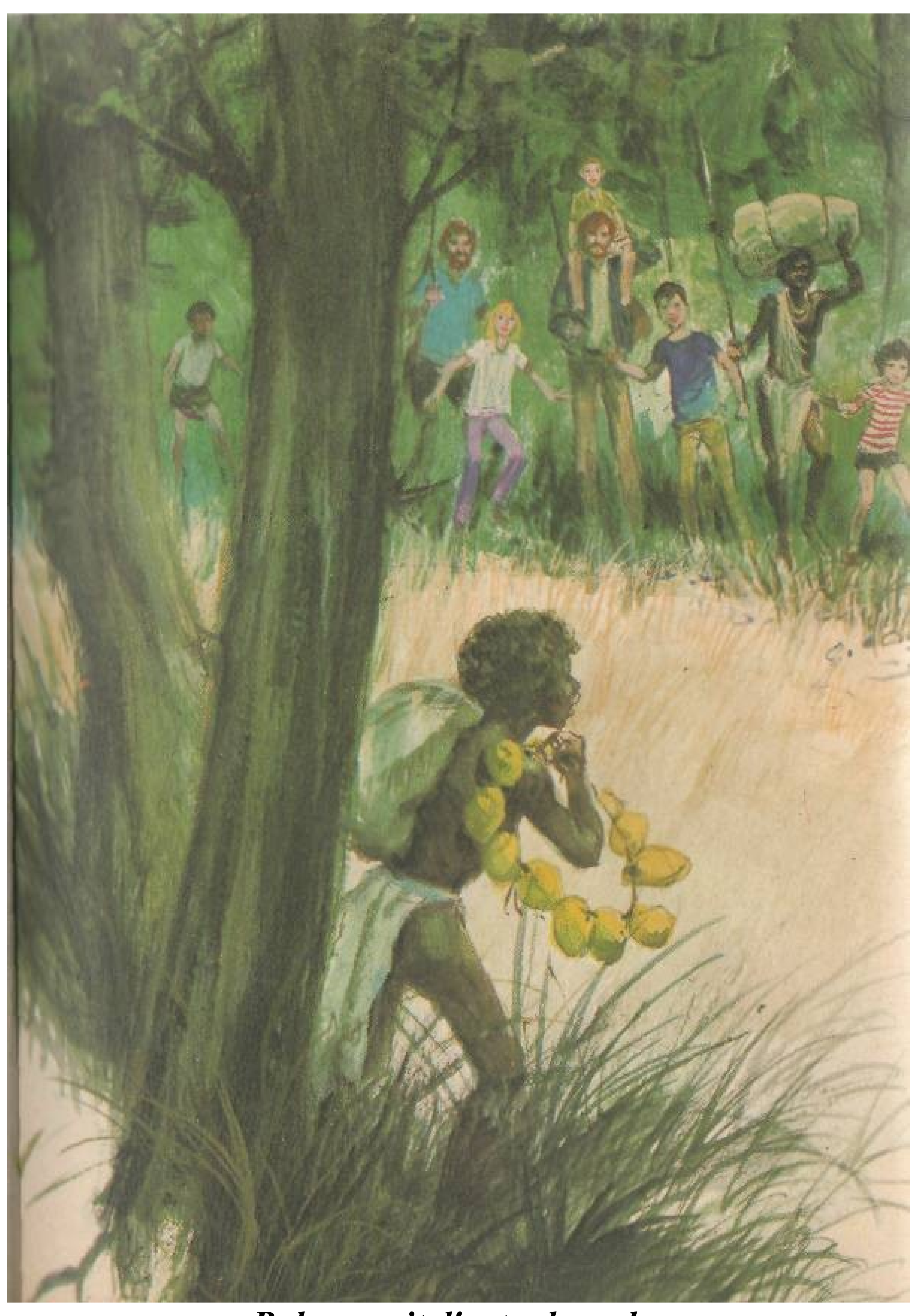
Paul, Guy, Linette et Nicole pensaient comme Jean. La cocasserie de Bako et sa perpétuelle bonne humeur les aidaient beaucoup dans leur pénible marche.

Et puis, le petit Noir s'ingéniait à leur plaire. Il leur offrait souvent des choses curieuses à manger : des champignons aux formes bizarres mais qui se révélaient exquis, une fois cuits; des feuilles dentelées, qui avaient un goût d'anis quand on les mâchait; des fruits de toutes sortes, certains très sucres, d'autres acides, d'autres, enfin, d'une saveur indéfinissable, et tous fort bons dans leur genre.

Dans le courant du deuxième jour, tandis que la petite troupe se reposait un peu, après avoir couvert une assez longue étape, Bako aperçut soudain, au flanc de la montagne, au-dessus de lui, un bouquet d'arbustes couverts de baies bleuâtres et brillantes. Bako savait que ces fruits étaient doux et juteux. II résolut d'aller en cueillir pour ses amis.

Se faufilant à travers les pierres et les ronces, le petit Noir se mit à grimper. Il eut tôt fait de parvenir jusqu'aux arbustes en question. Arrivé là, *il* s'installa commodément et se mit à ramasser le plus de baies possible. Au fur et à mesure qu'il les cueillait, il les déposait dans une gamelle qu'il avait pris soin d'emporter. Quand la gamelle fut pleine, il redescendit la pente raide, en faisant attention de ne pas renverser le récipient qu'il tenait à la main.

Les yeux fixés sur son butin, Bako ne regardait pas où il posait les pieds. C'est ainsi qu'il ne vit pas une pierre contre laquelle il trébucha. Il réussit à



Bako surgit d'entre les arbres. »

se rattraper et le mal n'aurait pas été grand si la pierre, dégringolant le long de la pente, n'était allée frapper la jambe de Mamafou.

Très en colère, le guide se précipita sur son neveu et le saisit par les cheveux. Puis, avec le manche de sa sagaie, il lui administra une sévère correction; la victime hurla de douleur et tenta en vain de lui échapper.

Jean, qui n'avait jamais pu supporter de voir une injustice commise sous ses yeux, interpella Mamafou avec indignation.

« Arrêtez! Arrêtez tout de suite! Bako n'a rien fait de mal. II était allé chercher des fruits pour nous rafraîchir tous! »

Si Mamafou ne comprenait pas les mots prononcés par Jean, du moins en saisissait-il le sens. Malgré cela, il n'obéit pas et continua à frapper Bako.

Jean courut à lui. Il saisit au vol le manche de la sagaie et, d'un mouvement de torsion, l'arracha des mains du méchant homme. Puis il jeta le bâton bien loin de lui, dans un fourré, et fit face à son adversaire, rouge comme un jeune coq.

Mamafou, rendu plus furieux encore par la perte de sa sagaie, fit mine de se précipiter sur Jean. Mais Ranni s'interposa et lui parla sur un ton d'extrême sévérité.

Le guide écouta en serrant les poings. Ses yeux lançaient des éclairs. Il ne répondit rien mais, d'un mouvement rageur, ramassa son chargement et, indiquant ainsi que la halte était terminée, se remit en marche.

Désireux de ne pas éterniser la querelle, Ranni et Pilesco, suivis des enfants, lui emboîtèrent le pas. Guy se rapprocha de Ranni.

« Qu'avez-vous dit à Mamafou, Ranni? questionna-t-il avec curiosité.

— Je l'ai averti que, s'il battait encore son neveu ou s'il touchait seulement du bout du doigt quelqu'un d'autre, il n'aurait que la moitié des paquets de cigarettes que je lui ai promis. J'ai pensé un moment qu'il allait frapper Jean.

— C'est vrai, acquiesça celui-ci. J'ai bien cru qu'il allait me sauter dessus.

— Eh bien, reprit Ranni, ne vous mêlez plus à ces histoires, Jean. S'il faut à nouveau que quelqu'un intervienne, je m'en chargerai.

— Je crois que vous avez raison, dit Jean encore tout bouillant d'indignation. Vous en imposerez davantage à ce méchant homme. Mais je n'ai pas pu me contenir quand j'ai vu comment il se conduisait envers son neveu... »

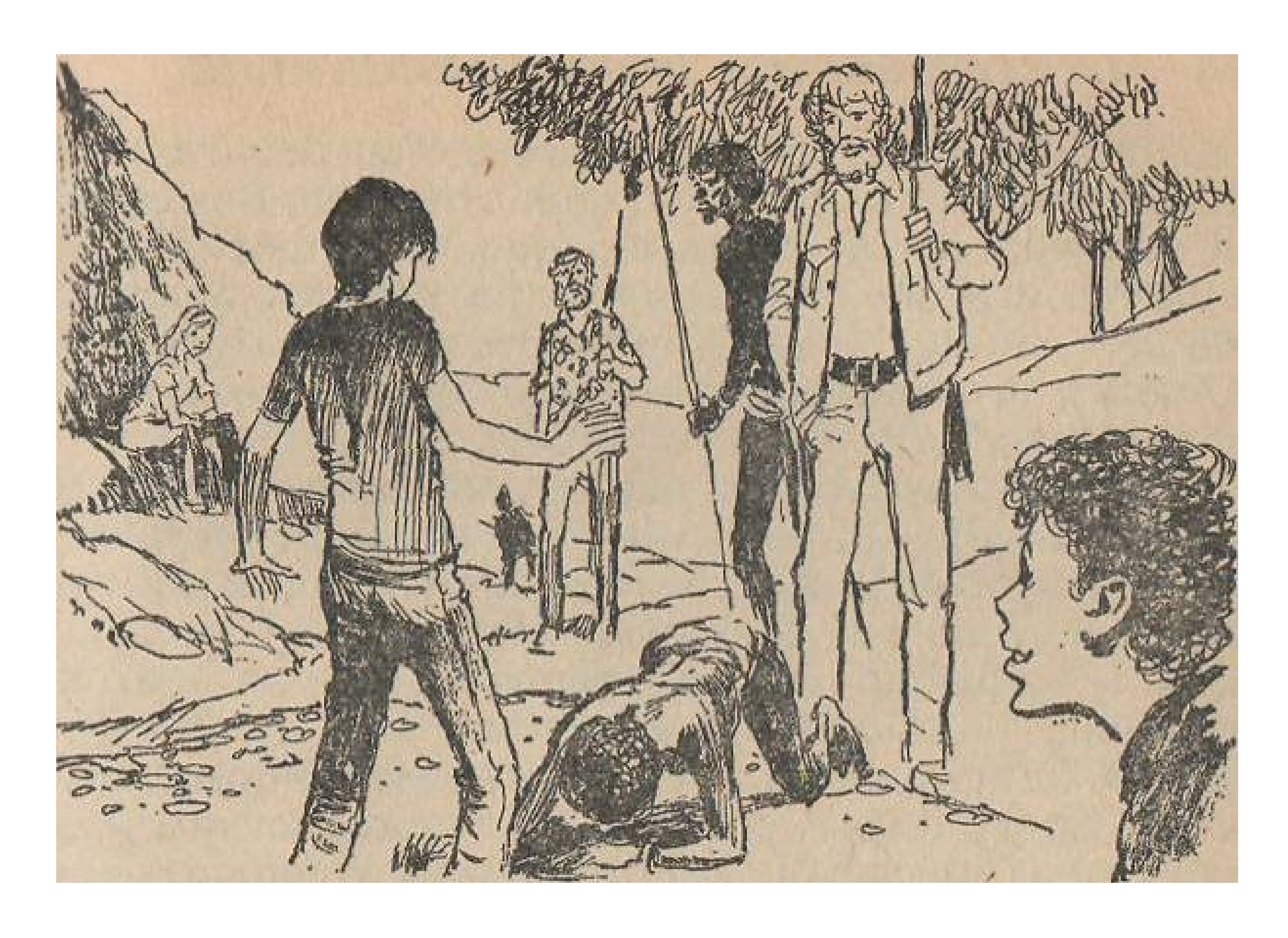
Jean se tourna alors vers Bako qui s'était remis à suivre la colonne en silence. Le pauvre avait reçu tant de coups qu'un autre, à sa place, eût été en pleurs. Mais il avait sa fierté et ne versait pas une larme.

Jusqu'alors il n'avait rien dit, car il voyait Jean parler à Ranni et ne voulait pas l'interrompre. Mais, lorsque Jean se tourna vers lui en murmurant : « Pauvre Bako! » d'un air apitoyé, le petit Noir le rattrapa en deux enjambées et se prosterna devant lui. Un flot de paroles s'échappa de ses lèvres. Mais, comme il s'exprimait dans sa langue, Jean, bien entendu, ne comprit pas un seul mot de son discours.

« Allons, Bako, je t'en prie! murmura le jeune garçon avec gêne. Voyons, voyons, relève-toi! »

Ranni hocha la tête en souriant puis il se chargea de traduire.

« Il dit que, désormais, il sera votre fidèle serviteur, mon cher Jean.



Il déclare qu'il va quitter son oncle et sa tribu pour suivre le merveilleux garçon blanc qui a pris sa défense.. Il vous a choisi pour maître et ne veut plus se séparer de vous. Il prétend que vous êtes le roi des garçons!

— Vive le roi Jean! s'écria Guy en envoyant une énorme claque sur l'épaule de Jean. Vive le roi Jean!

— Assez, je t'en prie, grommela Jean, de plus en plus gêné.

— Asséjetanpri! asséjetanpri! répéta Bako tout heureux en se mettant debout et en marchant le plus près possible de son idole. Asséjetanpriroijean! »

Tout le monde se mit à rire, ce qui dissipa l'émotion générale. Après cela, bien entendu, Bako afficha envers Jean une adoration encore plus grande que précédemment. Jean ne pouvait faire un pas sans le voir trotter sur ses talons, aussi fidèle

qu'une ombre. Il n'arrivait pas à s'en débarrasser. A la longue, il prit son parti de la situation. En réalité il était fier de la vénération que lui vouait Bako...

A mesure que la petite troupe s'élevait au flanc de la montagne, la température se rafraîchissait. Quant à la montagne elle-même, il semblait qu'elle n'eût pas de fin.

« Nous n'arriverons jamais au bout! soupira la pauvre Nicole qui souffrait d'une ampoule au talon.

— Qui a parlé d'arriver au bout? répondit Guy. Nous n'avons pas l'intention d'aller jusqu'au sommet. Il suffit que nous grimpions jusqu'à un endroit où nous puissions passer entre deux montagnes. Ranni dit que nous devons marcher un peu plus vers l'est, en direction de cet énorme rocher que l'on voit là-bas. Il marque l'endroit où cette montagne-ci et la suivante se rejoignent. Cela forme une sorte de col. De ce point, nous pourrons, paraît-il, apercevoir la fameuse Montagne Jaune!

— Quelle chance! s'écria Paul. Il me semble que ce rocher est tout près.

— Ne t'y fie pas trop, répondit Guy. Il n'est pas si près que tu le crois. Mais nous y arriverons bien, tôt ou tard... Dis-moi, Nicole, t'es-tu frotté le talon avec la poudre que Ranni t'a donnée?

— Oui, répondit Nicole. Et puis j'ai mis un petit pansement sur mon ampoule. Je me sens déjà mieux. Je marche avec moins de peine,

— Brave fille, va! dit Guy avec un sourire. C'est tout de même lamentable que des bobos comme des ampoules au pied risquent de freiner nos aventures ! »

Les autres se mirent à rire... Maintenant, tous portaient des chandails de laine et se félicitaient que Pilesco les ait obligés à se munir de vêtements

chauds. Les soirées étaient plus que fraîches, surtout quand le vent soufflait, roulant de gros nuages dans le ciel, ou quand le brouillard tombait.

Bako, avec un instinct remarquable, savait toujours où trouver de l'eau. Cette fois encore, il s'était débrouillé pour en rapporter une pleine « vache », sorte de sac en toile imperméable que les campeurs utilisent en guise de seau. Avec cette eau, dans laquelle il délaya du cacao et du lait condensé. Pilesco fit le chocolat le plus crémeux que les enfants eussent jamais bu.

A l'issue du repas du soir, tout le monde se retira dans une vaste caverne que Ranni avait découverte, et où l'on disposa les couvertures pour la nuit. Nicole et Linette se blottirent l'une contre l'autre pour avoir plus chaud. Bako avait toujours refusé la moindre couverture. Bien qu'étant habitué aux températures très chaudes, il paraissait insensible au froid.

Ainsi qu'ils n'avaient cessé de le faire depuis l'atterrissage de leur avion, Ranni et Pilesco veillèrent à tour de rôle. Ils ne redoutaient certes pas l'intrusion de bêtes sauvages... mais ils ne tenaient pas à être surpris par quelque détachement du Peuple Etrange, venu en éclaireur de la Montagne Jaune, qui n'était plus très loin désormais.

Bako s'était accroupi aux pieds de Jean et, avec des précautions toutes maternelles, bordait sa couverture autour de lui.

« II veut te servir de nourrice! gloussa Guy dans son coin.

— Si tu crois que tes plaisanteries sont drôles! bougonna Jean. Je ne peux pas l'empêcher d'agir comme ça. Même quand je le rabroue, il continue.

— Demain, murmura Nicole à moitié endormie,

nous apercevrons enfin la Montagne Jaune. Je me demande à quoi elle ressemble!

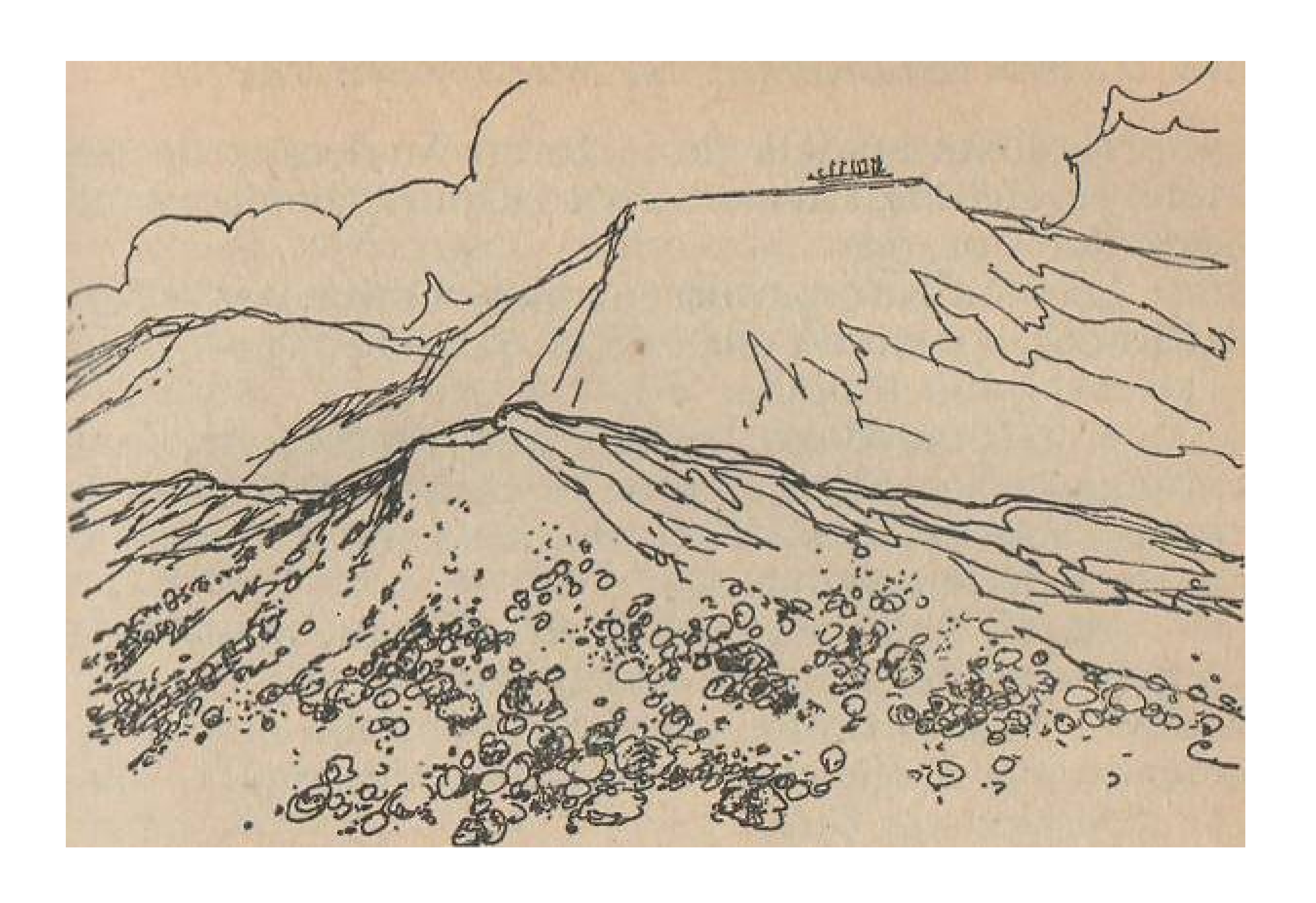
— Et moi, je me demande si Mamafou sera capable de nous indiquer un moyen pour pénétrer à l'intérieur, dit Guy.

— Pensez-vous qu'il y ait des passages dissimulés et des chambres secrètes à l'intérieur de la Montagne Jaune? » demanda Linette en se rapprochant de sa sœur pour se réchauffer.

Jean ne répondit pas. II avait les pieds glacés et voilà que, soudain, Bako les saisissait dans ses chaudes petites pattes noires et les lui frottait avec ardeur. Cette fois, Jean n'osa pas le repousser. Déjà une douce somnolence le pénétrait.

« Bonne nuit, Bako! dit-il avec gratitude.

— Bonne nuit », répondit Bako en souriant. Jean s'endormit, rêvant à cette Montagne Jaune qu'il verrait enfin le lendemain.



CHAPITRE VIII

La Montagne Jaune

QUAND les enfants se réveillèrent, le lendemain matin, ils s'aperçurent qu'une brume épaisse ouatait l'air autour d'eux. On n'y voyait pas à dix pas. Mais Mamafou connaissait le chemin du col et tous le suivirent à la queue leu leu. Au bout d'une heure, le soleil commença à dissiper la brume; Guy s'arrêta pour regarder derrière lui.

« Comme c'est beau! » s'écria-t-il avec enthousiasme.

Au pied de la montagne, les voyageurs pouvaient apercevoir, s'étendant sur des kilomètres et des kilo

atterri, juste au-delà de la forêt. Au-dessus de leur tête, le ciel était d'un bleu très pur. Nicole cueillit une fleur orange.

« Les couleurs paraissent plus lumineuses à cette altitude, constata-t-elle. C'est peut-être parce que l'air est plus limpide.»

A son tour, Bako cueillit une brassée de fleurs orange et les offrit à Linette et à Nicole avec un gentil sourire. Les deux sœurs se montrèrent très flattées de l'attention.

« Merci, Bako. Pour te faire honneur, nous allons piquer ces fleurs dans nos ceintures. »

Elles firent comme elles l'avaient dît et ressemblèrent bientôt à « deux jardins ambulants », selon l'expression de Guy.

Tout le monde était de joyeuse humeur.

« Bientôt, annonça Ranni, nous apercevrons la Montagne Jaune. »

Cette perspective eut pour résultat de faire presser le pas aux marcheurs. Trois heures durant, ils grimpèrent en direction du col, précédés de Mamafou qui trouvait toujours un sentier à suivre alors même qu'il semblait impossible d'en découvrir un. Dans les endroits difficiles, Ranni et Pilesco aidaient leurs jeunes compagnons.

Enfin, on atteignit le col. Quelle vue! C'était un belvédère unique, d'où l'on pouvait admirer l'autre côté de la chaîne montagneuse. A ses pieds s'étalait la brousse africaine. Un peu plus loin, on entrevoyait des collines mauves, encore baignées de brume et enfin, dominant le tout, une seconde chaîne de montagnes.

Tout le monde contempla ce paysage en silence, y comprit Mamafou. Soudain, Paul, n'y tenant plus, se tourna vers Ranni et, désignant le guide :

« Où est la Montagne Jaune? demanda-t-il d'une voix pressante. Vite, qu'il nous la montre! »

Ranni interrogea Mamafou qui répondit par quelques mots, tout en désignant un point dans l'espace du bout de son bâton. Ranni se chargea de traduire.

« Voyez-vous, dit-il aux enfants, ces nuages blancs, là-bas, qui couronnent un des sommets? Eh bien, quand le soleil les aura dispersés, nous pourrons constater, paraît-il, que la montagne en question possède un sommet plat. Sa couleur est aussi étrange que son extrémité; elle est jaune pâle. Cela est dû, d'après Mamafou, à une espèce d'arbustes qui poussent sur ses flancs et que l'on ne trouve guère ailleurs.

— La Montagne Jaune! soupira Jean.

— Oui, la Montagne Jaune! » répéta Ranni. Les enfants ne pouvaient en détacher leurs yeux. Et, tandis qu'ils la regardaient ainsi, les nuages parurent dénouer leur ronde, s'amenuisèrent et disparurent. La fameuse montagne apparut alors distinctement... Elle tranchait sur les autres, tant par sa couleur peu banale que par son sommet plat.

Le guide expliqua quelque chose à Ranni.

« Il dit, traduisit ce dernier, que certains chasseurs de sa tribu ont vu le Peuple Etrange, debout sur cette espèce de plate-forme terminale, en train d'adorer le soleil. Cela me semble peu croyable... à moins que cette montagne soit moins haute qu'elle ne le paraît; peut-être les chasseurs étaient-ils assez près. Ils affirment que le Peuple Etrange vit uniquement *à l'intérieur* de la montagne. C'est bien ce que m'avaient déjà dit ceux avec qui j'ai parlé l'autre jour.

— Ne trouvez-vous pas bizarre, demanda Jean,

qu'une tribu ait choisi un domicile aussi extraordinaire, et vive ainsi à l'écart du reste de l'humanité?

— Cela s'est déjà vu, répondit Pilesco. Certaines peuplades se sont retirées au cœur de la forêt, d'autres sur une île déserte, d'autres encore dans le désert. Cependant, voici le premier cas, à ma connaissance du moins, d'hommes qui se fixent à l'intérieur d'une montagne.

— Je suppose, dit Guy, que personne n'aurait entendu parler d'eux s'ils n'étaient pas obligés de sortir pour chasser...

- Ce qui m'étonne le plus, réfléchit tout haut Nicole, c'est que ces gens aient la peau jaune pâle et non pas noire ou brune, comme les autres indigènes d'Afrique.

— Oui, c'est curieux et cela m'étonne aussi, opina Ranni. Enfin... voici la fameuse Montagne Jaune. Il s'agit maintenant de l'atteindre. Nous repartons, Pilesco? »

Mais Mamafou parut ne pas vouloir se remettre en route. Il se prît à gesticuler en déversant un flot de paroles.

« II a peur de continuer, expliqua Ranni. Si nous le laissions partir? Il jure qu'il ignore le moyen de pénétrer dans la montagne.

— Il n'en est pas question! dit Pilesco d'une voix ferme. Il doit nous accompagner. Peut-être la mémoire lui reviendra-t-elle quand il sera, non pas au pied du mur, mais au pied de la montagne. D'ailleurs, je ne lui donnerai pas sa cartouche de cigarettes s'il ne vient pas avec nous.

— Au fait, murmura Linette, où sont-elles, ces cigarettes? Nous ne les avons pas prises avec nous, il me semble!

— Bien sûr que non, répondit Ranni en riant.

— Vous les avez laissées dans la cabine de l'avion? demanda Jean à son tour. J'ai remarqué que vous donniez un tour de clé.

—- Non, je les ai enveloppées avec soin et cachées dans les basses branches d'un arbuste qui pousse au bord de la mare aux grenouilles. Mais je ne le dirai pas à Mamafou tant qu'il ne nous aura pas conduits où nous voulons aller.

— Quelle idée de génie! » apprécia Nicole en riant.

Là-dessus, Ranni retourna auprès de Mamafou et lui expliqua ce que l'on attendait de lui. Le guide secoua violemment la tête en signe de dénégation. Alors, Ranni haussa les épaules, comme s'il renonçait à le convaincre et fit mine de s'éloigner avec ses compagnons.

Pilesco, Ranni et les enfants entreprirent donc de dévaler le flanc abrupt de la montagne, laissant Mamafou et Bako derrière eux. Ils n'avaient pas fait cent mètres qu'ils s'entendirent héler par le guide. En se retournant, ils l'entendirent qui venait vers eux en courant, suivi de Bako radieux...

Mamafou essaya encore de plaider sa cause auprès de Ranni mais le grand Varanien tint bon : il ne donnerait les cigarettes au guide que si celui-ci convoyait les voyageurs jusqu'au bout. De guerre lasse, le Noir s'avoua vaincu et reprit sa place en tête de la colonne.

Bien entendu, la descente de la montagne prit infiniment moins de temps que la montée. Dès que l'on fut arrivé dans la plaine, Pilesco se félicita d'avoir insisté pour garder le guide. Sans lui, en effet, l'expédition aurait pu mal se terminer. Pour parvenir à la Montagne Jaune, Mamafou suivit un



chemin secret, où l'on avançait sans être vu des guetteurs éventuels du Peuple Etrange.

Livrés à eux-mêmes, Ranni et Pilesco n'auraient même pas soupçonné l'existence d'un tel chemin. Ils se seraient contentés de guider leur petite troupe à travers la vallée, avançant tant bien que mal parmi les marais et les buissons tropicaux.

Mamafou, lui, sut éviter tous les obstacles. Il conduisit ses compagnons droit à une petite rivière à peine plus large qu'un ruisseau, et qui coulait à vive allure en direction de la Montagne. Ce cours d'eau était caché par une voûte de verdure qui formait comme un tunnel. Une lueur glauque et mystérieuse filtrait à travers le feuillage.

« Quelle curieuse rivière! s'exclama Jean. Est-elle assez peu profonde pour que nous suivions son cours?

— Je ne crois pas, répondit Pilesco. Mais... que font Mamafou et Bako?

— Ils fabriquent des radeaux, expliqua Ranni.

— Oh! que c'est amusant! » s'écria Paul en se précipitant pour voir de près comment s'y prenaient l'oncle et le neveu.

Bako venait de ramasser, ou plutôt d'extirper du sol fangeux, des masses informes qui ressemblaient assez à de gros morceaux de liège rouge et sentaient très mauvais.

« Mais ça flotte, précisa Ranni, et c'est l'essentiel. »

Sans paraître incommodé par l'odeur, Mamafou entreprit de lier ces matériaux à l'aide de lianes souples. En moins de deux heures, il eut construit quatre petites embarcations commodes dont la vue enchanta les enfants.

« La tribu à laquelle Mamafou appartient va souvent chasser dans une vallée giboyeuse qui se trouve au-delà de la Montagne Jaune, expliqua Ranni. Les chasseurs construisent alors des radeaux semblables à ceux-ci, suivent le cours de la rivière, qui se jette dans un cours d'eau plus large, et arrivent ainsi sans peine sur leur terrain de chasse. Les radeaux ne durent pas longtemps. Ils se désagrègent même assez vite. Mais ils sont suffisants pour mener leurs occupants à bon port.»

Pilesco et Paul prirent place sur le premier radeau. S'agrippant aux lianes qui reliaient entre elles les pièces de l'embarcation, ils se laissèrent emporter au fil du courant. Ranni et Linette les suivirent sur le second radeau. Puis ce fut le tour de Guy et Nicole. Enfin, Mamafou, Jean et Bako occupèrent la dernière embarcation.

Ce voyage nautique ravit les enfants. Dans la

lumière verte, ils avaient une apparence spectrale.

« Tu as la figure verdâtre! constata Nicole en se tournant vers Guy.

— Et toi donc! Si tu te mettais un drap de Ht sur la tête, tu ferais un beau fantôme. »

Tous deux éclatèrent de rire. Le courant était assez rapide. Ils avaient déjà parcouru une distance appréciable. Les radeaux se comportaient bien. Pourtant, comme ils avaient été assemblés à la hâte, ils donnèrent au bout d'un certain temps des signes de fatigue. Cela commença par les bords, qui s'effritèrent. Puis, les lianes devinrent plus lâches. L'inquiétude s'empara de Ranni.

« Hé! cria-t-il à Mamafou. Allons-nous bientôt aborder?

- Oui, répondit le guide. Le voyage est presque terminé. »

Le Varanien transmit la bonne nouvelle aux autres. Déjà on apercevait la rivière dans laquelle le cours d'eau allait se jeter. Toutefois, avant d'y parvenir, il s'élargissait au point de former une sorte d'étang. C’est là que Mamafou fit signe de s'arrêter. Tout le monde se disposa à mettre pied à terre. Il était temps, d'ailleurs. Les radeaux s'effritaient de plus en plus.

On vit soudain celui de Ranni, abandonné par ses occupants, filer tout seul. Nageant d'un bras, soutenant Linette de l'autre, le grand Varanien se dirigea droit vers la rive et s'y hissa en s'aidant des branches basses d'un arbre.

Les autres, conduisant leur frêle esquif en se servant de leurs mains en guise de rames, eurent tôt fait d'aborder de leur côté. Ils entourèrent alors Ranni et Linette qui, trempés des pieds à la tête, se regardaient d'un air piteux.

« Ma foi, déclara Ranni, nous sommes mouillés, c'est un fait, mais je n'ai pas pu l'éviter. Notre radeau n'était pas assez solide pour supporter mon poids. Je sentais bien qu'il cédait de plus en plus. Si je n'avais pas sauté en prenant Linette dans mes bras, nous aurions bu tous les deux une fameuse tasse... et nous aurions été aussi trempés que nous le sommes!

— Bah! dit Pilesco avec bonne humeur. Il fait chaud et vous serez bien vite secs! »

Mamafou, dont toute l'attitude respirait la peur, guida la petite troupe à travers d'épais fourrés. Enfin, l'Africain parvint en vue d'un arbre élevé qui dominait tous les autres. Il s'en approcha et en entreprit l'escalade, en faisant signe à ses compagnons de le suivre.

Sans hésiter, Ranni grimpa à sa suite, suivi des jeunes garçons. Les fillettes hésitèrent une seconde, puis elles s'élancèrent à leur tour. Enfin, Pilesco constitua l'arrière-garde.

L'ascension était facile. Les branches, rapprochées, faisaient office d'échelons. Alentour, dérangés, les singes jacassaient. Enfin, on arriva presque au sommet de l'arbre. Les voyageurs virent alors ce que leur guide voulait leur montrer : là, à portée de la main, se dressait la Montagne Jaune!



CHAPITRE IX

Face au mystère

LES flancs de la Montagne Jaune accusaient une pente abrupte. D'étranges buissons, aux feuilles d'or pale et aux fleurs couleur de cire, les recouvraient. Toute ascension normale semblait impossible. II aurait fallu être oiseau pour arriver au sommet.

Mamafou, qui avait grand-peine à ne pas trembler de peur invita tout le monde à descendre. Une fois au bas de l'arbre, le guide et Ranni échangèrent quelques paroles. On vit le visage de l'Africain s'éclairer d'un large sourire : Ranni venait de lui

indiquer le lieu où se trouvait cachée la cartouche DE cigarettes.

Mamafou ne s'attarda pas à prendre congé de ses compagnons. Il s'en alla d'un pas pressé, entraînant i\ sa suite Bako qui n'eut même pas le temps de dire adieu à ses amis. Le départ du gentil petit Noir attrista un peu les enfants, Jean en particulier.

« Quel dommage que Bako n'ait pas continué avec nous! soupira Guy. Dites-moi, Ranni, est-ce que Mamafou vous a indiqué un moyen de pénétrer à l'intérieur de la montagne?

— Non, répondit Ranni. Le seul renseignement que j'ai pu tirer de lui est qu'il faut « traverser » le roc. Lui-même n'a pas l'air de bien savoir ce que cela signifie. Il a dû l'entendre dire autour de lui. Cela doit faire partie de la légende qui entoure cette montagne d'une sorte de voile mystérieux.

— Cela me rappelle l'histoire d'Ali Baba et des Quarante Voleurs, fit remarquer Nicole. Mais nous ne possédons pas le « Sésame » qui faisait s'ouvrir la porte de la caverne. »

II fallut raconter aux Varaniens ce conte oriental qu'ils ne connaissaient pas.

« Au fond, dit alors Pilesco, après avoir réfléchi, il peut s'agir, également ici, d'un rocher pivotant. Reste à le trouver! »

La petite troupe s'installa au pied de l'arbre pour se reposer et se restaurer. Comme le soleil déclinait, il fallut bien songer à dresser le camp. Ranni et Pilesco n'osaient pas allumer un feu de crainte d'être repérés par le Peuple Etrange. Mais, comme il n'aurait pas été prudent de dormir ainsi à même le sol, tous deux eurent l'idée d'improviser des hamacs à l'aide de couvertures tendues d'une branche à l'autre.

« Quelle bonne idée vous avez eue! » s'écria Paul en prenant possession de son hamac... et les deux hommes se rengorgèrent sous les compliments de leur jeune maître.

Pilesco força tout le monde à se coucher avant la tombée de la nuit. Ainsi installés, les voyageurs ne s'endormirent pas tout de suite. Ils s'amusaient fort à voir les singes les regarder de loin.

« Sans doute nous prennent-ils pour de lointains cousins, dit Jean en riant.

— Ne faites pas trop confiance à cette parenté, répondit Ranni avec un sourire. Ces diables-là seraient bien capables de nous jouer de mauvais tours si nous n'y prenions garde! »

Ranni et Pilesco, selon leur habitude, veillèrent à tour de rôle cette nuit-là. Un peu avant l'aube, et alors que Pilesco achevait son quart, il entendit un bruit fort différent de tous ceux qu'il avait perçus jusque-là... Ce n'était pas un oiseau dans les feuilles, ni un animal dans les herbes. Se pouvait-il que ce fût l'un des habitants de la Montagne Jaune? Pilesco s'immobilisa, tous ses sens en éveil, prêt à défendre les enfants jusqu'à la mort s'il le fallait...

Le « quelque chose » qu'il avait entendu sembla se rapprocher. C'était comme un glissement furtif dans sa direction. Pilesco posa la main sur l'épaule de Ranni et le réveilla doucement.

« Quelqu'un rôde autour de notre camp, murmura-t-il à l'oreille de son cousin. Ecoute... Si c'était un éclaireur du Peuple Etrange?

— En effet, j'entrevois une ombre, répondit Ranni. Attends. Je vais me faufiler parmi ces buissons et voir ça de plus près. »

Le grand Ranni se mit à ramper à la manière d'un félin et progressa ainsi de buisson en buisson

jusqu'à ce qu'il fût arrivé à hauteur de l'être inconnu. Alors, d'un bond souple, il lui sauta dessus... Sa proie poussa un cri de détresse et l'on entendit une voix aiguë s'écrier :

« Yakka longa! Yakka longa! »

Ranni éclata de rire, mit sous son bras le gibier qu'il venait d'attraper et le rapporta à Pilesco. Le pilote n'en crut pas ses yeux et une exclamation de surprise lui échappa :

« Bako! ». Car c'était bien Bako, en effet... le pauvre petit Bako que Ranni avait surpris tandis qu'il errait parmi les troncs d'arbres, à la recherche de ses nouveaux amis.

« Bako, explique-nous ce qui s'est passé, lui dît Ranni.

— J'ai longtemps suivi mon oncle, répondit Bako, mais il ne cessait de me donner des tapes parce que je n'avançais pas assez vite. Alors je me suis échappé pour rejoindre le roi Jean. Mais je me suis blessé au pied avec une grosse épine et, à la fin, ne pouvant plus marcher, je me suis mis à ramper! »

Le pauvre petit tremblait de fatigue. Les enfants, dans leur arbre, dormaient si bien qu'ils n'avaient rien entendu. Pilesco, à qui Ranni traduisit le discours de Bako, prit celui-ci dans ses bras, le berça, le réconforta et s'inquiéta de panser son pied blessé. Puis les deux hommes donnèrent à manger et à boire à leur protégé. Enfin, ils lui conseillèrent de prendre un peu de repos. Bako y consentit, à condition qu'on lui permît de monter rejoindre son « jeune roi » sur l'arbre...

La permission obtenue, il se hissa de branche en branche et se coula tout près de Jean qui ne s'éveilla même pas.

« Bako peut nous être utile, dit alors Pilesco à Ranni. Il connaît la plupart des dialectes que l'on

parle dans la région. De plus, il sait toujours où trouver de l'eau potable et des fruits comestibles. Enfin, il nous servira de guide au retour.

— Tu as raison, acquiesça Ranni. Ce garçon nous sera précieux. »

Quand il fit grand jour et que les enfants ouvrirent les yeux, les exclamations jaillirent de toutes parts dans l'arbre :

« Bako!

— Comment se fait-il que tu sois là? »

Bako dédia son plus lumineux sourire à Jean.

« Moi revenu, expliqua Bako, très fier de connaître assez de vocabulaire pour s'expliquer. Moi revenu! »

Puis, avec malice, il se hâta de baragouiner son jargon habituel : « Assébonjourbonnenuitbakoroi-jean ».

Tout le monde se mit à rire. Jean lui donna une bourrade amicale.

« En tout cas, mon vieux, je suis bien content que tu sois de retour! Je commençai déjà à m'ennuyer de toi! »

Ce jour-là, le petit déjeuner eut des allures de conseil de guerre. Comment allait-on s'y prendre pour essayer de découvrir le passage secret qui conduisait au cœur de la montagne? Guy, le premier, émit une idée.

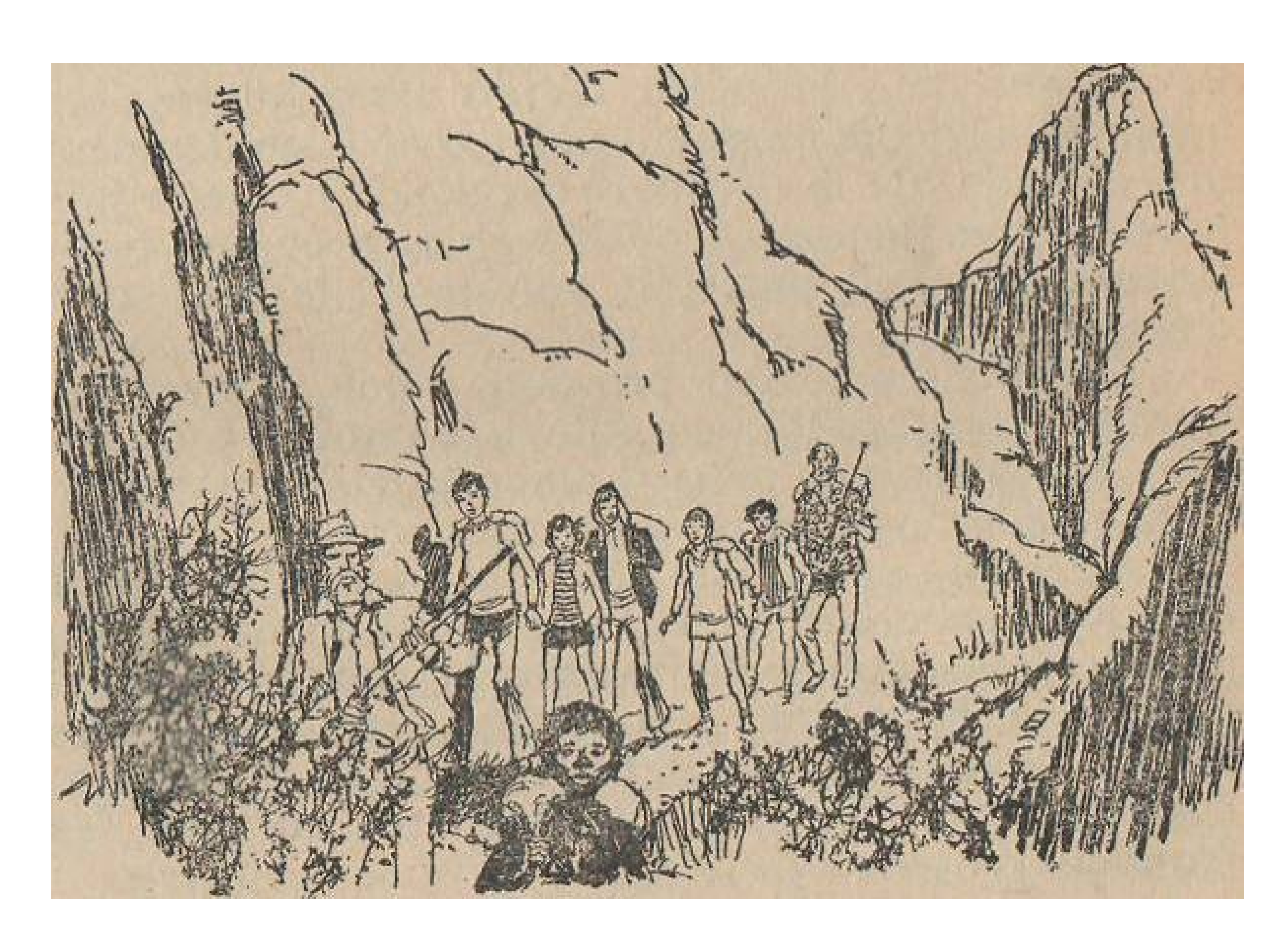
« Si nous nous cachions à proximité, dit-il, peut-être aurions-nous la chance de voir un des habitants de la montagne entrer ou sortir de son repaire. Nous saurions alors comment il procède...

— Oui... à condition de n'être pas vus nous-mêmes du Peuple Etrange, répondit Ranni. Qui sait! Peut-être ces gens nous ont-ils déjà repérés et

nous guettent-ils! Enfin, partons toujours en reconnaissance. »

Linette, qui n'était pas rassurée, glissa sa main dans celle du grand Varanien tandis que la petite troupe, après avoir levé le camp, se mettait en marche. Bako avait pris la place de son oncle en tête de la colonne et se tirait assez bien de ses fonctions de guide. Il avait un flair d'animal pour suivre les pistes les moins encombrées. Mamafou n'étant plus là, on avait réparti les différentes charges entre tous. Les enfants eux-mêmes portaient une partie de l'équipement et des provisions.

Arrivé au pied de la montagne, Pilesco, s'abritant de son mieux derrière les buissons, fit signe aux autres qu'il fallait avancer le long de la paroi rocheuse en redoublant de précaution. Peut-être aurait-on la chance d'y découvrir une faille...



Au bout d'un moment, un bruit confus frappa l'oreille des enfants.

« Qu'est-ce que c'est? » murmura Linette, alarmée.

Tous s'immobilisèrent pour écouter, sauf Bako qui fit mine de continuer son chemin. Jean le retint par le bras.

« Beaucoup de bruit, Bako, beaucoup de bruit », expliqua Jean en utilisant deux mots que comprenait l'enfant.

Bako se mit à rire.

« Beaucoup d'eau, répondit-il. Beaucoup d'eau!

— Beaucoup d'eau? répéta Jean, intrigué. Je me demande ce qu'il veut-dire...

— Je comprends! s'écria Nicole qui n'avait cessé de tendre l'oreille. Il s'agit d'une cascade! »

La petite troupe recommença à avancer. Le bruit se mua en une sorte de grondement que l'écho roulait jusque dans la vallée. C'était assez impressionnant, mais Nicole ne s'était pas trompée en devinant une cascade. Ils la découvrirent soudain. L'eau jaillissait d'une hauteur considérable, avec un bruit assourdissant, et projetait autour d'elle une sorte d'embrun.

« Cette cascade doit provenir d'une rivière souterraine, constata Pilesco. Elle doit rejoindre, à mon avis, la rivière qui nous a amenés ici. L'ennuyeux, c'est qu'elle nous barre le passage. »

Là encore Bako fut d'une grande utilité : il découvrit un endroit où l'on put passer à gué. En peu de temps, l'obstacle fut franchi. Comme le soleil était déjà haut, on s'arrêta pour reprendre des forces. Bako dénicha des fruits dont les enfants se désaltérèrent. Personne n'étant très affamé, les fruits tinrent lieu de repas.

Après une bonne sieste, pendant laquelle Ranni et Pilesco veillèrent à tour de rôle, la petite troupe s'apprêta à repartir. La grosse chaleur était passée. On pouvait marcher sans trop souffrir de la transpiration. Cette fois-ci, Ranni avait pris la tête de la colonne tandis que Pilesco formait l'arrière-garde, Soudain, alors que Ranni allait contourner un éperon rocheux, il s'arrêta net et fit signe à ses compagnons de l'imiter. Tous s'arrêtèrent, osant à peine respirer, car ils venaient également d'entendre ce qui avait motivé l'arrêt de Ranni... *Des voix!* Etait-il possible que ce fussent celles d'habitants de la Montagne Jaune? C'étaient des voix sèches et rauques, peu agréables à l'oreille.

« On dirait le croassement de corbeaux, souffla Guy à l'oreille de son frère.

— Chut! ordonna Ranni, inquiet. Taisez-vous. Vous risquez de nous faire découvrir. »

Guy se tut.

« Que faire? » demanda Pilesco dans un murmure à peine audible. *t* Ranni lui répondit sur le même ton :

« Si j'avance seulement la tête pour voir ce qui se passe de l'autre côté de ce rocher, on peut m'apercevoir et tout est perdu. »

Les deux hommes s'interrogeaient encore du regard quand Jean attira leur attention. En silence, de l'index, il leur désigna une menue silhouette noire qui disparaissait parmi les buissons. C'était Bako!

Celui-ci se faufilait avec des précautions infinies en direction d'un gros fourré situé juste en face de l'éperon rocheux et d'où l'on pouvait voir ce qui se passait.

Silencieux et souple comme un serpent, le petit

Noir se coula jusqu'au fourré et fit signe à Ranni de venir le rejoindre.

A son tour, le Varanien rampa sans bruit et gagna le poste de guet improvisé. Pilesco et les enfants suivirent la scène avec émotion. Ils virent ainsi Ranni et Bako s'intéresser à un spectacle qu'eux-mêmes ne pouvaient apercevoir.

Ils entendirent une sorte de grincement indéfinissable, un bruit qui tenait à la fois du roulement et du gémissement. Les voix étrangères s'étaient tues. Puis le bruit se reproduisit, aussi grinçant qu'auparavant. Enfin il cessa, ne laissant derrière lui qu'un écho qui allait s'affaiblissant de seconde en seconde.

On n'entendait plus maintenant que le chant des oiseaux, les appels que se lançaient les singes d'un arbre à l'autre, et, plus confus, le grondement de la cascade au loin.

Ranni et Bako revinrent en rampant retrouver leurs compagnons. Sans leur laisser le temps de les interroger, ils entraînèrent la petite troupe à quelque distance de là. A l'ombre d'un gros rocher gris, Ranni, fort agité, raconta aux autres ce que Bako et lui avaient vu.



CHAPITRE X

L'entrée secrète

« VITE, Ranni, racontez-nous ce qui s'est passé! demanda Jean.

— Nous avons aperçu quelques hommes du Peuple Etrange, répondit Ranni en souriant. Ce sont vraiment de drôles de gens... cheveux de flamme, barbe rousse et peau jaune pâle. Tout à fait comme on nous les avait décrits. Ils portent des robes flottantes et des madras multicolores.

— Pas possible! s'ébahit Nicole. Et qu'avez-vous vu encore?

— Nous avons assisté à une chose bizarre... Mais

d'abord, laissez-moi vous expliquer : tandis que Bako et moi étions là, étendus à plat ventre derrière notre fourré, à écouter ces gens discuter entre eux, nous avons remarqué qu'ils se tenaient tout près d'un rocher de forme curieuse.

— Comment était-il? s'informa Pilesco.

- Enorme, avec une base plus étroite que le haut. Eh bien, tandis que nous étions en train de regarder de tous nos yeux, l'un de ces hommes jaune a poussé le rocher.

— Si ce quartier de roc est aussi gros que vous le dites, il n'a pas dû bouger d'un centimètre, fit observer Guy.

— Je le croyais, moi aussi, dit Ranni. Mais je me trompais. Tout le bloc a pivoté soudain, comme autour d'un axe. Je savais qu'il existe de semblables rochers dans le monde, mais ils sont rares. Ces gens en ont donc découvert un.

— Ensuite que s'est-il passé? questionna Pilesco.

— A deux mètres environ au-delà, dans la pénombre, nous avons aperçu une grande porte cloutée de fer dont les parties métalliques accrochaient les rayons de soleil. »

La révélation de Ranni semblait tellement incroyable que tous se contentèrent de le regarder un moment en silence : l'émotion les rendait incapables de parler. Ainsi, ils se trouvaient près de l'entrée secrète de la Montagne Jaune! Le bruit qu'ils avaient entendu s'expliquait maintenant.

« Le hasard nous a beaucoup aidés! murmura Jean, perdu dans ses pensées.

— Qu'avez-vous vu encore? pressa Linette dans un souffle.

— Hélas, répondit Ranni, je n'ai pu me rendre

compte de la manière dont cette porte s'ouvrait. Elle m'a paru glisser de côté, mais impossible de dire si elle se manœuvre de l'extérieur ou de l'intérieur. Ceux que nous guettions sont entrés et le rocher a basculé derrière eux avec une espèce de grondement.

- Ainsi, réfléchit tout haut Nicole, ces gens ont pénétré à l'intérieur de la montagne.

— Oui. Ils ont disparu très vite. »

Chacun s'absorba à nouveau dans ses réflexions... Mamafou avait dit vrai en affirmant qu'il fallait « traverser le roc ». L'expression n'était peut-être pas exacte mais on comprenait ce qu'elle voulait dire.

« Et maintenant? demanda Jean au bout d'un moment. Nous savons comment faire basculer le roc, mais nous ignorons la manière d'ouvrir la porte.

— Oh! Ranni, s'écria Paul. Est-ce que nous n'allons pas tenter de pénétrer dans la montagne ce soir même?

— Si! répondit Ranni d'un air résolu. Je vais faire un essai. Nous verrons bien ce qui arrivera. Vous vous cacherez tous ça et là, à proximité, et j'irai droit au rocher, mon fusil à la main. Soyez tranquilles, je serai prudent! »

Les enfants étaient fébriles. Ils occupèrent leur temps à rechercher de bons endroits pour se cacher. Jean et Bako furent les plus malins. Ils trouvèrent, pour se dissimuler, un arbre énorme dont les branches solides et touffues s'avançaient en direction du roc pivotant. Les autres se contentèrent de repérer de gros buissons capables de les camoufler.

Lorsque les étoiles commencèrent à briller et qu'un croissant de lune se découpa dans le ciel sombre, chacun gagna sa cachette. De son côté,

Ranni se mit à ramper en direction de l'énorme rocher. Tous le suivirent du regard, autant qu'il était possible de le faire. Les cœurs battaient à grands coups.

Ranni continuait sa progression vers le rocher. Il l'atteignit enfin. Il pensait savoir à quel endroit exact il lui fallait appuyer pour faire basculer le quartier de roc. Il avait observé avec beaucoup d'attention les gens de la Montagne Jaune et avait suivi tous leurs gestes. Mais, dans l'obscurité, il eut quelque peine à se reconnaître.

Pauvre Ranni! Il passa une bonne demi-heure à s'escrimer en vain contre le bloc immobile. A la fin, il faillit renoncer. C'est alors que la chance lui sourit Comme il donnait une dernière poussée, tout à fait au hasard, le roc se déplaça avec un bruit terrible et un trou béant s'ouvrit au flanc de la montagne.

Ranni fit un saut de côté et plongea parmi les buissons. Il avait une peur affreuse que le Peuple Etrange, alerté par le vacarme, ne se précipitât soudain sur lui.

Dans l'ouverture, la porte cloutée brillait faiblement au clair de lune. Elle était fermée. Elle se dressait au fond de l'antre — que l'on aurait pu comparer à l'antichambre de la Montagne Jaune —, haute, d'aspect solide, bizarre, mystérieuse, barrant le passage de sa masse compacte.

Cependant, rien ne bougeait alentour. Personne ne vint. Personne ne poussa le moindre cri d'alarme. On eût dit que le Peuple Etrange ignorait qu'une main sacrilège venait de déplacer le bloc de pierre qui défendait leur entrée secrète. Partout le silence régnait, coupé seulement des bruits habituels de la nuit.

Dans leurs cachettes, Pilesco et les enfants attendaient, tremblant d'excitation. Jean tendait si fort le cou en avant qu'il manqua dégringoler de son arbre.

Cependant, il ne se passait toujours rien. Un peu rassuré, Pilesco rampa en direction de son cousin.

« Ranni, chuchota-t-il. Les gens de la Montagne n'ont rien entendu. Cette porte paraît épaisse et doit étouffer les bruits. Essaie de l'ouvrir... »

Ranni obéit. Il recommença à ramper en direction de l'entrée secrète, prenant grand soin de se déplacer dans l'ombre des buissons. Il ne voulait pas commettre d'imprudence. A deux ou trois reprises pourtant, le clair de lune fit briller le canon du fusil qu'il tenait à la main.

Ses compagnons ne le quittaient pas des yeux. Ranni passa sous le rocher à l'horizontale et atteignit la porte.

Tout d'abord, il caressa le battant du bout des doigts, comme s'il cherchait une serrure secrète. Puis il essaya de le pousser ainsi qu'il avait fait pour le rocher. Comme le battant ne bougeait pas, il tenta de le faire glisser sur le côté. En vain. Que ce fût à droite ou à gauche, la porte ne voulait pas se déplacer.

Il eut alors l'idée d'essayer tous les clous, les uns après les autres. « Puisqu'il n'existe aucune serrure apparente, il y a peut-être un mécanisme caché », se disait-il. Peine perdue! Quoi qu'il fît, la porte s'obstinait à rester close.

« Venez! Allons voir! » chuchota Guy à l'oreille de Pilesco.

Le jeune garçon se sentait à bout de patience... et Pilesco aussi. Finalement, tous deux, suivis de

Paul, de Nicole et de Linette, se mirent à leur tour à ramper dans l'ombre pour rejoindre Ranni.

Les voyant faire, Jean se dépêcha de descendre de son perchoir. Dans sa précipitation, il s'entortilla dans une liane souple qu'il n'avait pas vue. Bako s'empressa pour le dégager, mais Jean faisait des mouvements désordonnés et ne réussissait qu'à s'empêtrer davantage. Enfin, juste au moment où il parvint à se libérer, un bruit lui fit relever la tête. A sa grande frayeur, il s'aperçut que l'énorme quartier de roc qui masquait la porte venait de retomber dans son alvéole... et cela au moment même où les fillettes, Guy, Paul et Pilesco rejoignaient Ranni. Tous désormais, à l'exception de Jean et de Bako, se trouvaient prisonniers derrière la formidable pierre.

Jean et Bako furent un moment avant de reprendre leurs esprits.



Alors, comme des fous, ils se laissèrent glisser au bas de l'arbre et se précipitèrent vers le rocher.

« Vous n'avez rien? hurla Jean. Vous êtes tous sains et saufs? »

Mais aucune réponse ne lui parvint. L'épaisseur du rocher étouffait le son de la voix. Jean frappa la roche de ses deux poings. Il pesa dessus comme il avait vu Ranni le faire. Bako joignit ses efforts aux siens. Hélas, ni l'un ni l'autre ne surent faire bouger le rocher qui, éclairé par la lune, les dominait de toute sa masse.

Soudain, un bruit étrange leur parvînt... Celui d'une lourde porte qui s'ouvre.

Presque aussitôt, le silence retomba et c'est en vain que Jean et Bako tendirent l'oreille. Que s'était-il passé?

Lorsque la porte eut glissé de côté sous leurs yeux stupéfaits — et accoutumés à la pénombre —, Ranni et ses compagnons aperçurent devant eux les profondeurs d'une caverne immense. Des lampes l'éclairaient. Une volée de marches taillées à même le roc s'élevait dans un coin. Au sommet de ces marches se tenaient des hommes du Peuple Etrange, vêtus de leurs longues robes flottantes surchargées de dorures. Celui qui paraissait leur chef était de haute taille, avait une barbe très rouge, des yeux étincelants. Il se mit à parler dans une langue qui ressemblait assez à celle de Mamafou si bien que Ranni put traduire le discours, après avoir essayé en vain d'obtenir quelques explications.

« II veut que nous le suivions... Tu as ton fusil, Pilesco?

— Oui, mais ce serait folie de nous servir de nos armes. Ces gens-là sont trop nombreux. Sapristi,

nous voilà dans un beau pétrin! Seuls Jean et Bako sont libres. »

Les prisonniers se mirent en marche à la suite de leurs guides. Ce fut un étrange voyage au cœur même de la montagne. De grosses lampes de cuivre éclairaient de gigantesques escaliers, de grands murs, de hauts plafonds.

« Cette montagne est creusée de grottes, que ses habitants ont aménagées en pièces et en couloirs, constata Ranni. N'est-ce pas stupéfiant? »

De leur côté, les enfants oubliaient d'avoir peur et s'extasiaient sur les fresques admirables qui décoraient les murs. Ils croyaient vivre un conte des « Mille et Une Nuits ». La petite troupe aboutit enfin dans une salle au fond de laquelle se dressait une sorte d'estrade. Là, des couvertures tissées à la main et décorées avec goût se trouvaient empilées; sur une table de pierre étaient disposés des pichets d'eau fraîche et des galettes rondes et dorées.

Les prisonniers furent laissés seuls dans cette pièce qui, sans aucun doute, allait leur servir de geôle. Avec un soupir, tous se laissèrent tomber sur les moelleuses couvertures. Guy, décidé à ne pas se laisser abattre, mordit dans une galette. Elle était sucrée, croustillante et, pour tout dire, délicieuse. Les autres, à leur tour, firent honneur à ce repas frugal. L'eau limpide les désaltéra. Ayant repris des forces, Ranni et Pilesco se mirent à réfléchir.

La porte de leur étrange prison était faite d'un bois très dur et avait été fermée avec soin de l'extérieur. On ne pouvait songer à l'ébranler. Force était donc d'attendre la décision qui serait prise à leur égard.

« Le mieux que nous ayons à faire pour l'instant est de dormir », conseilla Ranni.

Tout en parlant, il s'était mis à border les enfants dans les couvertures. Puis il leur sourit et tenta de les rassurer.

« Si ces gens-là nous avaient voulu du mal, dit-il, ce serait déjà fait. Dormez donc en paix.

— Je me demande, murmura Pilesco, si nous devons ou non nous réjouir de ce que Jean et Bako soient restés dehors. D'un côté j'en, suis content... et d'autre part j'aurais aimé les savoir avec nous.

— Peut-être, émit Nicole, trouveront-ils un moyen de nous délivrer. »

Ranni eut un sourire un peu triste.

« Ne vous faites pas d'illusions, ma petite Nicole, dit-il. S'ils réussissent à faire basculer le rocher et à atteindre la porte secrète, ils se feront prendre comme nous.

— Croyez-vous que maman et papa soient également prisonniers dans cette montagne? demanda soudain Linette. Dans ce cas, nous les verrons peut-être bientôt.

— Voilà qui est fort possible, répondit Pilesco. Allons, maintenant, il faut dormir, mes enfants... Ranni! C'est moi qui veillerai le premier cette nuit. Bonsoir! »



CHAPITRE XI

Bako fait une découverte

EN VOYANT le rocher retomber et emprisonner ses amis, Jean, sur le moment, se laissa aller au désespoir. A ses côtés, Bako se taisait, consterné lui aussi. Tous deux frappèrent le rocher, à coups redoublés. Ils ne réussirent qu'à se meurtrir. Puis ils entendirent la porte intérieure reprendre sa place et, de nouveau, ce fut le silence.

« Viens! » dit finalement Bako à Jean en le tirant par la main.

Il l'entraîna à l'endroit où les voyageurs avaient laissé leurs paquets. Tous deux s'assirent côte à côte. Jean laissa tomber sa tête dans ses mains.

« Que faire? dit-il. Ils sont tous prisonniers et je ne sais pas comment les rejoindre! »

Bien entendu, Bako ne comprit pas, mais, devinant la peine de son compagnon, il murmura quelques paroles de réconfort dans sa propre langue.

Après quoi il confectionna deux couchettes sommaires avec différents ballots et fit signe à Jean de s'étendre sur l'une d'elles.

« Dormir maintenant, conseilla-t-il. Bako trouver chemin bientôt », ajouta-t-il en souriant de toutes ses dents.

Jean se coucha sans protester. Il savait bien qu'il lui était impossible de rien entreprendre avant le jour.

La fatigue aidant, les deux enfants ne tardèrent pas à s'endormir. Mais Bako, qu'une pensée tourmentait, se réveilla peu après. Constatant que le sommeil de Jean était paisible, il s'écarta de lui sans faire de bruit et vint se planter devant le rocher qu'il contempla un grand moment au clair de lune. Il avait promis à Jean de trouver un moyen d'accès... mais comment faire?

Bako n'avait pas encore onze ans mais c'était le garçon le plus malin de sa tribu. Il était malicieux, désobéissant, têtu comme un âne rouge, niais loin d'être bête. Les idées fourmillaient dans sa tête. Puisqu'il avait décidé de pénétrer dans la montagne, eh bien, il y arriverait.

A force de réfléchir, Bako en vint à songer à la cascade. Il se la représenta, jaillissant du flanc de la Montagne Jaune pour retomber en grondant. Cette cascade devait avoir sa source au cœur même de la mystérieuse montagne.

Bako n'y put tenir plus longtemps. Il se mit à courir sous la lumière argentée de la lune et arriva

bientôt en vue de la chute d'eau. Elle était vraiment très belle sous la clarté lunaire, et, dans le calme de la nuit, semblait gronder deux fois plus fort que pendant le jour. Bako se sentit un peu effrayé-

II jeta un regard craintif autour de lui. Il n'avait pas peur des animaux sauvages mais de toutes les choses qui pouvaient paraître surnaturelles, comme, par exemple, ce Peuple Etrange dont le poil rouge et la peau jaune contrastaient si fort avec la couleur des autres tribus.

Il commença l'escalade de la paroi rocheuse tout en se tenant le plus près possible de la cascade. A plusieurs reprises, il lui arriva d'être douché, mais cela n'était pas pour lui déplaire. Un peu d'eau fraîche ne pouvait lui faire de mal par une nuit chaude. Le pauvre Bako, d'ailleurs, transpirait, car l'ascension était rude.

Enfin, à force de grimper, il arriva à l'endroit où la cascade sortait du flanc de la montagne. Cette eau devait provenir d'une rivière souterraine. En levant la tête, le petit Noir apercevait la masse formidable de la Montagne Jaune au-dessus de lui. A sa droite s'ouvrait l'énorme trou d'où s'échappait l'eau jaillissante.

Il s'en rapprocha avec précaution, à demi assourdi par le bruit. Des gouttelettes rendaient le rocher glissant. Bako s'aperçut que le trou formait une sorte de voûte qui surplombait la cascade. Une étroite corniche la flanquait intérieurement et s'enfonçait dans le trou d'ombre, juste au-dessus du niveau de l'eau.

Bako tendit le cou. Il frissonnait un peu car le bruit, amplifié à cet endroit, lui semblait plus effrayant que jamais. Malgré tout, il avança, atteignit la corniche et s'y hissa. Puis il fit quelques pas

à l'intérieur, regardant de tous ses yeux, autant que lu clarté de la lune le lui permettait.

Il faillit danser de joie, car il voyait qu'il ne s'était pas trompé : il avait découvert un chemin par lequel il pouvait pénétrer au cœur de la Montagne Jaune. Il n'y avait qu'à suivre la corniche, parallèle au cours de la rivière souterraine. Comme Jean allait être content!

Soudain, la lune déclina avec rapidité et l'obscurité s'étendit sur la terre. Bako sentit ses craintes renaître. Il toucha le collier de dents de crocodile qu'il portait autour du cou pour se protéger des mauvais esprits et se hâta de revenir sur ses pas. M dégringola à toute allure le flanc escarpé de la montagne, au risque de se rompre le cou, et, tout haletant, rejoignit Jean qui dormait paisiblement.

L'aube était sur le point de paraître. Dès ses premières lueurs, Jean se réveilla. Sa pâleur et ses traits tirés faisaient peine à voir. Il avait eu d'horribles cauchemars et la réalité ne valait guère mieux à ses yeux.

Bako, l'air joyeux, lui exposa son idée avec autant de clarté qu'il le put, en s'aidant des mots français qu'il connaissait.

« Grosse, grosse eau! dit-il et il imita le grondement de la cascade). Roi Jean venir avec Bako voir grosse, grosse eau. Aller dans grosse eau. Viens! »

Jean se demanda d'abord si le jeune Noir n'avait pas l'esprit un peu dérangé, mais Bako semblait si bien savoir ce qu'il voulait que son « roi » finit par se lever, prêt à le suivre.

Avant de partir, toutefois, les deux garçons camouflèrent leurs paquets sous des pierres et des feuillages. Puis, côte à côte, ils prirent le chemin de la cascade.

Bako se rappelait fort bien le chemin qu'il avait suivi pendant la nuit. Il avait noté des points de repère au passage. Son esprit observateur avait tout remarqué. Aussi grimpait-il avec assurance, encourageant son compagnon du geste et de la voix, lui donnant même la main pour l'aider à franchir un pas difficile.

Quand les deux garçons arrivèrent à l'endroit d'où la cascade jaillissait, Bako montra à Jean le trou béant. Jean ne comprit pas tout de suite.

« Pourquoi m'as-tu conduit ici, Bako? demanda-t-il. Tu ne t'imagines pas, j'espère, que je vais remonter à la nage le courant de cette rivière qui va aussi vite qu'un cheval au galop? Il faut que tu aies perdu la tête, mon vieux! »

Mais Bako avait tout son bon sens. II prit Jean par la main et le guida jusqu'à la corniche qui s'enfonçait au cœur de la montagne, en bordure de la rivière.

« Toi, moi, aller dedans, expliqua Bako avec un sourire. Marcher ça. Aller dedans. Oui?

— Sapristi, Bako! Je crois que tu as trouvé une solution à notre problème! s'écria Jean avec enthousiasme. Suivons vite ce chemin. Pourvu qu'il nous mène où nous voulons aller! »

Les deux amis se mirent à longer la corniche de pierre en prenant de grandes précautions. S'ils avaient glissé dans le torrent (car c'était bien plus un torrent qu'une rivière), ils n'auraient eu aucune chance d'échapper à la mort : le courant les aurait emportés comme des brins de paille et ils seraient allés s'écraser sur les rochers, en contrebas de la cascade.

La corniche semblait s'enfoncer droit au cœur de la montagne. Jean et Bako la suivirent. Le fracas



de la cascade diminua peu à peu à leurs oreilles. Le souterrain lui-même était étrangement silencieux.

« A mesure que nous avançons, constata Jean à haute voix, il fait de plus en plus sombre. Et il fait froid par-dessus le marché, tu ne trouves pas, Bako? »

C'était vrai : pas un seul rayon de soleil ne filtrait à l'intérieur du boyau. Cependant, une étrange lueur éclaira bientôt son plafond et ses murs. C'était une lueur verte et bleue, issue de lichens ou d'insectes collés à la paroi du roc. Bako parut s'en effrayer, mais Jean le rassura d'un geste. Il ne s'agissait que d'un phénomène de phosphorescence. Grâce à lui, au moins, on voyait où l'on mettait les pieds.

« C'est que je ne voudrais pas dégringoler dans ce torrent, songeait Jean... Mais quel chemin inattendu! Bako a été bien malin de le dénicher.

Je n'aurais jamais songé à ça, moi! Ah! Si nous pouvions réussir à délivrer les autres! »

Ils continuèrent à marcher un grand moment sans parler. La corniche se poursuivait sans interruption et s'était même élargie. On pouvait y circuler plus à l'aise. Soudain, ce fut au tour du tunnel lui-même de s'élargir. La rivière, maintenant, traversait une série de grottes, les unes vastes, les autres de modestes dimensions.

De temps en temps, Jean et Bako s'arrêtaient pour regarder autour d'eux. Le phénomène phosphorescent persistait et permettait d'apercevoir de curieuses pierres, d'un aspect brillant, incrustées dans les murs, Bako les considéra avec une crainte visible.

«, Murs avoir yeux. Regarder Bako », chuchota-t-il à l'oreille de Jean.

Jean éclata de rire... mais il s'arrêta presque aussitôt : son rire venait de se répercuter à l'infini, de grotte en grotte, jusqu'au cœur de la montagne, peut-être. Arrivé là, l'écho s'amusa encore à le renvoyer et nos deux amis, pétrifiés d'étonnement, perçurent un vrai rire de géant.

Par bonheur, Bako avait déjà entendu des échos et ne sembla pas très effrayé. Jean avait craint un moment qu'il ne prît la fuite. Malgré tout, ce fut avec moins d'assurance que les deux garçons continuèrent à passer de caverne en caverne. A la fin, ils parvinrent à un endroit qui parut bien marquer pour eux la fin du voyage... et de leurs espérances.

« Bako! Le tunnel s'est rétréci. La corniche ne va pas plus loin et la voûte est si basse que la rivière la touche presque. Impossible de passer! » constata Jean, très découragé.

Bako entra dans la rivière. Par chance, le courant

n'était pas fort en cet endroit, mais l'eau était profonde et le jeune Noir dut nager. Au début, il put avancer en maintenant sa tête au-dessus de l'eau. Puis, la voûte s'abaissant encore, il fut obligé de plonger. Il le fit résolument, après avoir rempli d'air ses poumons. Il était bon nageur et capable de retenir longtemps son souffle. Malgré tout, il avait l'impression que sa poitrine allait éclater lorsque, enfin, il put émerger à l'air libre.

Hélas, sitôt après, l'eau recommençait à combler le tunnel. Serait-ce long? Pour le savoir, il fallait, une fois de plus, risquer de périr noyé. Bako n'hésita pas. Il devait essayer. Il n'y avait rien d'autre à faire, à moins que Jean et lui ne veuillent s'avouer vaincus.

Avec courage, Bako prit une forte inspiration et plongea une seconde fois. Tout en nageant, il tâtait de la main la voûte au-dessus de sa tête pour savoir s'il pouvait ou non faire surface. Enfin, sa vaillance fut récompensée. Le plafond s'éleva et le tunnel s'ouvrit sur une vaste caverne. Bako se hissa sur le sol de cette grotte et reprit son souffle.

Quand il fut un peu reposé, il se disposa à faire le chemin en sens inverse pour aller prévenir Jean. Une seule chose le tracassait : Jean était-il aussi bon nageur que lui? Serait-il capable de franchir les deux siphons? Peut-être faudrait-il l'aider...

Il piqua une tête dans l'eau, sans aucune appréhension cette fois. Il savait où il allait... Il trouva Jean très inquiet de sa longue absence.

« Te voici enfin, Bako! s'écria-t-il? Je me demandais où tu étais passé! »

Bako essaya d'expliquer à Jean ce qu'il avait à faire. Jean ne comprit que trop bien.

« Je vois! dit-il. Je suis bon nageur mais je ne

pense pas être de ta force. Tant pis! Je m'y risquerai quand même. Montre-moi le chemin. Je te suis! »

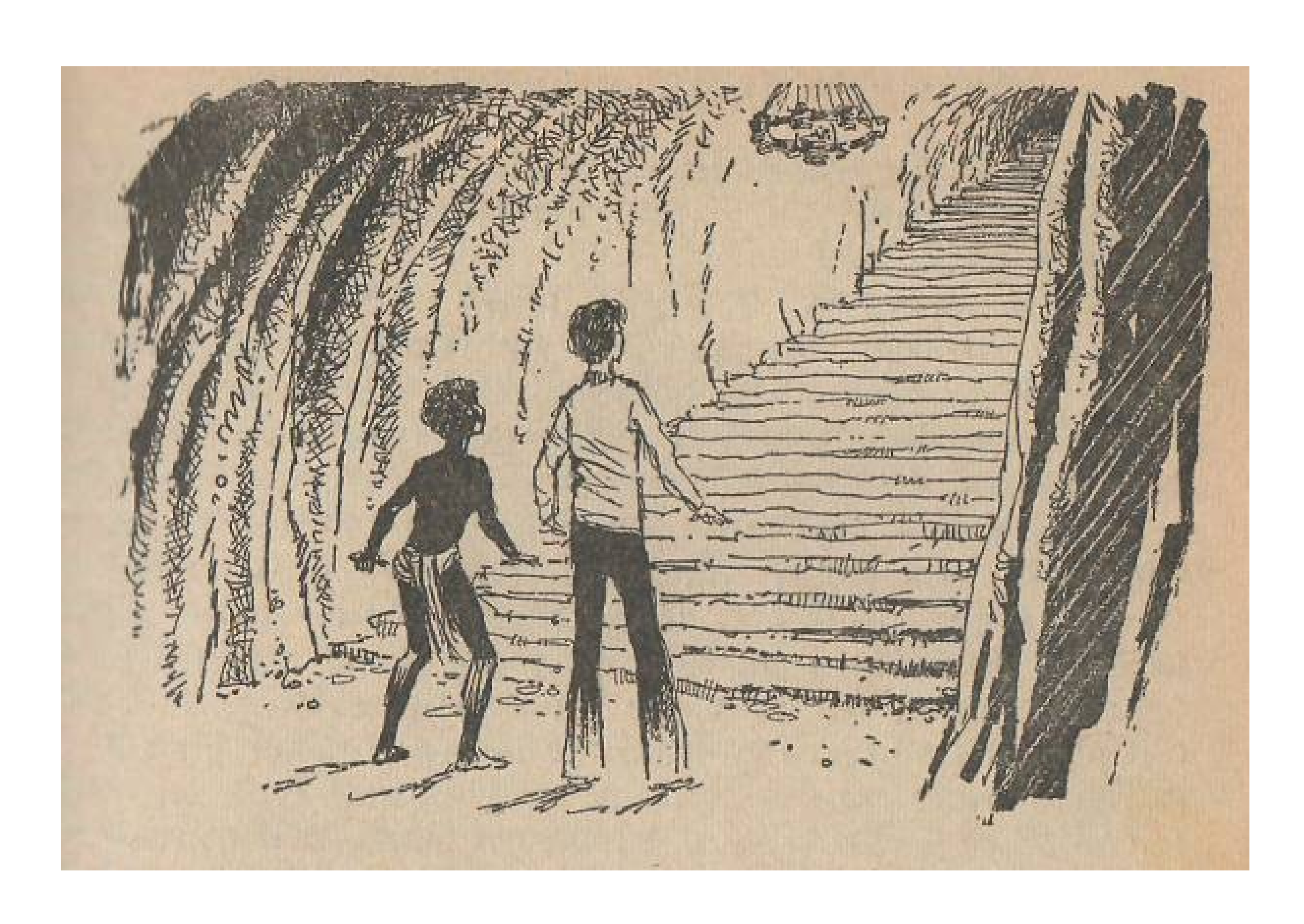
L'un derrière l'autre, tous deux plongèrent dans la rivière, nageant lentement sous l'eau quand celle-ci affleurait le plafond, et revenant au contraire vivement à la surface quand il leur était possible de reprendre haleine.

Jean avait très froid, car la rivière était glaciale. Aussi fut-ce avec un double soupir de satisfaction et de soulagement qu'il émergea enfin dans la grande caverne.

Haletants, les deux • garçons s'y arrêtèrent un moment pour retrouver leur souffle. Leur cœur battait à grands coups.

Enfin, Jean recouvra l'usage de la parole.

« Et maintenant? dit-il tout haut en regardant autour de lui. Quel chemin allons-nous prendre? Cette grotte est lumineuse, comme les précédentes, et voici trois couloirs qui partent d'ici. La rivière suit celui du milieu. Mais nous, lequel allons-nous choisir? »



CHAPITRE XII

Au cœur de la montagne

BAKO se mit à fureter à droite et à gauche, essayant de voir ce que cachait la profondeur de chaque couloir. Soudain, il s'arrêta et fit signe à Jean de venir le rejoindre. Celui-ci se précipita, impatient de savoir ce que son compagnon avait bien pu découvrir.

Bako semblait très agité, et cela n'avait rien d'étonnant. En examinant l'un des passages il avait distingué un escalier qui se dirigeait vers le haut de la montagne. Ses marches étaient taillées à même le roc. L'usure les avait rendues polies et luisantes. L'escalier était éclairé par une lampe de cuivre ciselé qui projetait une curieuse lumière verte.

Jean et Bako restèrent un moment immobiles au bas des marches. Vers quel mystérieux endroit les conduiraient-elles ?

« Nous montons? » mima Jean.

Bako comprit la question et répondit par un signe affirmatif... Ils entreprirent de gravir en silence l'escalier. Celui-ci était long, mais ses marches basses et larges rendaient l'ascension aisée. Au bout d'une vingtaine de degrés, il s'incurva en colimaçon. La pente devint nettement plus raide.

« Je crois qu'il va nous mener tout droit au sommet de la montagne, murmura Jean, essoufflé. Reposons-nous un peu. Je suis fatigué. »

II s'assit par terre et Bako se laissa tomber à côté de lui. Tandis que tous deux reprenaient leur souffle, une porte de bois s'entrouvrit sans bruit juste derrière eux. Ils ne s'en aperçurent pas sur-le-champ. Mais, presque aussitôt, un bruit de voix les fit sursauter. Le Peuple Etrange! Les deux garçons jetèrent un bref regard autour d'eux et avisèrent la porte qui achevait de s'ouvrir toute grande.

En un clin d'œil, ils furent debout. Ils dégringolèrent les marches en hâte et s'arrêtèrent sitôt après le premier tournant.

« Si ces gens prennent le même chemin que nous, ils finiront par nous voir, c'est fatal! » pensa Jean, consterné.

Par bonheur, au lieu de descendre, l'ennemi monta. Les deux enfants entendirent le bruit des pas et des voix diminuer peu à peu, puis s'éteindre au loin. Avec précaution, ils remontèrent et constatèrent que la porte était restée ouverte.

« Sapristi! s'écria Jean tout bas. Ça, c'est de la chance! Allons voir! »

Bako, bien qu'il ne comprît pas le sens des

paroles de son ami, était du même avis. L'un derrière l'autre, ils se faufilèrent par la porte ouverte et débouchèrent dans une vaste galerie qui courait ù mi-hauteur de la plus gigantesque salle souterraine qu'ils aient jamais vue.

« On dirait un salon de réception, murmura Jean en s'approchant de la balustrade. Que d'espace! Cet endroit doit marquer le centre de la montagne. »

A partir de ce vaste hall central, des escaliers partaient dans toutes les directions. Ils aboutissaient à des portes de bois sculpté, cloutées de métal brillant. Le Peuple Etrange possédait une retraite aussi étrange et secrète que lui-même.

Il n'y avait personne dans le hall où régnait un profond silence. D'énormes lampes étaient suspendues au plafond et brûlaient de façon régulière. Sous la poussée d'un léger courant d'air, elles se balançaient doucement, et leur lumière projetait des ombres dansantes sur le sol, Bako n'était guère rassuré.

« Ces gens peuvent revenir d'un instant à l'autre, murmura Jean. Viens, Bako! Nous allons descendre dans cette pièce et chercher à ouvrir une de ces portes. Il faut à tout prix essayer de retrouver nos amis. Vite! »

Une volée de marches les conduisit en bas. Là, Jean en monta une autre au hasard et ouvrit la première porte qui s'offrit à lui. Elle céda à la pression. Au-delà s'allongeait un couloir qu'il emprunta en silence, toujours suivi de Bako. Un second couloir coupait le premier; arrivés à son extrémité, les garçons entendirent de nouveau des voix. Ils avancèrent avec prudence et tendirent le cou. Une grotte confortablement aménagée s'ouvrait devant eux. Elle était tapissée de peaux de bêtes

et, sur les épais tapis qui couvraient le sol, des hommes et des femmes du Peuple Etrange travaillaient. Les hommes étaient reconnaissables à leurs barbes rouges et à leurs cheveux de flamme. Quant aux femmes, elles étaient toutes voilées et l'on n'apercevait que leurs yeux. Tout ce monde s'affairait à tisser des étoffes aux couleurs brillantes.

« Revenons sur nos pas, conseilla Jean en poussant Bako. S'ils nous aperçoivent, nous sommes perdus! »

Bako obéit en toute hâte. L'aspect étrange de ce peuple l'effrayait beaucoup. Revenu dans la salle centrale, toujours déserte, Jean essaya une autre porte. Comme la première, elle s'ouvrit sans difficulté, découvrant un nouveau couloir.

Celui-ci aboutissait à une petite salle ronde qui ne contenait rien d'autre qu'une... échelle de corde dont l'extrémité se perdait dans les profondeurs d'un plafond invisible.

« On dirait une cheminée naturelle, réfléchit Jean. Peut-être monte-t-elle très haut. Si nous grimpions... »

II s'interrompit, puis murmura à son compagnon :

« Chut, Bako! Quelqu'un vient! »

C'était vrai. Ils entendirent des voix; un bruit de pas semblait se diriger vers eux.

Pris de panique, Bako étouffa un gémissement, empoigna l'échelle de corde et, en quelques secondes, disparut dans le cône d'ombre où elle se perdait. Jean cessa de se demander s'il devait ou non grimper à cette même échelle. Il s'empressa de suivre l'exemple du petit Noir et disparut à son tour.

Il était temps! Presque aussitôt, trois hommes entrèrent dans la petite pièce, en conversant avec

«elle voix rauque qui caractérisait le Peuple Etrange.

Jean et Bako s'étaient immobilisés sur leur échelle. Ils se gardaient bien de monter plus haut, car l'échelle se serait mise à trembler, trahissant ainsi leur présence.

Les hommes continuèrent à parler environ dix minutes, puis ils s'en allèrent. Sans même avoir eu besoin de se consulter, Jean et Bako reprirent leur ascension.

L'extrémité de l'échelle était fixée à une corniche rocheuse en face de laquelle se dressait une porte d'aspect solide et rébarbatif. Deux énormes verrous extérieurs la fermaient.

« C'est peut-être l'endroit où se trouvent enfermés nos amis », chuchota Jean.

Bako, qui avait compris la question, répondît par un signe affirmatif. Déjà, il s'attaquait aux verrous... Ceux-ci étaient lourds mais bien huilés. Avec l'aide de Jean, Bako réussit à les faire glisser sans bruit. Il ne restait plus qu'à tourner la poignée de la porte.

^ Avant de s'y risquer, les deux garçons tendirent l'oreille. Aucun son ne leur parvint. Cela les inquiéta. Qu'allaient-ils trouver de l'autre côté de la porte?

Enfin, Jean se décida. Il poussa le battant et entra hardiment. Et alors, quelle surprise!

Ce n'est pas Nicole, Linette et leurs compagnons qu'il apercevait devant lui, mais ses parents adoptifs : M. et Mme Arnaud. Tous deux gisaient dans un coin, sur une pile de couvertures. Ils étaient pâles et semblaient malades. Les malheureux, d'un geste machinal, avaient tourné leurs regards vers la porte.

A la vue de Jean, ils parurent reprendre vie et se

redressèrent, stupéfaits. Ils le dévisageaient et se demandaient s'ils ne rêvaient pas.

« Jean! Jean! Est-ce bien toi? s'écria enfin Mme Arnaud. Où sont Nicole, Guy, Linette? »

Mais Jean était bien trop surpris lui-même pour avoir la force de parler. Il se contenta de regarder les prisonniers avec des yeux brillants de joie. Puis, il se précipita dans les bras que lui tendait sa mère adoptive.

L'aviateur fut le premier à revenir à la réalité.

« Nous n'avons pas le temps à perdre en explications, dit-il d'un ton bref. Jean nous a ouvert la porte. Profitons-en .pour sortir d'ici. Suivez-moi tous. Je connais un endroit où nous pourrons parler en sécurité. »

II sortit le premier, après avoir empli ses poches



de galettes empilées là, dans un coin. Il n'oublia pas non plus d'emporter une cruche d'eau. Quand tous quatre eurent quitté le lieu, M. Arnaud remit les verrous en place.

« Comme cela, expliqua-t-il, ceux qui passeront devant celte porte ne remarqueront rien d'anormal. On mettra quelque temps à s'apercevoir de notre disparition. »

Cette précaution prise, l'aviateur négligea l'échelle de corde; suivant la corniche rocheuse sur sa droite, il s'engagea dans un petit couloir sombre qui montait en pente raide. L'ascension fut brève. Bientôt, à la stupéfaction des enfants, la petite troupe faisait halte au milieu d'un rond de lumière... De la lumière solaire.

« Hé oui! dit M. Arnaud. C'est en effet la lumière du jour que vous voyez là, mes petits. Cette espèce de galerie montante est percée de trous qui laissent passer la clarté du dehors. Remarquez qu'il est impossible de s'échapper par là. La paroi de la montagne est à pic, si vous vous y risquiez, vous vous écraseriez au bas de cette formidable muraille. Mais ici, du moins, nous sommes à peu près en sûreté. Parfois, nos geôliers nous ont emmenés ici, ma femme et moi, pour nous permettre de respirer un peu d'air pur. L'endroit est peu fréquenté. »

Mme Arnaud, elle, n'avait d'yeux que pour Jean.

« Vite, Jean, pria-t-elle. Raconte-nous... Où sont les autres? »

Alors, Jean se mit à relater toutes les péripéties qu'il avait vécues en compagnie de ses amis.

Tout en parlant, le jeune garçon, imité par le petit Noir, s'exposait à la bonne chaleur du soleil et se sentait revivre. Il grignota une ou deux galettes et but un peu d'eau à la cruche.

Cependant, M. et Mme Arnaud écoutaient le surprenant récit. A la fin, l'aviateur déclara :

« Jusqu'ici, mes enfants, vous aviez eu pas mal d'aventures. Mais je crois bien que celle-ci est la plus extraordinaire de toutes... Bon, maintenant écoutez la nôtre, mon petit Jean! »

A son tour, il se mit à narrer les événements tragiques qui avaient abouti à leur captivité. Ainsi que les enfants l'avaient supposé, M. et Mme Arnaud avaient dû atterrir pour réparer une avarie de moteur. Ils étaient en train de remettre en état la *Flèche Blanche* quand les habitants de la Montagne Jaune s'étaient jetés sur eux et les avaient faits prisonniers.

« On nous a conduits ici, expliqua l'aviateur, et nous ne savons pas au juste pourquoi. Mais je crains fort que ces gens ne nous veuillent pas de bien. Ce sont des adorateurs du soleil. Ils ont construit au sommet de cette montagne une sorte de temple à ciel ouvert où se déroulent leurs sacrifices. J'espère seulement qu'ils n'ont pas l'intention de nous précipiter de là-haut pour plaire à leur dieu. »

II n'avait fait qu'exprimer à haute voix ses inquiétudes et le regretta aussitôt en voyant pâlir Jean.

« Ils... ils feraient vraiment ça? bégaya-t-il.

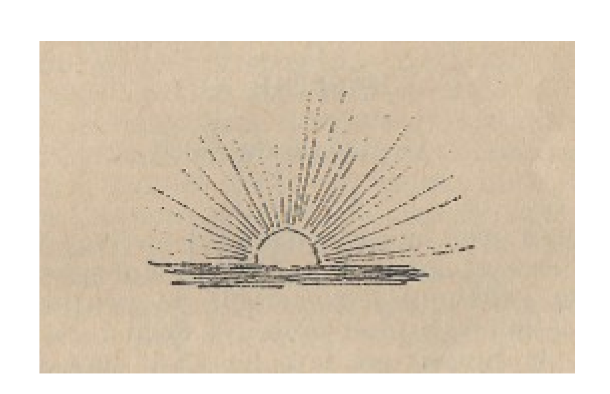
— Nous ne leur en donnerons pas l'occasion, je te prie de le croire, répondit M. Arnaud en s'efforçant de paraître joyeux. L'essentiel, pour l'instant est de nous mettre à la recherche des autres. Ils se trouvent sans doute quelque part dans la montagne... Ne perdons pas de temps. Tu n'as plus faim, Jean? Et ton jeune compagnon non plus? Alors, en route... Il est bien dommage d'abandonner cet agréable endroit où il fait si bon se chauffer, mais ne nous attardons pas...

Je ne pense pas que nos gardiens s'aperçoivent de notre fuite avant demain matin. Par bonheur, ils nous ont déjà apporté notre nourriture pour toute la journée. Nous avons de longues heures devant nous pour mettre la main sur Guy et les autres... Allons venez! »

Au début, Bako avait fait preuve de timidité vis-à-vis de M. et Mme Arnaud. Mais, quand il eut constaté que Jean bavardait avec eux d'une manière toute familière, le petit Noir retrouva son sourire.

« Moi, Bako! dit-il en avalant la dernière miette des galettes que lui avait données l'aviateur. Moi aimer roi Jean.

— Eh bien, viens vite, Bako, dit M. Arnaud en souriant. Nous allons suivre ce passage jusqu'au bout et nous verrons bien où il nous mènera. »





CHAPITRE XIII

Le temple du Soleil

PENDANT ce temps qu'était-il arrivé à Ranni, Pilesco et aux enfants? Ils avaient passé la nuit dans la salle qui leur servait de prison; à côté d'eux, la lampe brûlait toujours. Quand ils se réveillèrent, ils surent que le soleil était levé car leurs montres marquaient six heures.

« J'ai faim, déclara Guy en bâillant. J'espère qu'on pensera à nous porter de quoi manger! »

II n'avait pas plus tôt parlé que la porte s'ouvrit pour laisser entrer deux hommes roux, revêtus de longues robes flottantes. Ils apportaient de l'eau fraîche, des galettes rondes et dorées, et une

enchanta les enfants.

« Je me demande ce que sont devenus Jean et Bako, soupira Nicole. Qu'en pensez-vous, Ranni? - Oh! ils doivent être en sûreté quelque part », répondit Ranni avec un geste vague, qu'il voulait rassurant.

A dire vrai, les deux hommes étaient beaucoup plus ennuyés qu'ils ne voulaient l'avouer. La seule vue des habitants de la Montagne Jaune leur était odieuse.

Vers la fin de la journée, la porte s'ouvrit une seconde fois et deux gardiens firent signe aux captifs de les suivre. Ils obéirent, en se demandant où on les conduisait. Leurs guides les escortèrent le long de couloirs sinueux, creusés à même le roc. On arriva enfin à une porte monumentale qui, à la lumière des lampes suspendues au-dessus d'elle, avait une belle couleur vert bleu.

Elle s'ouvrit toute seule lorsqu'on s'en approcha; derrière, les enfants aperçurent un escalier impressionnant qui montait droit, en pente raide. Chacune de ses marches brillait d'une extraordinaire couleur jaune, dont les reflets passaient de l'orangé au doré, selon les caprices de l'éclairage.

La petite troupe commença à monter l'escalier... Chemin faisant, Guy s'amusa à compter les degrés. Le deux-centième s'incurvait en forme de petit palier; l'escalier tourna, prit une autre direction... et l'on continua à grimper. Au bout d'un moment, les enfants, fatigués par cette ascension interminable, s'assirent pour se reposer. Leurs guides les imitèrent.

Au cours de cette halte, les captifs s'aperçurent qu'un grand nombre d'habitants de la Montagne

Jaune s'étaient joints à leur groupe et montaient derrière eux. Quand on se leva pour repartir, les nouveaux venus entonnèrent une mélopée lugubre. Les enfants frissonnèrent d'appréhension.

A plusieurs reprises, on s'arrêta pour reprendre haleine. Ranni et Pilesco étaient persuadés que l'escalier conduisait au sommet de la montagne. Il constituait, en soi, un monument de valeur, d'une beauté indéniable. A droite et à gauche, incrustées dans les parois, brillaient des lampes, façonnées en forme de soleil rayonnant. Elles émettaient une lumière si vive que les enfants ne pouvaient les regarder sans être éblouis.

« Je crois que nous ne devons plus être très loin du sommet de la montagne », murmura Ranni.

Pilesco consulta le cadran de sa montre.

« Le soleil va bientôt se coucher, déclara-t-il. Et je sais que les peuples adorateurs de cet astre lui adressent leurs prières, soit à l'aube soit avant la tombée de la nuit.

— Nous allons sans doute assister à l'une de leurs cérémonies », conclut Ranni.

Ranni ne se trompait pas... mais il était loin de se douter du spectacle extraordinaire qui les attendait.

Fatigués, haletants, les prisonniers franchirent enfin les dernières marches. Ils débouchèrent sur un palier étroit, puis suivirent un corridor qui s'élargissait en une sorte de péristyle dont le plafond était soutenu à droite et à gauche par une double rangée de piliers jaunes.

« Fantastique! murmura Guy, stupéfait. On dirait un décor de cinéma. »

Mais, au-delà, ce fut bien autre chose... La vue que l'on avait du sommet de la Montagne Jaune

était réellement magnifique. Tout autour s'élevaient les autres montagnes, les unes très hautes, certaines plus basses. Entre elles, s'étiraient des vallées vertes. On voyait aussi sinuer une rivière bleue. Les enfants en avaient le souffle coupé. Ils se sentaient tout petits devant tant de grandeur.

Après avoir contemplé avec admiration le panorama qui s'offrait à eux, ils reportèrent leur attention sur le sommet même de la Montagne Jaune. Quel lieu étrange! Il avait été entièrement nivelé. Au centre avait été aménagé Un vaste espace dallé de pierres jaunes qui miroitaient comme les marches de l'escalier central. Autour, sur trois côtés, couraient des galeries ornées de piliers.

Sur le quatrième côté, s'élevait un édifice qui ressemblait à un temple et qui "dominait la pente orientale, la plus abrupte, de la montagne.

« Le temple est tourné vers le levant! chuchota Ranni à Pilesco. As-tu remarqué? »

Pilesco n'eut pas le temps de répondre. On entraînait déjà les captifs vers le temple. Le vent s'était levé. Il était glacé et soufflait fort. Les enfants frissonnèrent. Alors, un homme aux cheveux roux leur mit un manteau aux couleurs chatoyantes sur les épaules. Ces manteaux semblaient doublés de laine et étaient très chauds.

Les prisonniers furent conduits tout en haut du temple, dans une espèce de tour ronde. De là, ils pouvaient apercevoir le soleil : il déclinait sur l'horizon qu'il empourprait de ses derniers rayons.

Dès que le disque solaire commença à disparaître, le Peuple Etrange tomba à genoux en psalmodiant une mystérieuse complainte.

« Regarde, Guy, dit Nicole à son frère. Ces gens se prosternent à l'endroit même où ils sont. Il y en

a autour de nous, d'autres sur les marches de l'escalier de la tour, d'autres encore sur les dalles jaunes, en bas, et le reste à même le sol. Mais tous sont tournés vers le couchant.

— Oui, répondit Guy. Ils adorent le soleil.

— Que chantent-ils là? demanda Linette qui ne se sentait qu'à moitié rassurée.

— Une sorte d'incantation à l'astre du jour, je suppose », répondit Ranni.

Puis il se tourna vers Pilesco et se mit à lui parler en varanien.

« Je n'aime pas beaucoup toutes ces simagrées, lui dit-il. Et toi, qu'en penses-tu?

— Ça ne me dit rien de bon », opina Pilesco en hochant la tête.

Cependant, Paul avait entendu les paroles échangées, II dressa l'oreille, l'air inquiet.

« Pourquoi n'aimez-vous pas cela, Ranni ? » demanda-t-il.

Mais Ranni refusa de le lui expliquer...

Dès que le disque brillant eut disparu au-delà des sommets, l'obscurité s'étendit très vite sur les vallées et les montagnes. Seul, le miroitement de l'étrange dallage doré éclaira la Montagne Jaune.

Un homme roux, de haute taille, s'avança au centre de cet espace lumineux et parla d'une voix forte et ardente.

Ranni écouta, essayant de comprendre ce qu'il pouvait de ce discours.

« Que dit-il? s'inquiéta Guy.

— A ce qu'il me semble, répondit Ranni, il supplie le soleil de se tenir quelque temps à l'écart pour permettre à la pluie de venir. Il n'a pas plu depuis très longtemps dans cette région, et le Peuple Etrange désire que l'astre du jour s'enveloppe



d'épais nuages qui crèveront en ondée bienfaisante et rendront la prospérité au pays. La sécheresse menace les récoltes que ces gens souhaitent faire. Je suppose qu'ils cultivent des champs, au flanc de la montagne, et qu'ils tirent de là une partie de leurs ressources. Ce manque de pluie est une véritable catastrophe pour eux. »

On fit descendre les prisonniers de la tour et, pour la nuit, on les installa avec des couvertures dans le temple ouvert à tous vents.

Ils restèrent seuls. Les gardiens avaient disparu, à la suite de la foule, derrière une lourde porte dorée qu'ils verrouillèrent.

Les deux hommes s'empressèrent d'inspecter les lieux à l'aide d'une lampe de poche. Mais ils ne découvrirent pas d'autre issue que la porte... fermée. Aucun espoir de s'échapper!

Les enfants se posaient mille questions au sujet de Jean et de Bako, Que faisaient-ils en cet instant même? Et où étaient M. et Mme Arnaud? Ils étaient loin de se douter que tous quatre étaient réunis et se trouvaient comme eux dans le repaire de leurs ennemis...

*
**

M. Arnaud et ses compagnons avaient continué leur progression un peu au hasard. Ils avaient traversé plusieurs salles. Toutes étaient vides. M. Arnaud en avait profité pour fureter à droite et à gauche. Dans une grotte, qui servait apparemment de réserve, l'aviateur fît une curieuse découverte : une série de petits récipients contenant des teintures de diverses couleurs, mais surtout rouges et jaunes.

« Regardez! dit-il. Voilà qui explique la teinte des cheveux du Peuple Etrange... et la couleur de sa peau. Sans doute ces gens se fardent-ils pour frapper l'imagination des tribus voisines. Une manière comme une autre d'effrayer l'ennemi! »

Jean mit un des pots dans sa poche.

« Ce sera un souvenir à rapporter à la maison! déclara-t-il d'un ton joyeux.

— Si nous rentrons jamais chez nous! » ajouta mentalement M. Arnaud en réprimant un soupir.

Les quatre compagnons continuèrent leur route. Après avoir traversé une série de pièces où des provisions se trouvaient emmagasinées, ils suivirent un couloir dont le plafond était très haut. Soudain, ils entendirent du bruit... et débouchèrent sur la banquette rocheuse qui bordait la rivière souterraine. Celle-ci coulait, rapide et sombre, à l'intérieur

même de la montagne. L'aviateur et sa femme s'arrêtèrent stupéfaits.

« C'est la rivière dont je vous ai parlé, dit Jean.

— Oui, murmura M. Arnaud en regardant autour de lui. N'empêche que, si nous n'y prenons garde, nous allons finir par nous perdre. Je me demande si nous sommes loin de l'endroit où cette rivière débouche à l'air libre?... »

Jean posa la question de son mieux à Bako et le jeune Noir hocha la tête d'un air découragé. Il ne reconnaissait pas l'endroit où ils se trouvaient.

Tous quatre firent donc demi-tour, laissant la rivière derrière eux. Ils n'étaient même pas certains que ce fût bien là celle dont Jean et Bako avaient remonté le cours.

Au bout d'une dizaine de minutes, les fugitifs arrivèrent devant une curieuse porte toute ronde, représentant un soleil entouré de ses rayons. Ils perçurent un bruit de voix.

Bako colla son oreille contre la porte. Soudain, il devint gris de peur. Il avait entendu...

Faisant appel à tous les mots de français qu'il connaissait et y ajoutant des mots de sa propre langue, il tenta, s'aidant en outre d'une mimique expressive, d'expliquer à ses compagnons ce qu'il avait saisi.

« Ces gens disent que leur dieu est en colère. Il brûle la montagne parce qu'il n'a pas de serviteur. Il a besoin d'un serviteur pour l'aider à cacher sa tête dans les nuages qui amèneront la pluie. Un des prisonniers doit être désigné comme serviteur. »

M. et Mme Arnaud n'auraient pas compris grand-chose au discours du petit Noir si Jean ne le leur avait traduit. Il était habitué au jargon de Bako.

« Eh bien, dit M. Arnaud, voilà bien ce que je craignais : une victime sera précipitée du haut de la montagne pour apaiser le soleil. Il faut à tout prix essayer de délivrer nos enfants avant qu'il soit trop tard! »





CHAPITRE XIV

Réunis !

M ARNAUD avait à peine fini de parler que la • porte ronde s'ouvrit, livrant passage à un homme de haute taille, portant une barbe rousse. Comme il faisait sombre dans le couloir, il n'aperçut pas nos fugitifs qui s'étaient plaqués contre la muraille. Il avait parcouru quelques mètres lorsqu''un petit groupe d'hommes, revêtus de longues robes, coururent à sa rencontre.

Les nouveaux venus se mirent à parler très vite, en faisant de grands gestes. Tous semblaient très agités. Bako se serra contre M. Arnaud et se haussa sur la pointe des pieds pour lui chuchoter à l'oreille :

« Nous courir vite, vite! »

L'aviateur comprit que leur évasion avait dû être découverte et qu'ils devaient fuir au plus vite. Mais où aller?

« Retournons à la rivière! » suggéra Mme Arnaud dans un souffle.

Le conseil était bon. Dès que leurs ennemis se furent éloignés, tous quatre suivirent le couloir conduisant à la rivière souterraine. Ils se hâtaient d'autant plus qu'il leur semblait entendre dans le lointain des appels et des bruits de pas.

Ils atteignirent enfin l'étroite corniche qui longeait le cours d'eau.

Si nous essayions de traverser? proposa Jean. Il y a de l'autre côté un énorme rocher derrière lequel nous pourrions nous cacher. »

Au même moment, Bako fit une étrange découverte. Il courut à Jean, le prit par le bras et l'entraîna à sa suite en murmurant des mots incompréhensibles. Jean se laissa conduire... et vit ce que Bako avait trouvé. C'était un petit bateau, de forme curieuse, orné de rayons multicolores.

« Regardez! Voici un moyen de descendre la rivière! s'écria Jean, tout joyeux. Mais faisons vite. Il me semble que les pas se rapprochent. »

M. et Mme Arnaud ne pouvaient qu'adopter la solution qui s'offrait à eux. Tous s'empilèrent donc dans la petite embarcation aux flancs renflés et se laissèrent emporter par le courant. Ils n'eurent même pas besoin d'utiliser les pagaies qui se trouvaient au fond du bateau.

Bako était loin d'être rassuré. Il se pressait contre Jean tout en murmurant de confuses incantations, destinées, sans doute, à le protéger du danger.

Cependant, le bateau continuait son chemin, et

Cette étrange promenade se termina de la manière la plus étonnante. Le courant devint moins violent, pin s'assagit définitivement. Le bateau s'arrêta et M Arnaud dut utiliser les pagaies pour continuer à avancer. On s'engagea sous la voûte d'un nouveau m miel. Tout au bout une lumière brillait.

« Nous arrivons quelque part, murmura M. Arnaud, mais, par exemple, je me demande où! »

On n'allait pas tarder à le découvrir. Ils débouchèrent dans ce qui leur parut être une grande et magnifique pièce. Ils avaient du mal à croire qu'ils ne rêvaient pas. Le sol, de part et d'autre de la rivière, était fait de larges pierres lisses et brillantes. Les murs disparaissaient sous de merveilleuses tapisseries où se fondaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et le plafond, fait lui aussi de pierres brillantes, s'élevait très haut au-dessus de leur tête. Une lampe gigantesque y était accrochée et suffisait à éclairer la scène.

Des tables de pierre se dressaient ça et là. Des (ouvertures empilées faisaient office de sièges. De grands vases débordaient de fleurs. Trois perroquets se balançaient dans des cages d'or, tandis que cinq petits singes faisaient des cabrioles dans un coin.

Au milieu de cet extraordinaire appartement coulait la rivière qui avait amené les voyageurs.

Soudain, l'aviateur aperçut quelque chose devant lui, un peu plus loin, sur la rivière. C'était une sorte île grand portail qui barrait le cours d'eau. Il était impossible de pénétrer plus avant, à moins d'ouvrir cette porte qui semblait faite d'or pur.

M. Arnaud décida qu'il valait mieux ne pas explorer l'étrange salle mais, au contraire, tenter d'aller plus loin en cherchant à franchir le portail

doré. Il donna quelques coups de pagaie qui portèrent l'embarcation en avant...

Le bateau arriva à la hauteur de l'obstacle... et le voyage se termina de façon brutale... Une demi-douzaine d'hommes du Peuple Etrange venaient de surgir sur les bords de la rivière souterraine. Ils se mirent à pousser de grands cris en se montrant mutuellement le bateau dont l'élan achevait de le porter vers eux.

« Inutile de leur résister, murmura M. Arnaud avec une grimace de dépit. Nous ne pouvons pas leur échapper! Quelle malchance! »

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, M. et Mme Arnaud et les enfants furent faits prisonniers en un clin d'œil. A la vue de Jean et de Bako, les habitants de la Montagne parurent très surpris.

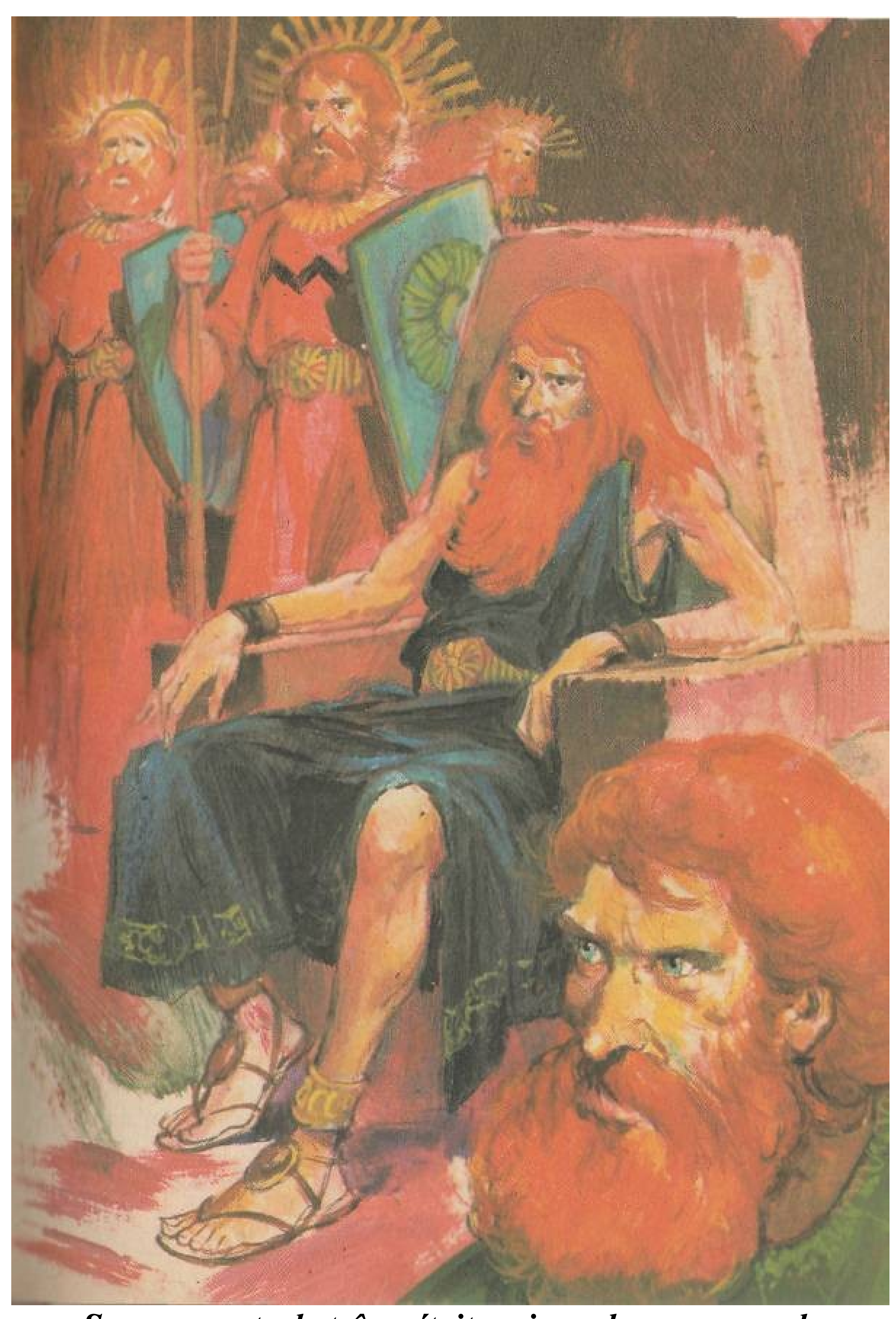
On fit traverser la grande salle aux prisonniers.

Sur une sorte de trône dressé à une extrémité de la pièce était assis un homme grand. Il avait la peau jaune et portait une barbe rousse comme les autres... Ses yeux brillaient d'un éclat à peine soutenable.

« Ce doit être leur chef ou leur roi, murmura M. Arnaud. Je n'aime pas beaucoup la façon dont il nous regarde. »

Un peu en arrière du trône se tenait un groupe d'hommes. Ils tenaient à la main des lances et portaient de curieuses coiffures : elles représentaient des rayons de soleil, disposés en une brillante auréole qui étincelait à chacun de leurs mouvements. Bako avait une telle peur qu'il tremblait des pieds à la tête; Jean était obligé de le soutenir.

Le chef se mit à parler d'une voix rauque et dure. Bako fut le seul à comprendre ce qu'il disait... et cela ne le rassura pas du tout. Il confirmait que le



Sur une sorte de trône était assis un homme grand.

soleil était mécontent et réclamait une victime. Le sacrifice consisterait à jeter l'un des prisonniers du sommet de la montagne...

Le chef donna un ordre bref. Les hommes armés d'une lance s'approchèrent aussitôt des captifs et les encadrèrent. Ils les firent sortir de la grande salle pour les conduire au sommet de la montagne où se trouvaient déjà Guy, Paul, Nicole, Linette, Ranni et Pilesco.

Poussés par leurs gardiens, l'aviateur, sa femme, Jean et Bako se trouvèrent soudain dans une sorte de petit réduit qui ressemblait fort à une cage d'or, merveilleusement ouvragée.

« Regardez! chuchota Jean en levant l'index. Il y a une large ouverture dans le plafond, juste au-dessus de notre tête!»

II ne se trompait pas. Et cette ouverture permettait de hisser au sommet de la montagne, ainsi que les prisonniers allaient s'en apercevoir, la cage qui jouait le rôle d'un véritable ascenseur.

Bien entendu, cet ascenseur extraordinaire n'était pas mu par l'électricité. Il se déplaçait à l'aide de cordes manœuvrées par des hommes.

Outre les prisonniers, la cage contenait quatre gardiens. On en ferma la porte. L'un des hommes cria quelque chose et vingt paires de bras vigoureux se mirent en devoir de manœuvrer l'ascenseur.

La cage monta, tantôt vite, tantôt lentement, selon le rythme des efforts humains. Elle finit par s'arrêter juste au-dessous d'une trappe. La cabine n'ayant pas de plafond, on distinguait très bien la trappe qui était faite d'une dalle brillante et que deux verrous maintenaient fermée. L'un des gardiens fit glisser ces verrous. La dalle se souleva sur d'invisibles charnières. Puis la cage s'éleva encore



un peu et, ayant émergé au niveau du sol, s'arrêta.

Tout le monde sortit de l'ascenseur. M. et Mme Arnaud regardèrent autour d'eux. Ils n'avaient aucune idée de l'endroit où on les avait amenés et ils restèrent pétrifiés devant la vue admirable qui s'offrait à eux! Ils étaient au sommet de la Montagne Jaune.

La cage dorée s'était immobilisée au milieu du large espace libre ménagé au centre du terrain. Jean jeta un rapide coup d'œil à droite et à gauche pour voir si ses amis n'étaient pas dans les parages. Mais il ne les aperçut nulle part.

Pourtant, ils se trouvaient tout près de là... dans le temple où ils étaient en train de prendre leur déjeuner matinal. En effet, les pérégrinations de M. et Mme Arnaud, de Jean et de Bako avaient duré toute la nuit. Il faisait jour maintenant mais les enfants s'étaient enroulés dans leurs couvertures

car, en dépit du soleil, le vent était froid à cette période de l'année.

Ils mangeaient sans appétit. Tous pensaient à leur triste situation. Ce fut Paul qui, le premier, aperçut l'ascenseur. La vue de cette cage dorée qui surgissait tout à coup du sol le laissa bouche bée. C'est tout à fait par hasard qu'il regardait dans cette direction, quand il constata qu'une des dalles brillantes se soulevait comme par magie. Ce qui suivit le fit s'immobiliser si longtemps que Guy lui donna une bourrade pour le réveiller.

Paul ferma alors la bouche et manqua s'étouffer. Guy lui tapa dans le dos.

« Arrête! Arrête! s'écria Paul en retrouvant enfin l'usage de la parole. Regarde plutôt là-bas. »

De son doigt tendu il désignait le centre du vaste espace libre. Mais comme il ne cessait de tousser, on comprit mal ce qu'il disait et personne ne remarqua son geste. Nicole, croyant qu'il continuait à s'étouffer, vint même joindre ses efforts à ceux de Guy.

Paul, qui ne pouvait détacher ses regards de la cage dorée, en vit sortir M. et Mme Arnaud, Jean et Bako. Pour le coup, il faillit se trouver mal tant furent grands sa joie et son saisissement. Il devint tout rouge, .puis tout pâle, et échappa à Guy et à Nicole.

« Regardez! » cria-t-il, à pleins poumons cette fois.

Les autres obéirent enfin... Alors, quand ils virent quatre personnes debout au milieu de la cour centrale, quand, parmi ces quatre personnes, Guy, Nicole et Linette eurent reconnu leurs parents, ce fut du délire.

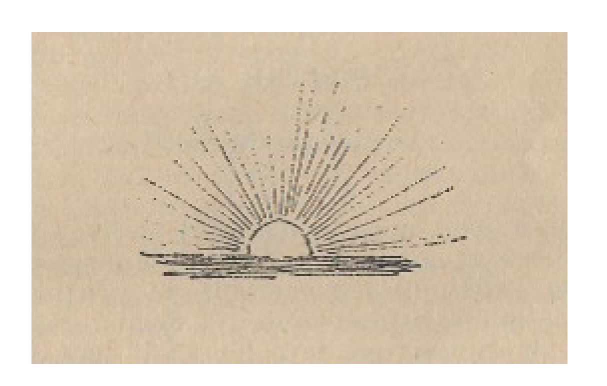
Avec des cris de joie et des acclamations de bienvenue,

venue, les enfants dévalèrent en courant les escaliers du temple et se précipitèrent vers les arrivants.

Ranni et Pilesco, souriant dans leur barbe, assistèrent alors à de longues embrassades. M. et Mme Arnaud, revenus de leur surprise, couvraient leurs enfants de baisers. Guy et Paul donnaient à Jean et à Bako de grandes tapes dans le dos. On se posait mutuellement mille questions.

Bako lui-même rayonnait de joie. Il était tout heureux d'avoir retrouvé ceux dont il avait suivi la piste avec tant de constance.

Bien que prisonniers, tous étaient ravis de se retrouver au complet.





CHAPITRE XV

Ranni et Pilesco usent d'un subterfuge

LORSQUE l'effervescence générale fut un peu calmée, M. Arnaud regarda autour de lui pour voir ce qu'étaient devenus les quatre hommes qui étaient montés avec eux par l'ascenseur. Mais les gardes, aussi bien que la cage dorée, avaient disparu. Il n'en restait aucune trace, et la dalle, un instant soulevée pour leur livrer passage, avait repris sa position initiale. Les prisonniers restaient seuls au sommet de la montagne. M. Arnaud, poussé par la curiosité, se dirigea vers

la dalle mobile et, du bout des doigts, tenta de la faire bouger. Mais elle était exactement encastrée parmi les autres et l'aviateur comprit vite que ses efforts étaient inutiles.

« De toute manière, dit-il, elle doit être verrouillée à l'intérieur. Nous ne pouvons pas espérer nous échapper par là... »

II se tourna vers Ranni et Pilesco avec qui, tout de suite, il avait sympathisé, et leur demanda :

« Mais vous-mêmes, comment êtes-vous arrivés ici? Par l'ascenseur, comme nous? »

Ce fut Guy qui se chargea de répondre. Il décrivit à ses parents l'interminable escalier qui aboutissait à la porte dorée. Il leur montra la porte elle-même. Elle était, hélas! fermée et il n'y avait aucun moyen de l'ouvrir.

Guy, Nicole et Linette étaient si heureux d'avoir retrouvé leur père, leur mère, Jean et même Bako, qu'ils en oubliaient leur dramatique situation et, racontaient leurs propres aventures en bavardant comme des pies. Mais les adultes restaient graves et, au bout d'un moment, ils se réunirent dans un coin pour tenir conseil.

« Nous devons à tout prix tenter de fuir, déclara Pilesco. Ces gens sont des sauvages et des ignorants. Ils croient que le soleil est en colère contre eux et se disposent à lui offrir un sacrifice pour gagner ses faveurs. Lequel d'entre nous sera désigné comme victime? Je suis malade à la seule pensée de ce choix.

— Aucun de nous n'est en sûreté, opina M. Arnaud. Dites-moi... Si nous guettions le retour des gardiens qui viennent vous apporter à manger? Nous pourrions les réduire à l'impuissance et partir par l'escalier dont vous m'avez parlé.

— On peut toujours essayer, répondit Pilesco sans enthousiasme. Mais je crains que cela ne serve à rien. On aura vite fait de nous rattraper. Enfin, s'il n'y a que cela à tenter... »

A ce moment, Jean vint rejoindre les grandes personnes. Il avait montré aux autres enfants le petit pot d'ocré qu'il avait pris dans la réserve du Peuple Etrange. Son visage offrait un aspect bizarre : il s'était amusé à se passer un peu de cette crème sur la joue et celle-ci était devenue jaune pâle et toute luisante, comme la peau de tous les habitants de la Montagne,

Ranni et Pilesco, qui n'étaient pas encore au courant du maquillage du Peuple Etrange, écarquillèrent les yeux.

« Jean! Que vous arrive-t-il? s'étonna tout haut



Ranni. On dirait que vous faites un début de jaunisse.

— Presque! répondit Jean en riant. Mais cette jaunisse-là se guérit avec de l'eau et du savon. »

Pilesco et Ranni regardèrent de plus près la peau jaunie.

« Tiens, tiens! dit Pilesco. C'est de l'ocre jaune. Exactement la même couleur que celle de la peau de nos ennemis!

— Je suis sûr, reprit Jean, que ceux-ci vous prendraient pour l'un des leurs si vous vous passiez de cette crème sur le visage et les mains. Vous avez déjà les cheveux et la barbe de la même teinte qu'eux! »

Jean n'avait pas fini de parler que Pilesco et M. Arnaud échangèrent un regard. La même idée leur était venue à l'esprit. Pilesco prit le pot de crème colorée des mains de Jean, y trempa le bout du doigt et se passa l'onguent sur le poignet. Aussitôt sa peau prit un éclat jaune d'or.

« Ainsi vous pensez comme moi, s'écria M. Arnaud avec agitation. Si vous utilisez cette crème, il vous sera facile de vous mêler à nos ennemis. Ranni et vous, vous êtes roux comme eux. Avec la peau du même jaune, vous leur ressemblerez tout à fait. Vous pourrez peut-être vous échapper et même... nous délivrer par la suite! »

Ces paroles provoquèrent les exclamations des enfants. Tout le monde s'agitait. Tout le monde parlait à la fois. L'idée émise par M. Arnaud paraissait géniale! A la fin l'aviateur fut obligé de réclamer le silence.

« Ne perdons pas de temps en parlottes mutiles, dit-il. Je propose que Ranni et Pilesco se maquillent immédiatement afin d'être prêts à s'échapper

lorsque les gardiens arriveront. S'ils réussissent à fuir et à retourner auprès de nos avions, peut-être pourront-ils revenir à notre secours. Espérons que d'ici là rien de terrible ne se produira. De toute façon, c'est notre unique chance!

— Il y a des robes flottantes dans le temple, avec les couvertures de réserve! s'écria Guy. Ranni et Pilesco pourront en passer une pour compléter leur déguisement. Ils possèdent déjà un manteau à la mode d'ici, ajouta le jeune garçon en riant. On nous en a donné à tous pour nous protéger du froid. »

La petite troupe se précipita dans le fond du temple où Ranni et Pilesco choisirent les vêtements qui leur allaient le mieux.

Puis Mme Arnaud, faisant office de maquilleuse, passa la crème jaune sur le visage, le cou et les mains des deux grands Varaniens. Maintenant, avec leurs robes flottantes, leur peau dorée et leur barbe rousse, ils ressemblaient tout à fait aux gens de la Montagne Jaune.

Le pauvre Bako, devant cette transformation incroyable, avait peine à en croire ses yeux. Il ne reconnaissait plus du tout Ranni et Pilesco et se tenait éloigné d'eux le plus possible. Il en avait presque peur.

Cependant, comme les geôliers ne devaient pas revenir avant la fin du jour, M. et Mme Arnaud, ainsi que Jean et Bako, mirent le temps à profit en se restaurant un peu et surtout en rattrapant leur nuit blanche par un sommeil réparateur. Ils avaient besoin de reprendre des forces.

Lorsque M. Arnaud se réveilla, son premier soin fut de jeter un coup d'œil à sa montre.

« Tenons-nous prêts, dit-il. C'est bientôt l'heure où les adorateurs du soleil viennent se prosterner



devant lui. J'espère qu'ils seront assez nombreux pour que Ranni et Pilesco puissent se mêler à eux. »

Les geôliers furent les premiers à arriver et on les laissa repartir comme ils étaient venus après qu'ils eurent déposé dans le temple de nouvelles provisions pour les prisonniers. Bien entendu, Ranni et Pilesco ne s'étaient pas montrés à eux. Ils se tenaient cachés derrière deux piliers, à proximité de la porte dorée, prêts à se mêler au Peuple Etrange quand l'heure en serait venue.

Le soleil continua à décliner sur l'horizon; soudain une étrange mélopée, mêlée à un bruit de pas, s'éleva derrière la porte d'or. C'étaient les adorateurs du soleil. La porte s'ouvrit et une longue procession défila devant les captifs. Elle traversa le temple; celui qui la conduisait grimpa au sommet de la tour. La foule se prosterna en direction de l'ouest et une

cloche sonna quelque part, plaintive et lugubre, accompagnant l'incantation des fidèles.

Derrière leurs piliers, Ranni et Pilesco attendaient l'occasion de s'échapper. Dès que le soleil eut disparu, la foule se releva et, suivant celui qui semblait être le grand prêtre, passa à nouveau la porte dorée, puis descendit l'escalier conduisant au cœur de la montagne.

Alors, emboîtant le pas aux derniers adorateurs du soleil, deux hommes à la barbe rousse sortirent de l'ombre des piliers et franchirent à leur tour le seuil interdit. La porte se referma derrière eux : Ranni et Pilesco étaient partis!

« Ça y est! Ils ont réussi! murmura Jean, tout joyeux. J'espère qu'ils sauront se débrouiller et ne se feront pas prendre! »

Les prisonniers ne furent plus dérangés ce jour-là. Ils mangèrent puis s'organisèrent pour la nuit. Nicole et Linette se blottirent contre leur mère. M. Arnaud et les garçons s'allongèrent sous des couvertures dans un autre coin. Il ne faisait pas chaud dans ce temple ouvert à tous les vents. Malgré tout, on dormit mieux que d'habitude cette nuit-là. L'évasion des deux Varaniens mettait de l'espoir au cœur de chacun.

Il ne se passa rien le lendemain ni le jour suivant. Le Peuple Etrange faisait régulièrement une apparition au lever du soleil, et une autre au moment précis où l'astre se couchait. Les geôliers apportaient tout aussi régulièrement de l'eau et des provisions à ceux dont ils avaient la garde. Aucun d'eux n'avait remarqué la disparition de Ranni et de Pilesco. Et cela, pour cette raison très simple : M. Arnaud avait recommandé aux enfants de se disperser aux quatre coins de l'esplanade aux heures où les gardiens montaient les repas.

« Ainsi, avait expliqué l'aviateur, ils ne feront

pas attention... L'absence de nos amis passera inaperçue. Tandis que si nous restions en groupe, elle leur sauterait aux yeux. »

Cette petite ruse fut couronnée de succès, les geôliers ne se souciaient guère de recenser leurs prisonniers. D'ailleurs, comment auraient-ils pu imaginer une seule minute que deux d’entre eux manquaient!

Ce fut le troisième jour que les choses commencèrent à se gâter... La cage d'or surgit au milieu de l'espace libre ménagé au centre de l'esplanade. Mme Arnaud, qui se trouvait par hasard à proximité, l'aperçut la première. Elle courut avertir les autres. Tous se mirent à regarder. Qu'allait-il se passer?

Le chef lui-même (ou fallait-il dire le grand prêtre?) sortit de l'ascenseur. C'était un homme aussi maigre que grand. Sa peau jaune était parcheminée. De toute évidence, il était vieux, très vieux, mais le regard perçant de ses yeux d'aigle lui conférait une sorte de puissance maligne.

Il ouvrit la bouche, jeta un ordre bref. D'autres hommes sortirent de la cabine et s'assemblèrent derrière lui.

Alors, le chef se mit en marche vers le temple. Là, il entreprit de psalmodier plusieurs prières au soleil, d'une voix forte et bien timbrée.

Quand il eut fini, il se tourna vers les hommes qui l'accompagnaient et, de nouveau, leur lança un ordre bref. Immédiatement, les gardes se précipitèrent vers les prisonniers, les encadrèrent et les contraignirent à s'avancer vers le grand prêtre.

Celui-ci considéra la petite troupe en frončant les sourcils, puis se tourna vers ses serviteurs d'un air à la fois surpris et irrité. Il était évident qu'il

avait découvert que quelqu'un manquait à l'appel.

Il posa une question et les gardes s'empressèrent de compter les captifs. Un grand désarroi se peignit sur leur visage et ils commencèrent à explorer les moindres recoins du temple.

« Ils cherchent Pilesco et Ranni, chuchota Jean à l'oreille de Guy.

— Eh bien, répondit Guy sur le même ton, ils peuvent toujours chercher. Ils ne trouveront rien. »

Comme il fallait s'y attendre, les gardes revinrent bredouilles, ne comprenant rien à ce qui s'était passé. Ils n'avaient pas trouvé trace des fugitifs. La disparition de Ranni et de Pilesco leur paraissait inexplicable.

Le grand prêtre laissa éclater sa colère. Ses yeux lancèrent des éclairs, sa bouche se durcit.

Il invectiva ses serviteurs avec une telle fureur que les malheureux, éperdus, se jetèrent à ses pieds d'un air désespéré. Bako était le seul à comprendre le discours enflammé du vieil homme qui menaçait ses gardes des pires châtiments... et ajoutait quelque chose de plus terrible encore!

Quand le vieillard fut un peu calmé, il s'approcha des prisonniers d'une allure pleine de majesté et les regarda tour à tour dans le blanc des yeux. Personne ne flancha, sauf le pauvre Bako qui était au comble de l'épouvante. Et cela pour deux raisons : d'abord parce qu'il avait peur du grand prêtre et ensuite parce qu'il savait quelque chose que les autres ignoraient.

Le grand prêtre était en train de choisir la victime qu'il se proposait d'offrir en sacrifice au dieu!

Il tint les yeux fixés sur Jean un long moment. Puis il dévisagea Nicole et Linette. Arrivé devant

Paul, il lui prit le menton dans la main et plongea ses yeux au fond des siens. M. et Mme Arnaud se sentaient très inquiets.

Bako laissa échapper un gémissement. Lequel d'entre eux allait être désigné pour être sacrifié au soleil? Le pauvre enfant songeait qu'il lui faudrait dire la vérité à ses compagnons d'infortune... Car aucun ne comprenait ce que le grand prêtre était en train de faire!





CHAPITRE XVI

La victime

LE GRAND PRÊTRE saisit Paul par le bras et cria quelques mots à ses serviteurs. Deux hommes s'avancèrent aussitôt et encadrèrent le jeune garçon. Paul avait peur car il ne savait pas ce qu'on voulait faire de lui, mais il résolut de faire bonne figure.

Quoique pâle, il ne broncha pas et resta debout, son regard fier défiant celui du grand prêtre. Guy et les autres admirèrent en silence son attitude. Le fils du roi de Varanie possédait l'orgueil de son rang.

Les gardes entraînèrent Paul vers la porte d'or qui s'ouvrit devant eux. Ils la franchirent avant qu'aucun des assistants n'ait eu le temps de faire un geste, et elle se referma sur-le-champ.

Avec une exclamation de rage, M. Arnaud bondit vers le grand prêtre qui, lui, n'avait pas bougé.

« Pourquoi emmenez-vous cet enfant? s'écria-t-il. Je vous ordonne de nous le rendre! »

Le grand prêtre devina le sens des paroles mais n'en tint aucun compte. Il se contenta de sourire. Puis, tournant les talons, il monta au sommet de la tour et commença ce qui semblait être une prière au soleil.

Bako, tout, tremblant, fut bien obligé d'expliquer à ses compagnons le sort réservé à Paul, En son jargon, appuyé de gestes expressifs, il leur dit que le petit prince avait été choisi pour être le serviteur de l'astre du jour. Tous écoutaient, frappés d'horreur. M. Arnaud et sa femme, qui étaient au courant de la plupart des superstitions des tribus sauvages existant au monde, se regardèrent avec désespoir. Ils comprenaient que Paul serait la victime d'un prochain sacrifice.

« Je ne vois pas comment nous pourrions l'empêcher, murmura enfin l'aviateur. C'est terrible. »

Les adultes se laissèrent tomber à l'ombre du temple, sur les dalles fraîches. Nicole et Linette se mirent à pleurer.

Guy, Jean et Bako se réunirent dans un coin pour délibérer, Jean, toujours optimiste, se refusait à désespérer. Guy, au contraire, nourrissait les craintes les plus vives. Quant à Bako, il continuait à trembler de peur. Il se tenait le plus près possible de Jean, comme si celui-ci eût été en mesure de le préserver de tout mal.

Au bout d'un moment, Jean lui reprocha son attitude.

« Pousse-toi un peu, mon vieux. Tu me tiens chaud. Au lieu de trembler, tu ferais mieux de t'occuper à quelque chose...

— Donne-lui un crayon et un carnet, suggéra Guy. Tu sais que tout ce que nous avons dans nos poches l'intéresse et l'amuse. »

Jean trouva l'idée excellente. Il fouilla dans sa poche et en tira son agenda. Jour après jour, il y notait leurs aventures. Il tendit l'objet au petit Noir.

« Prends ça et va jouer dans ce coin, là-bas! »

Bako accepta avec empressement. Il se mît à tourner les pages de l'agenda, l'une après l'autre, passant son doigt sur les lignes que Jean avait écrites. Bien entendu, il ne pouvait pas lire un seul mot mais il se donnait l'illusion de comprendre.

Il arriva ainsi à la date de la veille, sous laquelle figurait la dernière relation de Jean. Les pages suivantes étaient blanches. Cela intrigua Bako. Pourquoi Jean n'avait-il rien écrit sur le reste du carnet? Il se rapprocha de son ami et lui désigna du geste les feuillets blancs. Jean essaya de lui donner quelques explications.

« Aujourd'hui, j'écris. Demain, j'écris, mais à la fin de la journée seulement.

— Jean, quel jour sommes-nous? demanda Guy. J'ai fini par perdre la notion du temps, tu sais!

— Nous sommes vendredi 16! Tiens, regarde! » Guy prit l'agenda que Jean lui tendait et le consulta du regard. Soudain, il poussa une exclamation.

« Ça, alors! Sais-tu ce qui est prévu pour demain?

— Quoi donc?

— Une éclipse de soleil. Je me demande si elle sera visible ici... Je vais le demander à papa. »

Les deux garçons allèrent trouver M. Arnaud. Guy lui montra l'agenda.

« Regarde, papa! Il y aura une éclipse de soleil demain! Crois-tu que nous pourrons l'observer? Il serait intéressant de voir la lune passer devant le soleil et en cacher la lumière. »

L'aviateur s'était levé d'un bond. Avec une fébrilité que les enfants ne comprirent pas, il arracha presque l'agenda des mains de Guy et se mit à lire à haute voix :

« Eclipse de soleil, llh 43... »

« Oui, oui, ajouta-t-il d'une voix changée. Et cela se produira bien demain. C'est à peine croyable! »

II semblait si ému que les enfants l'interrogèrent tous à la fois :

« Qu'y a-t-il, papa?... Que se passe-t-il?... » Seule, Mme Arnaud semblait avoir deviné. Maintenant, ses yeux brillaient d'un espoir nouveau.

« Là, là, mes enfants! Cessez de vous agiter, dit M. Arnaud. Je vais vous expliquer. Ecoutez-moi bien... »

II baissa la voix. Il ne pensait pas qu'une oreille étrangère puisse l'entendre et il ne croyait pas davantage que, même si les habitants de la Montagne Jaune l'eussent entendu, ils auraient compris ce qu'il disait. Mais il ne voulait courir aucun risque.

« Guy a résumé tout à l'heure en quelques mots ce qu'est une éclipse de soleil, dit-il. Cela signifie que la lune passe juste devant le soleil. Ce phénomène se produit rarement. Si nous étions en France, le soleil ne serait caché qu'en partie à nos yeux par la lune. Mais ici, en plein cœur de l'Afrique, il sera

complètement éclipsé et le pays entier sera plongé dans l'obscurité pendant un moment! »

Les enfants écoutaient, très intéressés.

« Cette éclipse, reprit M. Arnaud, peut avoir pour nous une énorme importance. Vous savez déjà que le Peuple Etrange est composé d'adorateurs du soleil. Ces gens, à ce qu'il semble, ont l'habitude d'offrir des sacrifices humains à leur dieu en jetant au bas de la montagne une victime choisie par le grand prêtre. Ils espèrent ainsi s'attirer les faveurs de l'astre et obtenir qu'il exauce leurs prières. Je crains fort que notre petit Paul soit sacrifié demain, à moins que nous ne puissions faire quelque chose pour le sauver. Et je crois maintenant en avoir trouvé le moyen!

— Tu pourrais sauver Paul? s'écria Nicole qui reprenait courage. Oh, ce serait merveilleux! Dis vite, papa!



— Eh bien, répondit l'aviateur, quand nos ennemis reviendront ici, nous leur ferons dire par Bako que, s'ils ne rendent pas la liberté à Paul, je tuerai le soleil.

- Qu'entends-tu par « tuer »? demanda Linette, intriguée.

— Tu vas comprendre. Ces gens sont des êtres ignorants. Quand une éclipse se produit, ils doivent penser que le soleil meurt puisqu'il paraît s'éteindre. Ils ne savent pas que c'est la lune qui, en faisant écran, leur cache la lumière du jour.

— Ça, c'est une riche idée! s'écria Guy.

— Oui, renchérit Jean. Ces misérables vont être stupéfaits et épouvantés. Je parie qu'ils nous relâcheront tous!

— Je l'espère, répondit M. Arnaud. En tout cas, je ferai en sorte qu'il en soit ainsi. Je me demande si le Peuple Etrange va monter au temple ce soir, pour chanter des cantiques au soleil... »

Hélas! à la déception générale, personne ne se montra ce soir-là. Le grand prêtre était parti, dès la prière finie, avant que Guy ait découvert la mention de l'éclipsé sur l'agenda de Jean. Il fallait donc attendre le lendemain pour poser des conditions à l'ennemi.

Bien entendu, les prisonniers ignoraient ce qu'était devenu Paul entre-temps. M. et Mme Arnaud espéraient bien qu'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. Les enfants se demandaient pourquoi aucun de leurs gardiens ne paraissait.

« Je pense qu'ils doivent battre la région alentour pour essayer de retrouver Ranni et Pilesco, dit M. Arnaud. Faisons des vœux pour que nos amis leur échappent. »

La nuit vint. Chacun s'enroula dans une couverture pour dormir.

Paul manquait beaucoup aux enfants qui ne cessaient de penser à lui. Pauvre Paul! Comme il devait se sentir seul, loin de ses compagnons! Et comme il avait fait preuve de courage lorsqu'on l'avait amené! Les prisonniers furent longs à trouver le sommeil...

Enfin l'aube parut.

« On voit une grande partie du ciel du haut de cette montagne, fit remarquer Guy. Regardez! Voilà le soleil qui se lève! »

L'astre monta lentement au-dessus de l'horizon, suivi et admiré par sept paires d'yeux. C'était vraiment un spectacle magnifique.

« Le soleil est sans aucun doute le roi du ciel! constata M. Arnaud d'un air pensif. Il ne faut pas s'étonner si certaines tribus ignorantes et sauvages continuent à l'adorer...

— Je me moque pas mal du soleil en ce moment, soupira Nicole. Ou plutôt, si! Je le déteste. Sans lui, Paul serait encore avec nous. Il me manque terriblement: Je me demande où il est et ce qu'il fait. »

Les prisonniers n'allaient pas tarder à avoir des nouvelles du petit prince. Guy aperçut soudain la dalle centrale qui se soulevait pour livrer passage à l'ascenseur, et il se dépêcha d'appeler les autres.

« Hep! Venez vite voir! Quelqu'un vient... »

Tous les yeux se tournèrent vers la cage qui achevait de surgir sur l'esplanade et s'immobilisait sans heurt. Un petit groupe en sortit. Les prisonniers reconnurent le grand prêtre au regard d'aigle et aperçurent deux gardes qui encadraient une petite silhouette vêtue d'habits d'une somptuosité incroyable.

« Mais... mais c'est Paul! s'écria Guy, stupéfait. Regardez ce qu'il a sur la tête! »

Paul offrait un aspect des plus bizarres. Il portait une robe tissée en fils d'or qui lui tombait jusqu'aux pieds; de larges manches flottantes recouvraient ses mains. Un manteau pourpre à traîne était jeté sur ses épaules. Sa tête s'ornait d'un curieux couvre-chef représentant un soleil d'or éblouissant qui projetait ses rayons en forme d'auréole.

Paul était presque imposant ainsi. Il se mit en marche entre ses gardes, le menton levé avec fierté. Il avait compris qu'on l'avait choisi pour devenir le « serviteur du soleil » et il avait grand-peur. Cependant, il était bien décidé à montrer à Guy et aux autres qu'il n'avait rien perdu de sa vaillance. Il avançait, un peu en retrait du grand prêtre et, au passage, lança un sourire joyeux quoique rapide à ses amis.

Cependant, M. Arnaud comprenait que l'heure était venue d'agir. Il fit quelques pas en direction du grand prêtre et lui ordonna d'une voix tonnante :

« Arrêtez! Arrêtez-vous tout de suite! Et écoutez-moi! »

Le grand prêtre marqua un temps d'arrêt et se tourna vers l'aviateur. Il avait deviné le sens de l'injonction. Le ton sur lequel avait parlé M. Arnaud ne prêtait d'ailleurs à aucune confusion.

« Viens ici, Bako, reprit l'aviateur d'une voix plus douce. Dis à cet homme que je tuerai le soleil s'il fait du mal à Paul. »

Jean fut obligé de traduire ces paroles à sa façon pour que Bako les comprenne. Enfin, l'enfant acquiesça. Il courut s'agenouiller devant le grand prêtre et frappa le sol de son front. Puis il se mit à lui parler sans quitter sa posture de suppliant. Le grand prêtre fronça les sourcils et regarda

M. Arnaud. Enfin, il répondit d'un ton sec à Bako.

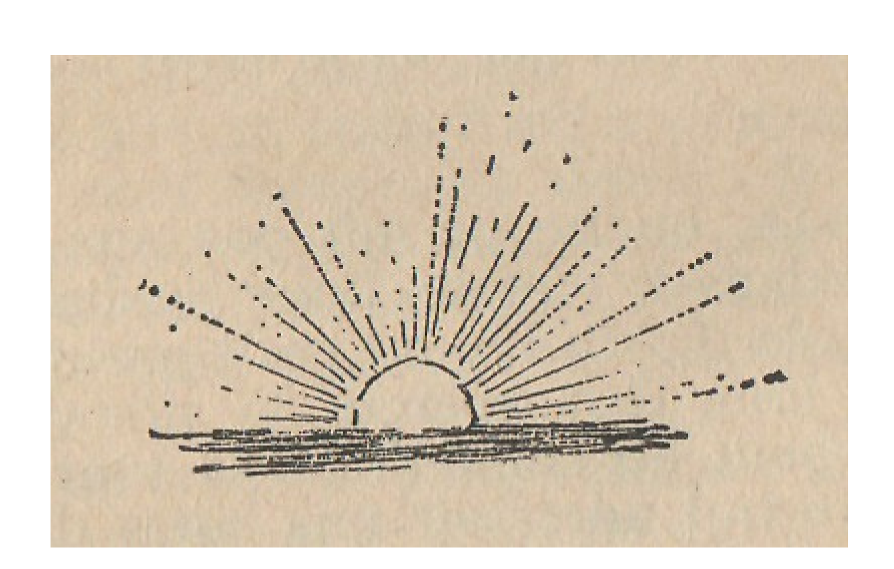
Celui-ci se releva et revint vers ses amis.

« Chef dit non! Vous, pas pouvoir tuer soleil! expliqua le petit messager. Il dit quand le soleil, haut, haut, haut dans le ciel, Paul aller vers le soleil.

— Quand le soleil sera haut, répéta M. Arnaud. Cela signifie midi... et l'éclipsé doit avoir lieu à midi moins le quart environ. Eh bien, voilà qui fait mon affaire!... Bako, répète au grand prêtre que je tuerai le soleil s'il ne nous rend pas la liberté... »

Quand Bako eut rapporté la menace au grand prêtre, celui-ci ne fit qu'en rire et regarda les captifs d'un air moqueur. Ensuite, sans plus se soucier d'eux, il se dirigea vers le temple.

Paul fut bien obligé de le suivre, toujours encadré de ses gardiens. Ses amis le regardèrent s'éloigner. Ils n'avaient d'autre espoir que cette éclipse.





CHAPITRE XVII

Celui qui tua le soleil

CE MATIN-LA, on ne permit pas aux prisonniers d'aller dans le temple. Deux gardiens en défendaient l'entrée. Force fut au petit groupe de rester dehors. De loin, Guy aperçut la silhouette menue de Paul, debout au sommet de la tour, à côté du grand prêtre qui adressait une sorte d'incantation au soleil.

A un certain moment, Paul fit un signe de la main à Guy qui lui rendit son salut amical.

« Ne te tracasse pas, Paul! cria Guy de toute la force de ses poumons. N'aie pas peur! Nous te sauverons!».

Mais le vent emporta ses paroles et Paul ne les entendit pas. Il se tenait immobile, très droit, la tête auréolée d'or.

Durant la matinée, la chaleur augmenta. Les prisonniers recherchèrent la fraîcheur à l'ombre du temple. Le vent soufflait toujours, mais il ne suffisait pas à atténuer l'ardeur des rayons solaires.

A onze heures, une importante délégation du Peuple Etrange arriva. Tous ceux qui faisaient partie de cette procession étaient vêtus de robes chatoyantes, analogues à celle que portait Paul. Pleins de majesté, ils s'assemblèrent au centre de l'esplanade puis se mirent à danser. C'était, en vérité, une danse curieuse. Les pieds frappaient le sol, presque sur place, les robes ondoyaient au gré du rythme, les voix psalmodiaient un chant plaintif.

« La danse du soleil, je suppose », dit M. Arnaud dans un souffle.

Cependant, malgré leur vive inquiétude, les captifs ne pouvaient s'empêcher d'admirer la cérémonie qui se déroulait sous leurs yeux.

M. Arnaud jeta un coup d'œil à sa montre. Il était maintenant onze heures et demie. Il regarda le soleil, presque au zénith. Bien entendu, on ne pouvait apercevoir la lune en raison de l'éclat de l'astre du jour. Elle était pourtant là, cheminant vers lui dans le ciel.

Soudain, un coup de gong résonna. Le son grave s'enfla et s'étendit au-delà même de la vaste esplanade. Les vallées environnantes s'en renvoyèrent l'écho qui se multiplia.

Tous les assistants étaient tombés à genoux. Le grand prêtre entama un discours d'une voix puissante.-

Il avait poussé Paul devant lui afin que tous les assistants puissent le voir.

« Papa, demanda Guy en tirant son père par la manche, est-ce que l'éclipsé va bientôt commencer? »

II avait une peur affreuse que quelque chose n'arrive à Paul avant le moment fatidique. M. Arnaud jeta un nouveau coup d'œil à sa montre.

« Le phénomène se produira dans deux minutes, répondit-il à son fils. Allons, c'est le moment d'entrer en scène pour de bon. Attention! »

Rapide et léger, l'aviateur s'élança alors en direction de la tour. A, l'entrée du temple, les deux gardiens, surpris, se laissèrent bousculer sans résistance. M. Arnaud passa entre eux et monta les marches. On le vit se dresser soudain tout en haut de la tour, à côté de Paul et du grand prêtre.

C'est alors que Mme Arnaud et les enfants assistèrent à une scène qui fit battre leur cœur à folle allure. M. Arnaud se tourna vers le soleil, lui montra le poing d'un air très irrité, le vitupéra à grands cris. Enfin, tirant violemment de sa ceinture un couteau qu'on n'avait pas songé à lui enlever, il le lança dans les airs en direction de l'astre flamboyant. Le couteau décrivit une grande courbe et disparut.

« II tue le soleil! Il tue le soleil! » hurla Bako en dialecte indigène.

Il comprenait soudain ce que l'aviateur était en train de faire et l'aidait de son mieux. Tous les assistants entendirent le cri de Bako et bondirent sur leurs pieds, le visage reflétant la frayeur. Ce fut une belle confusion sur l'esplanade. Les gardes du grand prêtre, reprenant leurs esprits, se précipitèrent pour se saisir de M. Arnaud.

A cet instant, l'assemblée constata une chose terrifiante : il semblait qu'un animal invisible venait de dévorer un petit morceau du soleil. Une mince ombre noire se dessinait sur son disque brillant. Le phénomène, bien entendu, était produit par la lune qui commençait à faire écran. Mais cela, les adorateurs du soleil l'ignoraient.

Bako, de son côté, n'était guère rassuré. Pourtant, il fit de son mieux pour bien jouer son rôle. Il se mit à crier :

« Regardez! Le soleil commence à mourir! »

Un silence impressionnant régnait maintenant sur l'esplanade. Chacun tournait des yeux angoissés vers le soleil. Cependant, comme ces gens superstitieux n'osaient le regarder en face, ils avaient caché leur visage dans leurs mains et guettaient à travers leurs doigts. Les gardes, qui s'étaient emparés de M. Arnaud, regardaient eux aussi, en tremblant.

La lune continua sa course et une nouvelle portion de soleil disparut. Alors, un gémissement apeuré monta de la foule. Cette éclipse, qu'ils ne comprenaient pas, les affolait. Ils étaient persuadés que leur précieux soleil se mourait lentement.

Bientôt, tous se prosternèrent en murmurant d'étranges prières. Mais, quand ils regardèrent à nouveau l'astre-dieu, ce fut pour constater que, cette fois, il avait diminué de moitié.

En même temps, le monde, autour d'eux, parut soudain s'obscurcir et devenir hostile. Le paysage semblait baigné dans une clarté surnaturelle. Les oiseaux s'arrêtèrent de chanter. Et dans les arbres, les singes cessèrent de jacasser.

Jean, Guy, Nicole et Linette avaient beau savoir qu'il s'agissait là d'un phénomène naturel, ils n'en étaient pas moins impressionnés. C'était la première éclipse totale à laquelle ils assistaient. Ils avaient

l'impression de passer peu à peu d'un monde dans un autre. Quant au pauvre Bako, il était maintenant presque aussi effrayé que le Peuple Etrange.

En haut de sa tour, le grand prêtre, frappé de stupeur et saisi d'effroi, assistait à l'agonie du soleil. Il tremblait autant que Bako. Etait-il possible que 1 homme blanc ait vraiment tué le dieu dont la face brillante prodiguait chaque jour lumière et chaleur? Il n'arrivait pas à comprendre. Il tendit les bras vers l'astre-roi, le conjurant de renaître à la vie. Mais M. Arnaud avait croisé les bras sur sa poitrine, continuant, semblait-il, à maudire le dieu défaillant.

Soudain, l'éclipsé devint totale. Le ciel s'obscurcit tout à fait. Les étoiles s'allumèrent, leur pâle clarté se substitua aux éblouissants rayons solaires. On se serait cru en pleine nuit.



« En ce moment, expliqua à mi-voix Mme Arnaud aux enfants, le soleil est entièrement caché par la lune. C'est pour cela que la nuit paraît venue et que les étoiles brillent. Pourtant, n'oubliez pas que les étoiles sont toujours dans le ciel, même pendant le jour. Seulement, nous ne les voyons pas à cause de la grande clarté du soleil. »

L'explication donnée par l'aviatrice paraissait très simple. Mais le Peuple Etrange, abîmé dans sa frayeur, n'avait aucune idée de ce qui se passait en réalité. La foule entière criait et se lamentait. On ne voyait que des gens prosternés et frappant le sol de leur front.

M. Arnaud prit Paul par le bras et lui souffla à l'oreille :

« Descends vite l'escalier et cours rejoindre les autres. Personne ne t'arrêtera maintenant. Tu es sauvé. »

Paul ne se fit pas répéter l'invitation et dégringola les marches aussi vite que le lui permettait sa longue robe. Il se jeta dans les bras de Guy qui l'accueillit chaleureusement. Jean, Nicole, Linette et Mme Arnaud l'entourèrent pour le féliciter.

« L'éclipsé est arrivée au bon moment pour te sauver, mon vieux, lui dit Jean. Tu ne risques plus rien désormais. Mais comme tu as été brave! Nous sommes tous très fiers de toi, tu sais! »

Paul eut un large sourire. Ses amis s'étaient souvent moqués de lui en le traitant de bébé, et voilà qu'aujourd'hui ils le considéraient comme une sorte de héros.

Cependant, l'éclipsé se poursuivait. Quand le soleil fut tout à fait caché, M. Arnaud se prit à crier, comme s'il menaçait le soleil disparu. Le grand prêtre s'agenouilla devant lui et l'implora dans sa

langue. Il était maintenant tout à fait convaincu que l'homme blanc possédait des pouvoirs magiques.

D'un geste magnanime, M. Arnaud invita le soleil à reparaître. Il avait bien calculé ses mouvements. Presque aussitôt, un petit coin de l'astre commença à se montrer... A mesure que la lune s'éloignait du soleil, les étoiles s'éteignaient une à une. Une lueur sépulcrale succéda aux ténèbres. Mais le Peuple Etrange était loin d'être rassuré. La foule se demandait ce qui allait encore se passer. Ils prenaient M. Arnaud pour le plus grand sorcier qui fût au monde.

Les deux gardes, qui s'étaient saisis de l'aviateur, l'avaient lâché depuis longtemps pour rejoindre le reste de l'assemblée et se prosterner comme les autres.

Seuls, M. Arnaud et le grand prêtre étaient demeurés en haut de la tour. Au bout d'un moment, l'ombre de la lune disparut complètement de la face du soleil et celui-ci brilla à nouveau de tout son éclat. La lumière du jour inonda les montagnes. Les chauds rayons de l'astre réchauffèrent le sol. Les oiseaux se remirent à pépier, les singes à jacasser. Le monde avait repris sa physionomie habituelle.

M. Arnaud prit le grand prêtre par l'épaule et le fit descendre avec lui. Puis il appela Bako.

« Bako, dis au grand prêtre qu'il nous laisse tous partir. Sinon, je tuerai encore le soleil. »

Jean, une fois de plus, fit office d'interprète.

Bako, tout gonflé de sa propre importance, s'adressa alors au chef du Peuple Etrange dont les yeux brillaient de colère. Ce grand personnage ne pouvait supporter qu'un aussi petit garçon lui parle sur ce ton menaçant. Aussi, sans répondre, et ayant

recouvré tout son aplomb, il pivota sur ses talons et lit mine de se diriger vers l'ascenseur doré qui semblait l'attendre au milieu de la cour dallée. Mais M. Arnaud ne l'entendait pas ainsi.

« Bako! Dis-lui que nous allons descendre par l'escalier et que ses gardes doivent nous laisser quitter la montagne! »

Bako comprit et transmit le message au grand prêtre. Celui-ci parut faire un signe d'acquiescement de la tête. Puis, il s'engouffra dans la cabine qui s'enfonça dans le sol. La dalle mobile demeura à côté de l'orifice : le chef du Peuple Etrange était tellement furieux qu'il avait oublié de la remettre

en place,

« Eh bien, le voilà parti, constata Guy en riant. La foule s'en est allée, elle aussi, et si vite que les battants de la porte d'or sont restés ouverts. Nous n'avons plus qu'à imiter tout ce monde.

— Moi, j'ai faim! dit Linette. Ces émotions m'ont creusée. Il reste des provisions dans le temple. Nous devrions les emporter.

— Dépêchons-nous d'aller les prendre, alors, conseilla M. Arnaud. J'aimerais autant partir avant que ces gens ne reviennent sur leur décision. »

Les garçons se précipitèrent sur les galettes et les fruits qui restaient. Ils les empilèrent sur des plats ronds, puis rejoignirent l'aviateur qui, en compagnie de sa femme et de ses deux filles, se dirigeait vers la porte dorée.

Hélas! ils ne l'avaient pas encore atteinte qu'elle commença à se refermer silencieusement à leur nez. M. Arnaud poussa une exclamation et se rua en avant.

« Vite! Ils nous enferment! »

Mais, arrivé au seuil de la porte monumentale,

force lui fut de se rendre à l'évidence. Trop tard! Elle se dressait devant lui, solide et inébranlable.

« Ils nous ont joués!» s'écria l'aviateur hors de lui.

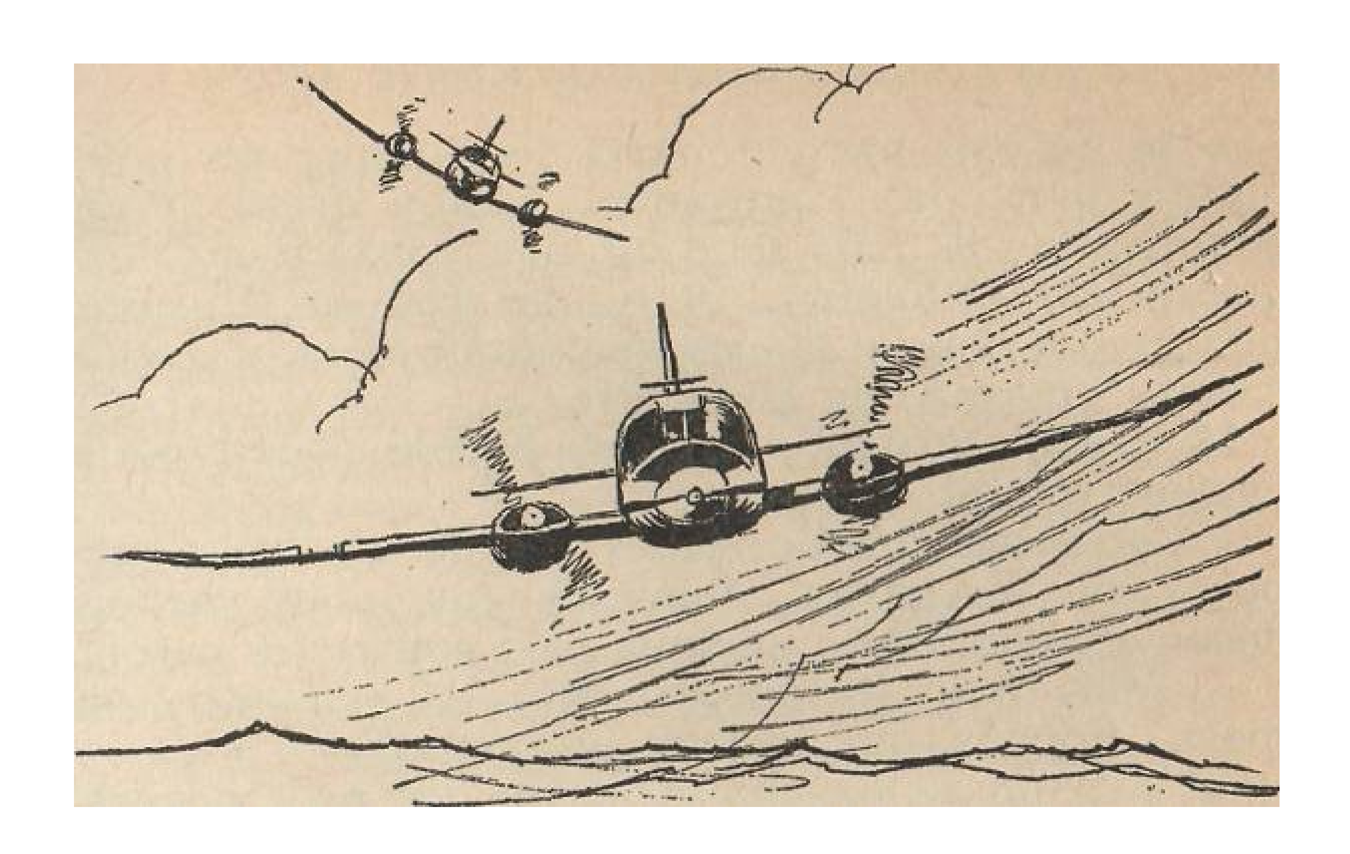
En désespoir de cause, il se mit à frapper la porte de toutes ses forces. Personne ne sembla seulement l'entendre. Il chercha en vain une poignée, une serrure. La porte n'en possédait pas.

Tous se regardèrent, consternés. Alors qu'ils avaient cru la liberté toute proche, ils étaient toujours prisonniers.





Le grand prêtre s'agenouilla devant lui.



CHAPITRE XVIII

Intervention décisive

«LA DALLE de l'ascenseur s'écria Guy. Nous pouvons nous échapper par là! Le grand prêtre ne l'a pas remise en place! »

Jean, Guy, Paul et Bako se précipitèrent au milieu de l'esplanade où se trouvait l'ouverture permettant le passage de la cage d'or.

Un peu haletants, les quatre garçons regardèrent à leurs pieds. Ce qu'il conviendrait d'appeler la « cage de l'ascenseur » découpait son trou d'ombre dans le roc mais, bien entendu, l'ascenseur lui-même n'était pas là. Cette ouverture béante, noire et profonde, avait quelque chose de sinistre.

« Je ne vois pas comment nous pourrions nous enfuir par là! murmura Jean, déçu. Pour commencer, il nous faudrait une corde d'une longueur extraordinaire... et où la trouver? Ensuite, que ferions-nous si la cage remontait alors que nous serions en train de descendre? »

M. et Mme Arnaud, suivis de Nicole et de Linette avaient rejoint les garçons.

« Cette cage fonctionne à l'aide de cordes, je suppose? dit l'aviatrice. Dans ce cas, nous devons découvrir ces câbles quelque part contre les parois.

— Mais oui! Ils doivent être là! répondit son mari... Voyons, que je jette un coup d'œil! »

M. Arnaud se pencha et scruta les profondeurs. Il ne lui fallut pas longtemps pour apercevoir des poulies, fixées sur les deux parois opposées. Deux fortes cordes étaient passées dans les gorges de ces poulies.

Plein d'espoir, l'aviateur se mit à plat ventre, tendit la main et attira les cordes à lui. Hélas! il constata qu'elles avaient été coupées et ne pouvaient plus lui être d'aucune utilité.

« Nous n'avons plus qu'à remettre la dalle en place, soupira M. Arnaud d'un air sombre. Il serait dangereux de laisser cette ouverture béante : l'un de vous serait tout à fait capable de l'oublier et de tomber au fond de ce puits...

— Eh bien, nous voici bien avancés, chuchota Linette, consternée.

— Le Peuple Etrange tout entier doit être en train de rire à nos dépens, déclara Guy, plein de dépit. Ils nous ont bien attrapés! Nous ne pouvons ni descendre ni monter. Nous sommes vissés au sommet de cette montagne jusqu'au jour du jugement dernier! »

M. Arnaud réfléchissait. Il n'aimait pas du tout la manière dont les événements avaient tourné. Il craignait que durant la nuit, leurs ennemis ne profitent de leur sommeil pour les réduire à l'impuissance. Il communiqua cette pensée à sa femme seulement, de peur d'effrayer les enfants.

Tout haut, il proposa :

« Nous avons eu aujourd'hui plus d'émotions que nous ne pouvons en supporter. Cessons donc de nous faire du souci et rentrons dans le temple. Il y fait frais. Nous pourrons nous y reposer, et un bon repas nous rendra des forces. »

Sa suggestion fut approuvée de tous. Les captifs regagnèrent le temple et dévorèrent galettes et fruits avec un appétit qui faisait honneur à leur estomac.

Après le repas, Mme Arnaud et les enfants firent un somme dans un coin tandis que M. Arnaud restait en sentinelle. Il avait été convenu en effet que l'aviateur, Jean et Guy veilleraient à tour de rôle. Ainsi, tout au moins, ne seraient-ils pas attaqués à l'improviste.

La soirée s'écoula sans que personne vînt déranger les prisonniers. La nuit tomba avec sa soudaineté habituelle.

Quand l'aube teignit l'horizon de rosé, les enfants se réveillèrent, étirèrent leurs membres engourdis. Ils avaient faim. Malheureusement, à l'exception de quelques galettes, il ne restait plus de provisions.

L'aviatrice répartit les gâteaux à la ronde.

« J'espère, dit Guy en mordant avec avidité dans sa galette, que ces gens n'ont pas l'intention de nous affamer! Il ne manquerait plus que ça!

— Notre aventure actuelle sort de l'ordinaire, constata Nicole, et elle n'a rien de très agréable. »

A dix heures du matin, la grande porte dorée

s'ouvrit. Un groupe d'hommes fit son apparition. Cette fois-ci, tous étaient armés de lances. Ils étaient sur le pied de guerre, c'était clair.

M. Arnaud s'y était un peu attendu. Il fit vivement reculer les enfants dans un coin et se dirigea vers le grand prêtre qui se trouvait à la tête de ses hommes. Bako marchait à côté de l'aviateur pour lui servir d'interprète.

Le grand prêtre ne semblait guère d'humeur à parlementer. Comme ses serviteurs, il était armé d'une lance. Il regarda M. Arnaud d'un œil féroce.

« Bako, dis-lui que je vais tuer de nouveau son soleil », murmura l'aviateur en désespoir de cause.

Bako avait compris : il transmit le message. Le grand prêtre marmonna quelque chose dans sa barbe.

« Chef dire tuer vous avant », traduisit le pauvre Bako dont les dents s'entrechoquaient de peur.

Et le grand prêtre avait tout à fait l'air de vouloir mettre sa menace à exécution. Il leva sa lance et, d'un mouvement terrible, en dirigea la pointe vers la poitrine de l'aviateur.

M. Arnaud possédait un revolver. Il n'avait pas l'intention de tuer son ennemi, mais il espérait bien pouvoir l'effrayer.

Il sortit donc l'arme de sa poche et tira en l'air. Le coup de feu fit un tel bruit que les montagnes s'en renvoyèrent l'écho d'une manière terrifiante.

Le grand prêtre eut un sursaut de peur. Derrière lui, ses guerriers laissèrent échapper des cris, des exclamations et témoignèrent d'une extrême agitation.

Mais l'un d'eux, plus intelligent que les autres, pointa sa lance vers l'aviateur. L'arme légère, à la pointe faite d'un métal brillant, s'envola dans l'air

et alla tout droit frapper le revolver que M. Arnaud tenait à la main. Le revolver tomba à terre avec un bruit sec.

Aucun des hommes de la Montagne n'osa le ramasser. L'aviateur ne l'osa pas non plus... mais pour une raison différente! Il n'avait pas peur du revolver... mais bien des lances qui l'entouraient et le menaçaient.

Le grand prêtre jeta un ordre bref et douze hommes s'élancèrent aussitôt, leurs piques en avant. Ils s'emparèrent des Arnaud et des six enfants. Il leur suffit de quelques minutes pour ligoter les prisonniers dont seules les chevilles ne furent pas attachées. Les cordes dont ils se servirent étaient minces mais très solides.

« Que va-t-on faire de nous? » s'inquiéta la pauvre



Linette dont les poignets avaient été liés trop serrés et qui se retenait pour ne pas pleurer.

Tout le monde se posait la même question... et personne n'en connaissait la réponse. Une chose était certaine, cependant : le Peuple Etrange s'apprêtait à faire descendre les prisonniers au cœur de la montagne. Le grand prêtre ne semblait pas disposé à les laisser plus longtemps au sommet.

« Je me demande pourquoi! murmura Guy.

— Sans doute parce qu'il a peur que nous fassions quelque chose à son soleil bien-aimé si nous restons sur la terrasse, répondit Nicole.

— Quel dommage qu'une seconde éclipse ne se soit pas produite après le coup de feu tiré par papa! regretta tout haut Linette. Ces gens-là auraient eu une peur terrible. »

Cependant, le grand prêtre achevait de donner des ordres pour que les captifs soient conduits vers l'escalier doré.

Mais, juste au moment où on les entraînait, un bruit extraordinaire emplit l'air d'une formidable vibration.

Tout d'abord, ce bruit sembla lointain et sourd. Il ressemblait à un fort bourdonnement. Mais, très vite, il s'intensifia et les échos de la montagne s'éveillèrent une fois de plus.

Les guerriers roux s'étaient arrêtés net et écoutaient, les yeux écarquillés d'étonnement. D'où venait ce bruit étrange? Qu'est-ce qui pouvait bien le produire?

L'espace d'une seconde ou deux, les enfants avaient été intrigués, eux aussi. Puis, ils comprirent et poussèrent une exclamation de joie.

« C'est un avion! C'est un avion! Vous l'entendez? Il vient par ici! Il approche! »

M. Arnaud, stupéfait, avait peine à en croire ses oreilles. Certes, lui aussi, et même avant Jean, avait identifié le bruit comme provenant d'un moteur d'avion, mais il était si loin de s'y attendre qu'il demeurait sans voix. Quel pouvait être cet avion? Etait-il possible que ce fût... la *Flèche Blanche?*

Le bruit se fit plus distinct encore et, soudain, les prisonniers aperçurent un point noir qui, grossissant de seconde en seconde, se rapprochait de la Montagne Jaune.

« Je ne rêve pas! se dit M. Arnaud en échangeant avec sa femme un regard plein d'espoir. C'est bel et bien un avion. Aucun doute à ce sujet! »

Les gens de la Montagne, eux aussi, avaient aperçu l'appareil. Ils recommencèrent à crier et à s'agiter.

Jean se tourna vers Bako.

« Qu'est-ce qu'ils disent, Bako? demanda-t-il.

— Ils disent « gros, gros, gros oiseau qui chante, Vrrr! » répondit le petit Noir en montrant ses dents blanches dans un large sourire tandis que ses yeux brillaient de joie.

Les enfants se mirent à rire. Ils ne se tenaient plus d'impatience. Quelqu'un venait à leur secours, c'était sûr. Quelque chose allait arriver d'un moment à l'autre pour les tirer de leur fâcheuse situation!

L'avion était maintenant si près que l'on pouvait distinguer certains détails. Alors, M. Arnaud ouvrit des yeux ronds.

« C'est notre *Flèche Blanche* s'écria-t-il, enthousiasmé. Il me semblait bien avoir reconnu le bruit de son moteur mais je n'osais pas le dire!

— Ranni et Pilesco ont donc réussi à rejoindre les appareils! constata Mme Arnaud, radieuse. Et

ils viennent à notre secours! C'est presque trop beau pour y croire!

— Pourront-ils atterrir ici? demanda Paul, un peu inquiet.

— Bien sûr que oui! répondit Guy. Regardez cet espace dallé. Le sol est lisse comme ma main. C'est un terrain d'atterrissage idéal, tu ne crois pas? ajouta le jeune garçon en se tournant vers son père.

— C'est aussi mon avis, dit l'aviateur. Nos amis pourront se poser avec facilité. »

L'avion, à cet instant, arriva juste au-dessus du sommet de la Montagne Jaune. Les guerriers du Peuple Etrange, assourdis par le bruit et donnant tous les signes d'une grande frayeur, se prosternèrent sur le dallage.

L'appareil, blanc comme un goéland, commença à décrire des cercles à faible hauteur.

« II va atterrir! Il va atterrir! » hurla Jean que ses liens n'empêchèrent pas de sauter de joie.

Guy éclata de rire.

L'avion blanc descendit davantage. Au moment où il s'apprêtait à se poser, un second grondement éveilla l'écho des montagnes.

Paul fit des efforts désespérés pour se dégager de ses liens. Son visage était rouge de plaisir.

« Cette fois-ci, c'est mon avion! s'écria-t-il. Oui, oui, je parie que c'est lui! J'en suis sûr! »

Tandis que la *Flèche Blanche* effectuait un atterrissage impeccable sur les dalles jaunes et luisantes de l'esplanade, le second appareil s'approcha rapidement.

« Paul a raison! s'écria Nicole à son tour. Je reconnais les ailes bleues et blanches de son avion!

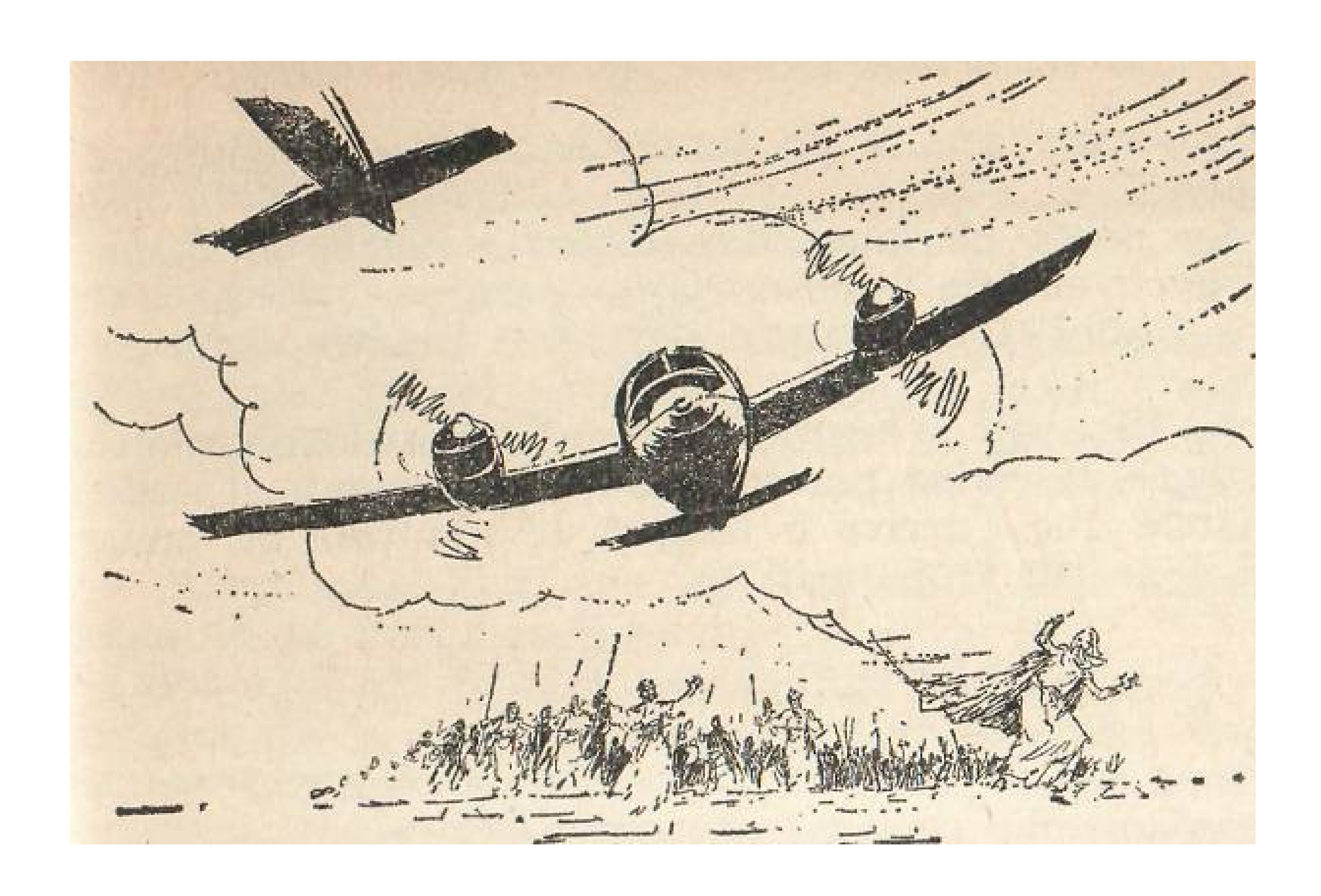
Oh, comme je suis contente! Sauvés, nous sommes sauvés! »

^La porte de la carlingue de la *Flèche Blanche* s'ouvrit et une tête souriante parut.

« Ranni! C'est Ranni! s'exclama Linette, folle de joie.

— Bien sûr, c'est moi! répondit Ranni en sautant à terre et en se précipitant vers ses amis. Quelle chance que j'arrive à temps! Je mourais de peur qu'il ne fût trop tard! »





CHAPITRE XIX

Une évasion spectaculaire

EN ENTENDANT l'avion juste au-dessus de leurs têtes, le grand prêtre et ses hommes avaient senti leur frayeur grandir encore. Lorsqu'ils virent l'appareil décrire des cercles et se rapprocher de l'esplanade, leur effroi dépassa toutes les bornes et ils poussèrent de pitoyables lamentations.

« Gare à vous! les avait charitablement prévenus Guy au moment de l'atterrissage. Débarrassez le plancher ou il va vous arriver malheur! »

Bien entendu, les indigènes n'avaient pas compris le sens des mots criés par le jeune garçon. Mais ils se rendirent compte du danger. D'un seul

élan, ils s'éparpillèrent de tous côtés pour ne pas être accrochés par le gigantesque « oiseau » venu du ciel.

Dès que Ranni fut sorti de la carlingue, son premier soin consista à trancher les liens de ses amis prisonniers. Les enfants lui sautèrent au cou, l'embrassèrent et lui posèrent mille questions.

M. et Mme Arnaud, eux aussi, bien entendu, firent fête à Ranni. Pourtant, ils demeuraient méfiants et surveillaient du coin de l'œil les guerriers du Peuple Etrange qui s'étaient regroupés à une extrémité de la terrasse et, tout tremblants, considéraient de loin la *Flèche Blanche.*

Jean sourit de l'attitude apeurée de leurs ennemis.

« Ils ont l'air de croire que l'avion va se jeter sur eux pour les mordre! plaisanta-t-il.

— Je crois que nous ferions bien de partir tout de suite, dit Ranni. Nous ignorons comment ces gens réagiront quand ils se seront ressaisis. Ils sont capables de nous jouer un mauvais tour... par exemple de saboter notre appareil. Et alors.,.

— Voici Pilesco avec *mon* avion! » s'écria Paul en battant des mains.

Le grand oiseau bleu et blanc tourna en rond au-dessus de la montagne. Son moteur ronflait encore plus fort que celui de la *Flèche Blanche.* Une fois de plus, les guerriers du Peuple Etrange se prosternèrent, la face contre terre.

L'avion du petit prince effectua un atterrissage aussi parfait que celui des Arnaud. Il toucha légèrement le sol de ses roues, parcourut la moitié de la longueur de l'esplanade et s'immobilisa.

L'hélice s'arrêta de tourner, la porte de la cabine s'ouvrit et Pilesco fit son apparition. Il portait d'énormes lunettes de soleil qui lui conféraient un

aspect étrange. Sa vue acheva de semer la panique chez l'ennemi.

Une partie des guerriers disparut en hurlant par le grand escalier. Les autres restèrent agenouillés sur le dallage. Parmi eux, se trouvait le grand prêtre qui marmonnait quelque chose entre ses dents.

Bako, qui s'amusait beaucoup maintenant, traduisit sans se faire prier!

« Il dit : Grand Chef demande merci!

— Eh bien, répondit M. Arnaud, s'il s'imagine que je vais le précipiter au bas de la montagne ou l'enlever en avion, il se trompe. Je ne lui ferai rien du tout. Allons, partons vite! Je ne me soucie pas de rester ici plus longtemps! C'est déjà un miracle que nous puissions nous échapper ainsi!

— Les deux appareils sont assez grands pour que nous y tenions tous à l'aise! s'écria Guy d'un air joyeux. Comment allons-nous faire la répartition?

— Ranni, Pilesco, Paul, Jean, Nicole et Linette peuvent aller dans l'avion de Paul, répondit M. Arnaud. Nous emmènerons Guy avec nous... et aussi Bako, bien entendu! »

Ils prirent place dans les carlingues. Ce fut vite fait. Pilesco s'installa au poste de pilotage et jeta un coup d'œil sur ses passagers.

« Tout est paré? » demanda-t-il.

Puis il eut l'idée de regarder à nouveau.

« Où est Paul? dit-il d'un air étonné. Je croyais qu'il devait monter dans cet avion.

— Il n'est pas avec nous, répondit Jean. Je pense qu'il est allé avec Guy dans la *Flèche Blanche.* Vous savez que ces deux-là sont inséparables.

— Très bien », dit Pilesco en se préparant à décoller.

Mais Ranni l'en empêcha.

« Attends un peu! Nous devons nous assurer que Paul est bien à bord de l'autre avion! Ce serait du joli si, à la première escale, nous découvrions qu'il est resté ici! »

Ranni ouvrit la porte de la cabine et se pencha au-dehors pour crier aux occupants de la *Flèche Blanche :*

« Est-ce que Paul est avec vous?

— Comment? demanda M. Arnaud qui était lui-même sur le point de prendre l'air.

— *Est-ce que Paul est avec vous?* répéta Ranni en criant plus fort.

— Non! dit M. Arnaud après un bref coup d'œil derrière lui. Il était convenu qu'il partirait avec vous. Mon appareil ne peut contenir que quatre passagers! »

Ranni devint livide. II aimait son petit prince pardessus tout au monde et voilà qu'ils avaient été tout prêts à s'envoler sans lui! Où donc pouvait-il être passé?

Ranni sauta à terre. Nicole lui cria :

« Regardez là-bas, Ranni!... Du côté du temple! On dirait bien Paul... »

Le grand Varanien se précipita vers l'édifice, s'imaginant mille choses, plus épouvantables les unes que les autres. Tout en courant, il avait tiré un pistolet de sa poche, prêt à défendre Paul au péril de sa vie si le Peuple Etrange l'avait fait une fois de plus prisonnier.

Mais Ranni découvrit que Paul était tout seul dans le temple. Il l'aperçut dans un coin, occupé à une mystérieuse besogne. Ranni poussa une sorte de rugissement.

« Que faites-vous là? Nous avons failli partir sans vous!»

Paul se redressa. Il tenait dans ses bras la magnifique robe en tissu d'or qu'il avait portée la veille et par-dessus son épaule, il avait jeté son manteau à traîne dans lequel il avait entortillé sa fameuse coiffure en forme de soleil. Le petit prince était bien résolu à emporter tous ces effets avec lui pour les faire admirer à ses camarades de classe. Il faudrait bien ces témoignages concrets pour illustrer le récit de sa palpitante aventure.

Paul s'était éloigné de ses amis sans les prévenir. Il savait bien que, s'il avait demandé à M. Arnaud la permission de retourner dans le temple, l'aviateur la lui eût refusée. Les vêtements d'apparat ne se trouvant pas tous au même endroit, Paul avait mis un certain temps à les rassembler. Par ailleurs, il ne se doutait pas que les avions allaient décoller si vite.

« Oh! Ranni. J'avais tellement envie de ces habits! dit Paul pour s'excuser. Vous ne les avez pas encore vus. Ils valent la peine qu'on les regarde, vous savez... »

Mais la réaction de Ranni fut bien différente de celle que prévoyait Paul. Le Varanien était furieux. Il allongea la main, et Paul, le prince Paul, reçut la première gifle de sa vie. Il n'était pas revenu de sa surprise que Ranni le prit dans ses bras, pêle-mêle avec les habits du sacrifice, et se précipita hors du temple. Il traversa la terrasse en courant, impatient de se retrouver à l'abri dans la carlingue. En le voyant fuir ainsi, les guerriers oublièrent leurs craintes. Après tout, Ranni n'était qu'un homme... Deux ou trois, parmi les plus hardis, le visèrent de leur lance.

Une de ces lances, jetée d'une main sûre, frôla la tête de Ranni. Le Varanien l'évita de justesse, en faisant un saut de côté. Puis il continua à courir en zigzag et rejoignit l'avion dans lequel il s'engouffra d'un bond. Là, il déposa Paul sans douceur sur un siège.

« Ce petit nigaud était allé au temple pour y récupérer ses habits d'apparat! » expliqua-t-il à Pilesco.

Si le pauvre Ranni était aussi furieux, c'était par réaction, après la peur terrible qu'il avait eue au sujet de Paul.

Mais le petit prince, à son tour, était fort en colère. Il s'assit bien droit sur son siège.

« Comment avez-vous osé me frapper? dit-il à Ranni d'une voix tremblante. Je le dirai au roi, mon père. II... il... il vous fera...

— Tais-toi donc, Paul, ordonna Jean d'un ton sec. Tu mériterais une punition sévère. Tu as failli compromettre notre évasion à tous. Nos ennemis commencent à oublier leur peur et se disposent à nous faire un mauvais parti. Tiens, regarde! »

Jean disait vrai. L'air menaçant, plusieurs guerriers étaient en train de se glisser sournoisement vers les avions. M. Arnaud et Pilesco mirent les moteurs en route. Les hélices battirent l'air. Un vrombissement formidable s'éleva. L'ennemi, effrayé de nouveau, battit en retraite.

La *Flèche Blanche* fut la première à décoller. Elle monta, légère, vers le soleil, décrivit deux cercles, puis piqua droit entre deux montagnes. Ce fut alors le tour de l'avion de Paul. Il prit très vite de la hauteur.

Jean regarda au-dessous de lui. La Montagne Jaune lui sembla déjà lointaine et rapetissée. Les



gens qui couraient au sommet ne lui apparaissaient pas plus gros que des fourmis. Le Peuple Etrange devait être furieux de voir les prisonniers s'échapper ainsi!

« Ouf! dit Jean en se tournant vers Nicole et Linette. Nous sommes sains et saufs! Je suis bien content d'avoir vu de près cette Montagne Jaune, mais je suis plus content encore de lui dire adieu! Allons, Paul, ne fais pas cette tête-là! Nous voici en sécurité bien que tu aies failli tout faire rater au dernier moment! »

Le jeune garçon était trop intelligent pour bouder longtemps.

« J'ai eu tort, je l'avoue, reconnut-il avec humilité. Je ne pensais pas mal faire. De toute façon, j'ai ces habits. Je les montrerai à tous mes camarades! »

Jean se tourna vers Ranni.

« Au fait, lui dit-il. Vous ne nous avez pas encore

conté vos aventures. Comment avez-vous fait pour quitter la Montagne Jaune, Pilesco et vous?

— Ça n'a pas été très difficile, répondit le grand Varanien. Après nous être mêlés aux adorateurs du soleil, nous sommes descendus avec eux jusqu'à une immense grotte qui sert sans doute d'habitation à plusieurs d'entre eux.

— Je la connais, dit Jean. Bako et moi, nous l'avons visitée.

— Comme nous avions peur qu'on nous adresse la parole, poursuivit Ranni, nous avons attendu dans un couloir sombre, hors de la grande grotte. Au bout d'un moment, nous avons vu des gens armés de lances qui semblaient s'organiser pour une battue. Nous les avons suivis.

— Et ils ne vous ont pas reconnus? s'étonna Nicole.

— Nous étions si semblables à eux qu'ils ne nous ont même pas soupçonnés... Après avoir parcouru de longs couloirs, nous sommes enfin arrivés devant la sortie. Un des hommes a actionné un levier et la porte s'est ouverte. Puis ils ont déplacé l'énorme quartier de roc que vous connaissez... et nous nous sommes retrouvés à l'air libre.

— Et ensuite?

— Ça n'a pas été tout seul. Nous avons eu du mal à retrouver notre chemin jusqu'aux avions. Nous nous sommes perdus à plusieurs reprises et c'est miracle que nous ayons pu les rejoindre!

— Comme vous êtes vite venus à notre secours! s'écria Nicole. Vous avez dû avoir de la difficulté à repérer la Montagne Jaune.

— Pas beaucoup! répondit Ranni. Sa couleur la distingue des autres, ainsi que son sommet plat.

— Regardez! s'écria Jean au même instant. La

Flèche Blanche perd de la hauteur. On dirait qu'elle va atterrir!

— Dans ce cas, nous devrons également nous poser, déclara Pilesco avec une grimace. Ce doit être une panne. »

L'avion des Arnaud, en effet, se rapprochait de la terre. Il finit par prendre contact avec une longue bande de terrain où, par bonheur, poussait une herbe drue.

Pilesco, un peu ennuyé, imita la manœuvre. L'avion bleu et blanc atterrit à son tour.

« Je me demande ce qui se passe, marmonna Ranni d'un air inquiet. J'espère qu'ils n'ont pas d'avarie irréparable, car, dans ces conditions, une partie d'entre nous serait obligée de rester ici. Notre appareil n'est pas assez grand pour nous emporter tous. »

Pilesco, Ranni et les enfants sautèrent sur le sol. De son côté, M. Arnaud et les siens étaient sortis de leur avion et aidaient Bako à en descendre. Que se passait-il donc?



CHAPITRE XX

Le chemin du retour

UELQUE CHOSE de cassé? demanda Ranni en courant vers l'avion qu'il croyait en difficulté.

— Non, répondit M. Arnaud en secouant la tête. Tout va bien. Mais je me suis rappelé à temps que nous ne pouvions pas songer à emmener Bako avec nous. Il serait malheureux loin de son pays et de sa tribu. Celle-ci est établie tout près d'ici. Regardez de ce côté... Voyez-vous ce village? C'est celui de notre jeune ami. J'ai atterri pour l'y déposer. »

Les enfants se pressaient autour de Bako. "Ils

aimaient beaucoup le jeune Noir qui avait été un si bon ami pour eux. N'était-ce pas en partie grâce à lui que tous avaient pu échapper au Peuple Etrange? Les grandes personnes elles-mêmes étaient tristes de le quitter.

« Est-ce que nous ne pouvons vraiment pas l'emmener avec nous? demanda Paul. Nous lui donnerions des vêtements et il irait à l'école,

— Il ne serait pas heureux, assura Ranni. Un jour, nous reviendrons ici lui rendre visite et voir comment il se débrouille. Je ne serais pas surpris si, plus tard, Bako devenait chef de sa tribu. Il est courageux et intelligent. Il possède toutes les qualités nécessaires pour diriger un village.

— J'espère que son oncle, Mamafou, ne lui fera pas payer trop cher son escapade, dit Jean, assombri.

- Hep! Regardez! s'écria Guy. On dirait que toute la tribu accourt de notre côté. »

C'était vrai : une foule d'hommes, de femmes et d'enfants se précipitait en direction du petit groupe. Ils avaient aperçu Bako. Ils avaient bien un peu peur des avions mais, du moment que Bako sortait de l'un d'eux, ces monstres bruyants ne devaient pas être bien dangereux.

Mamafou arriva en tête. Jean craignit un moment que l'oncle de Bako ne vienne donner des taloches à son neveu, mais celui-ci ne semblait plus du tout en avoir peur, et Mamafou s'arrêta devant lui d'un air presque respectueux. C'est que Bako était devenu l'ami des Blancs : il avait voyagé dans le grand oiseau de fer et avait acquis une importance considérable depuis son départ. Le jeune garçon le comprenait bien, d'ailleurs, et se pavanait avec fierté.

« Tiens, Bako, prends ceci en gage d'amitié », dit

soudain Paul en lui tendant son magnifique couteau de poche à manche d'or.

Bako fit un bond de joie. Il avait toujours admiré ce couteau et rien n'aurait pu lui faire plus de plaisir. Il avait peine à croire à sa chance.

Bien entendu, tout le monde voulut faire un cadeau au jeune Noir. Linette lui donna son collier de perles multicolores qu'il se passa immédiatement autour du cou. Nicole lui offrit sa petite broche d'argent qu'il épingla dans sa chevelure crépue.

Guy, lui, fouilla dans ses poches et en sortit trois billes de verre irisées que Bako reçut en ouvrant des yeux de plus en plus ronds.

A chaque nouveau présent, sa joie augmentait encore. Il n'en finissait pas de distribuer à la ronde d'éblouissants sourires.

Jean, à son tour, lui offrit un cadeau : son propre stylobille. Il était en argent, mais c'est surtout la pointe rétractile qui enchanta Bako. Il considérait l'objet comme un crayon magique et se délectait à la pensée que, désormais, il lui appartenait. Fou de joie, il se laissa tomber à genoux, passa ses bras autour des jambes de Jean et les serra si fort, dans son enthousiasme, que le garçon en perdit presque l'équilibre. Il força Bako à se relever. Le visage du jeune Noir ruisselait de larmes. Son fidèle petit cœur se brisait presque à la pensée de se séparer de son idole. Jean était très ému lui aussi.

Bako ne possédait rien, sinon le précieux collier en dents de crocodile qu'il portait à son cou. Avec gravité, il le détacha et le mit dans la main de Jean. Celui-ci ne voulait pas accepter : il savait combien son ami tenait à ce bijou, qui était aussi une sorte de fétiche. Mais Bako ne voulut rien entendre. Jean fut bien obligé de mettre le collier dans sa poche.

La distribution des cadeaux continua, Ranni donna à Bako un joli petit miroir de poche. Pilesco lui offrit un calepin avec le crayon assorti. M. Arnaud lui tendit une paire de lunettes d'aviateur que Bako mit sur-le-champ. Elles transformaient à tel point l'expression de son visage, en lui donnant l'air féroce, que tout le monde éclata de rire.

Enfin Mme Arnaud fit présent au garçonnet d'une photo des enfants pris en groupe. Elle la portait toujours sur elle, dans un petit cadre de cuir rouge. Bako en fut tellement enchanté qu'il se mit à danser une sorte de gigue joyeuse, en brandissant ses cadeaux à bout de bras.

Les gens du village indigène faisaient un cercle autour des Blancs et de Bako. Ils étaient ébahis de voir l'enfant recevoir tant de présents de ses amis.

Bako finit par enlever ses grosses lunettes et tourna un visage rayonnant vers les enfants. Puis il s'assombrit et poussa un long soupir.

« Adieu, leur dit-il en français. Adieu. Vous revenir. Bako votre ami. »

Chacun l'embrassa avec élan, puis les voyageurs retournèrent à leurs avions.

Dès que les indigènes virent les Blancs s'en aller, ils se pressèrent autour de Bako. Mamafou sentit sa jalousie s'éveiller. Après tout, il était l'oncle du garçon et avait des droits sur lui. Pour commencer, il exigea que Bako lui donne le collier de perles offert par Linette. Bako le foudroya du regard, puis, mettant les grosses lunettes d'aviateur, se mit à gesticuler et à crier des mots français, comme s'il était sur le sentier de la guerre.

C'était là une façon de faire si différente de celle qu'il prévoyait, que Mamafou en recula de frayeur.

Les autres indigènes, persuadés que Bako possédait désormais des pouvoirs surnaturels, s'empressèrent de battre en retraite. Mamafou les suivit sans insister.

Alors, Bako prit à son tour la direction du village, mais à pas lents et majestueux. Il se sentait vraiment l'âme d'un grand chef. Ce fut la dernière vision que Jean, Guy, Paul, Nicole et Linette eurent de lui. Déjà les avions prenaient de la hauteur.

A un moment, Bako se retourna et fit un signe de la main. Et puis, trop fier pour afficher sa tristesse, il continua à marcher avec dignité vers le village, sûr à présent que son méchant oncle ne le tourmenterait plus.

« J'ai le cœur gros de laisser Bako derrière nous, soupira Linette. Je m'étais tellement habituée à le voir parmi nous!

— Jean a de la chance de posséder son collier de dents de crocodile, fit remarquer Paul.

— Et tu as de la chance, toi, d'avoir ces magnifiques habits d'or et ta coiffure de soleil, rétorqua Nicole.

— Je te les prêterai quand tu voudras », offrit Paul avec générosité.

Les avions, maintenant, filaient à belle allure. Soudain, Linette poussa un cri.

« Regardez! dit-elle. Nous survolons la Montagne Jaune. Nos parents ont dû faire un léger crochet tout exprès pour que nous puissions la voir une dernière fois. »

Tous regardèrent. Oui, c'était bien la Montagne Jaune avec sa teinte si particulière et son sommet caractéristique. Le soleil mettait des reflets d'or sur le dallage de l'esplanade.

« Vous rappelez-vous l'éclipsé? demanda Nicole.

— Je me souviens surtout du courage de Paul au sommet de la tour, dit Jean.

— Et comme nous avons été heureux en entendant le moteur des avions qui venaient à notre secours! s'écria Linette.

— Je regrette que notre aventure soit terminée... à présent qu'il n'y a plus de danger! déclara Jean, ce qui les fit tous rire.

— Eh bien, moi, affirma Ranni en souriant, je vous assure que je suis bien content d'en avoir fini avec le Peuple Etrange. Je trouve que nous avons eu assez d'émotions comme ça. Je ne demande qu'une chose : me retrouver en France le plus vite possible, vous voir tous rentrer en classe et surtout vous savoir à l'abri.

— C'est vrai! s'écria Paul d'un air étonné. Il va falloir rentrer en classe. Je l'avais presque oublié. J'aurais tellement préféré continuer à voler dans mon bel avion!

— Possible! répondit Ranni. Mais on ne peut pas toujours faire ce que l'on veut, même quand on est fils de roi. De toute manière, consolez-vous en vous disant que vous avez une histoire merveilleuse à raconter aux autres garçons. Ils vont vous considérer comme une sorte de héros, désormais.

— Vous croyez? demanda Paul dont les yeux se mirent à briller. Je ne pense pas vraiment être un héros... mais je serai bien content tout de même qu'ils s'imaginent que j'en suis un », ajouta-t-il naïvement.

Les deux avions continuaient cependant à dévorer les kilomètres au rythme régulier de leurs moteurs. Il fallut s'arrêter à un aérodrome pour prendre de l'essence, puis l'on repartit. Dans l'intervalle, M. Arnaud avait télégraphié en France pour annoncer que tout le monde était sain et sauf.



Les enfants dormirent bien cette nuit-là. Quand ils se réveillèrent, ils survolaient la France. Peu après, ce fut l'atterrissage. Prévenus par les journaux, une foule immense était là, qui attendait les voyageurs.

Des photographes se précipitèrent sur eux. Des journalistes les harcelèrent de questions. La foule les acclamait. M. Arnaud et sa femme durent prononcer quelques mots devant le micro.

Puis tout le monde s'entassa dans deux grandes voitures. Les enfants étaient ravis de rentrer chez eux. Il leur tardait aussi d'embrasser Mlle Janille, la fidèle gardienne du logis. Ils bavardaient et riaient, très fiers de leurs récents exploits.

Mlle Janille — qu'ils appelaient Gentille — les attendait sur le pas de la porte. Les enfants

l'embrassèrent à l'étouffer en lui cornant les nouvelles aux oreilles :

« Nous avons été en Afrique!

— Nous avons exploré une montagne mystérieuse

— Nous avons été prisonniers du Peuple Etrange!

— Paul a failli être offert en sacrifice au soleil!

— L'éclipsé l'a empêché d'être tué.

— En tout cas, vous, vous allez me tuer à coup sûr si vous continuez à me serrer comme ça! déclara Gentille en se débattant avec bonne humeur. C'est égal, comme je suis heureuse de vous revoir! Je me suis fait tellement de souci! »

L'excellente demoiselle en avait les larmes aux yeux... Ce même jour, M. Arnaud et sa femme durent donner à la radio un bref résumé de leur incroyable aventure. Ils devaient parler à neuf heures du soir. Peu après leur départ pour les studios de la radiodiffusion, les enfants tournèrent le bouton de leur poste. La voix grave de l'aviateur s'éleva dans le silence de la pièce. Gentille écouta de toutes ses oreilles. Elle était stupéfaite. Certes, elle avait entendu les explications des enfants, mais elle se rendait mieux compte des terribles dangers auxquels ils avaient échappé, maintenant que l'aviateur en faisait le récit de sang-froid.

Enfin, M. Arnaud se tut et Gentille ferma le poste.

« Eh bien! Eh bien! dit-elle... Je n'en reviens pas encore. Dire qu'il vous est arrivé toutes ces choses, mes petits! Je sais bien que vous avez l'habitude de vous fourrer dans des situations extraordinaires, mais cette fois-ci... en vérité... »

Elle hocha la tête, incapable de finir sa phrase.

« Oui, dit Nicole d'un air pensif. C'est une passionnante aventure que nous avons vécue là. Mais comme elle paraît loin déjà! »

Jean sortit de sa poche le collier de dents de crocodile que lui avait offert Bako.

« Je suis content qu'il me reste ce souvenir, dît-il. Je me demande ce que Bako est en train de faire à cette minute même?

— C'était un véritable ami, déclara Guy. Sans lui, nous ne serions sans doute pas ici en ce moment.

— Allons, dit Gentille en se levant. II est temps d'aller vous coucher. Au lit, mes enfants!

— Au lit! répéta Linette d'un air étonné. J'ai presque oublié ce qu'était un lit depuis le temps que je n'ai pas couché dans des draps.

— Eh bien, il est temps de refaire connaissance avec votre chambre. Parions qu'avant un quart d'heure vous serez tous endormis... »

Mais Mlle Janille se trompait. Les enfants bavardèrent longtemps ce soir-là avant de s'endormir. Ils avaient tant de souvenirs à évoquer!

Enfin, ils fermèrent les yeux. Mais ce fut pour rêver, encore et encore, à l'étrange Montagne Jaune qu'ils avaient laissée derrière eux.